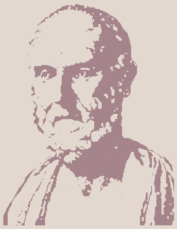
NUMÉRO 24

médecine & culture

Juin 2016



Le Bonheur

J. Pouymayou
M. Olivier
M. Welby-Gieusse
E. Attias
R. Attias
L. Pietra
Ch. Maubrey
P. Léophonte
P. Carles

À la poursuite de l'Antalgie

Chant et Reflux

page de couverture :
Paul Bellivier

internet :
revue médecine et culture

Association Médecine et Culture :
9, rue Alsace Lorraine
31000 Toulouse
Directeur de la publication :
E. Attias

Sommaire

Editorial 5
Jacques Pouymayou
A la pousuite de l'antalgie, le neuvième paradoxe de Zenon 7
Michel Olivier
Douleur et Urgence 21
Muriel Welby-Gieusse
Chant et reflux 33
Elie Attias
Comment définir le bonheur ? 49
Ruth Tolédano-Attias
Approche philosophique des rapports humains 66
Laurent Piétra
Le bonheur doit-il être achevé ? 86
Charlotte Hebral
La littérature et le bonheur 91
Lettre à Ménécée d'Epicure 102
Paul Léophonte
Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915-1997) 111
Pierre Carles
Beaux tuberculeux 129
Elie Attias
Pierre Dac 141
Les Livres 157
Nous remercions tous les intervenants 169
Sommaire de tous les articles de la revue 173

EDITORIAL

Depuis la parution de la revue *Médecine et Culture* en décembre 2004, vous avez pu lire et télécharger tous les articles jusqu'au numéro 21 de décembre 2014 sur notre blog. En attendant de créer un autre blog, vous pouvez retrouver tous les articles médicaux et culturels sur *internet*, Revue Médecine et Culture.

Le volet médical s'intéresse à la douleur, son mécanisme, sa prise en charge et l'évolution de son traitement. Nous verrons ensuite quel est l'impact de la respiration thoraco-abdominale, utilisée en chant, sur la genèse du reflux gastro-oesophagien.

Dans la partie cuturelle, on cherchera à définir le bonheur. Peut-on encore aujourd'hui, garder un regard lucide sur un monde où tant de dangers nous guettent et pouvoir être heureux ?

Nous remercions Paul Bellivier[1] qui a mis à notre disposition, une de ses oeuvres, l'*Arlequin* qui illustre la page de couverture et tous ceux qui, par leur concours et leur soutien, permettent la pérennité de cette publication.

Bonnes vacances

[1] Paul Bellivier, artiste peintre, 55, cours Victor Hugo 47000 AGEN.

A la poursuite de l'antalgie, le neuvième paradoxe de Zenon

Dr Jacques POUYMAYOU
Anesthésite-Réanimateur
IUCT - Oncopole - Toulouse

De Zenon, nous savons peu de choses sinon qu'il vécut au cinquième siècle avant notre ère et enseigna dans le Sud de l'Italie où il mourut, sous la torture, pour avoir comploté contre Néarque (ou Diomedon) tyran d'Elee. Il est surtout connu pour ses Paradoxes, sa Dialectique (dont Aristote lui attribue l'invention) et la défense vigoureuse de son maître (et amant ?) Parmenide.
Ce fut l'un de ses paradoxes, sans doute le plus connu qui semble le mieux refléter la « victoire sur la douleur » dont la presse nous annonce régulièrement la venue prochaine.
Achille « au pied léger » poursuit une tortue située cent mètres en avant. Lorsqu'il a parcouru cent mètres, la tortue a avancé de dix mètres, aussi effectue-t-il cette distance, et la tortue continue d'avancer de un mètre cette fois. En poussant au plus loin le paradoxe, Achille n'atteindra jamais la tortue… (ce que réfutera Aristote).
Et la douleur dans tout ça ?
Concernant la préhistoire, nous n'avons aucune mention du traitement de la douleur sinon par des preuves indirectes comme ce patient de la communauté de Columnata (Maroc 10.000 av J.C.) avec écrasement complexe du bassin qui a survécu suffisamment longtemps pour permettre une cicatrisation osseuse.
Les civilisations de l'Antiquité distinguaient trois douleurs : Médicale, Obstétricale et Chirurgicale.

La première spontanée pouvait sembler méritée car maladie et douleur relevaient alors d'une faute et on les considérait comme une punition (« Les animaux malades de la peste »). La seconde, dans la logique de la vie, en subissait la malédiction (*Genèse* III, 16). Seule la dernière méritait d'être soulagée car témoin du courage notamment guerrier.

Les peuples d'alors connaissaient les vertus des plantes rapportées dans les documents retrouvés et pratiquaient l'immobilisation des fractures. La seule originalité réside dans la Pierre de Memphis (Pline, Dioscoride) ancêtre de la neige carbonique.

Les textes homériques offrent un vocabulaire spécifique (Algos : Douleur Subie et Prolongée) et une description imagée (« les lourdes souffrances s'apaisent ») sans place pour la douleur chronique, ni opposition douleur physique/douleur morale, ou notion de degré dans la douleur. Cette dernière est représentée en fonction de l'implication du sujet et de ses modalités de perception.

Dans la Grèce classique, la douleur est acceptée comme une nécessité inévitable pour le malade comme pour le bien portant. De plus, elle est utile pour la recherche des causes de la maladie grâce à la relation Médecin/Patient et l'anamnèse guidée.

Sophocle imbrique les connotations physiques et morales de la douleur (objet de honte) dans deux de ses tragédies, Philoctète (héros de la guerre de Troie) avec la première description d'une Douleur Chronique (« la douleur revient quand elle est lasse d'avoir couru ailleurs ») et les Trachiniennes (mort d'Heraclès).

Hippocrate de Cos (v.460 /v. 377 av. J.C.) apporte à la médecine l'observation objective, les modalités pratiques, la rigueur morale et les règles déontologiques.

La douleur constitue une pièce maîtresse dans la connaissance et le diagnostic de la maladie notamment en ce qui concerne le processus évolutif. C'est un signe en fonction de sa localisation et de son intensité. On la traite par le semblable mais aussi, par l'emploi de plantes narcotiques pour diminuer la souffrance.
Auteur d'un recueil de 304 préparations médicinales à base de plantes : La Pharmacie Galénique, Galien de Pergame (201/131) médecin des gladiateurs et de Marc Aurèle (le premier opiomane célèbre de l'histoire) s'oppose à Hippocrate en affirmant que l'absence de douleur peut tromper mais sa présence a une valeur localisatrice. C'est une composante du toucher à laquelle l'organisme s'adapte : *« Le tact possède une caractéristique propre et qui le distingue de tous les autres sens dans son exercice, c'est la* ***DOULEUR****, qui succède aussi à d'autres sensations venant des sensibilités extérieures spécifiques, mais qui, en ce qui le concerne provient non seulement des sensations externes mais beaucoup plus de celles qui proviennent de l'intérieur de notre corps, et le plus souvent avec tant de violence que quelques uns, vaincus par les tourments se donnent eux mêmes la mort. »*

Achille serait-il sur le point de rattraper la tortue ?

Dans le monde Romain, citons Celse (premier siècle de notre ère) pour qui la douleur est déjà maladie en elle-même sans aucune valeur, Areteede Cappadoce qui la considère selon la « théorie des humeurs » comme un dérèglement interne inhérent aux solides (on lui doit la première description de l'accès de migraine), Dioscoride, médecin aux armées de Néronqui, compose

le « *De Materia Medica* », traité classant les plantes selon leur principe actif et leurs propriétés médicinales (il recense 8% des 6000 espèces alors connues contre 5% seulement des 600000 identifiées dans les ouvrages les plus récents), qui restera en usage jusqu'au XVIII^{e} siècle. Il est le premier à sacraliser le corps avec la possibilité du suicide. N'oublions pas Pline l'Ancien, auteur d'une Histoire Naturelle, mort en 79 lors de l'éruption du Vésuve qu'il était allé observer de près…

Dans les philosophies Antiques, le plaisir est le souverain bien chez les épicuriens. La douleur n'y a pas d'utilité et il n'y a pas d'intermédiaire entre le plaisir et la douleur : d'où la recherche de l'ataraxie.

Pour les Stoïciens, c'est la vertu, le souverain bien. La douleur ne compte pas pour le sage et la négation volontaire de la douleur pour sauvegarder la liberté de l'individu peut aller jusqu'au suicide.

Pour les Chrétiens, la passion du Christ sert à justifier, voire à rechercher la douleur. Se pose ici le problème de l'absence de représentation de souffrance dans l'iconographie : Technique Picturale, Endurance des anciens, Antalgie spontanée des martyrs touchés par la grâce divine au moment de leur supplice ? (« Je vois les cieux ouverts et le fils de l'homme » se serait écrié Saint Etienne au moment d'être lapidé. Il faudra attendre l'ouvrage de A. Nandry en 1741 (Orthopédie infantile montrant une anesthésie par strangulation) pour enfin représenter la douleur sur un visage.

Au Moyen Age, la douleur est une affaire de femmes, un châtiment, une élection pour l'Au-delà (invention du Purgatoire au XII^{e} siècle). La guérison des maux vient par la vertu de la foi. Comme dans le Stoïcisme, la

douleur est occultée, rejetée sauf en cas de risque de suicide.
La Médecine Galénique continue d'utiliser les thérapeutiques antiques avec l'apport de la médecine Arabe (tradition hippocratique : école de Salerne).
Guy de Chauliac (1300/1368) prône l'enseignement de la Chirurgie en séparant les Praticiens des Barbiers (1369). Il fait usage des éponges somnifères dont la composition de base associe pavot, mandragore, ciguë et jusquiame, le reste de la préparation variant selon les écoles. On n'a jamais pu en reproduire l'effet avec succès en dépit de nombreuses tentatives dont celle de Michèle Baur, la dernière en date (thèse de médecine Paris 1912).
Quant à la pharmacopée, elle faisait appel à nombre de substances naturelles connues depuis la nuit des temps.

Le Pavot (*Papaver Somniferum*) graine oléagineuse aux vertus alimentaires (gâteaux) dont Dioscoride distingue le suc extrait de la capsule (« Opos ») et l'extrait total de la plante (« Meconion »). En thérapeutique il provoque le sommeil s'il est de bonne qualité.
Les premiers accidents sont relatés par Pline. Galien l'utilise dans la composition de la Theriaque (pour le plus grand bonheur de Marc Aurèle) qui sera fabriquée jusqu'en ...1809.
Les physiciens médiévaux, qui l'administrent avant un laxatif (Humeurs), en connaissent bien les effets variables en fonction de la concentration et de la pureté de la préparation. Ils semblent le prescrire d'une manière qui nous paraît aujourd'hui à la fois appropriée et inappropriée (comme pour les Antibiotiques ?).

Les accidents de l'Opium (et des laxatifs) résultent de la méconnaissance des effets du produit et des doses à prescrire en fonction de l'état des patients, du mode de préparation et des additifs utilisés (ce dernier point préfigure étrangement l'affaire de l'Elixir Sulfanilamide et de certains produits génériques). Ils font l'objet d'ordonnances royales en 1311, 1336, 1352 concernant la commercialisation et la vente. A Montpellier au XIV^{e} siècle, Bernard de Goron rapporte le cas d'un apothicaire qui avait mélangé plus de 60 ingrédients différents à de l'Opium : la préparation avait été mal supportée par les clients.
La Mondialisation de l'Opium, contemporaine à l'expansion musulmane, atteindra la Chine aux VII-VIII^{e} siècles (où les fumeries ne verront le jour que sous les Ming au XVI^{e} siècle et à la suite de la guerre de l'opium imposée par les puissances coloniales européennes) et l'Europe aux XIII^{e}.
La Mandragore, notamment sa variété *Mandragora Officinarum* est connue dès l'Antiquité pour ses propriétés hypnotiques, sédatives et analgésiques. Dioscoride la prescrit pour l'insomnie, les douleurs violentes, mélangée au vin pour les amputations et en analgésique local pour les tuméfactions et l'arthrose. C'est aussi une plante à légendes avec le « cri de la mandragore » et sa croissance sous les gibets grâce au dernier spasme que l'on dit être celui des pendus**.**
Les Anciens lui prêtent des propriétés surnaturelles (aphrodisiaque et conceptionnelle), une corruption de la vigne (Plutarque), et un endormissement de l'âme (Socrate). Trois alcaloïdes hallucinogènes en sont les principes actifs : l'Atropine, L'Hyosciamine et l'Hyoscine.

La Cigüe, rendue célèbre par la mort de Socrate, était utilisée à Rome. Son principe actif, la Concine a un effet sur les terminaisons des fibres sensitives et motrices, en provoquant une paralysie périphérique et un effet dépresseur sur le système nerveux central. La Grande Ciguë entre dans la composition des éponges somnifères.

Quant à la **Jusquiame,** connue des peuples de l'Antiquité et cadeau d'Herakles aux humains, Dioiscoride la prescrit comme analgésique local, Galien comme hypnotique et narcotique. Herbe des sorciers, elle doit son action à l'atropine et la scopolamin.

Le Cannabis ou ***Chanvre Indien***, connu en Chine depuis le XV^{e} av JC (vin anesthésiant) et en Assyrie depuis les VIII-VII^{e} av J.C pour ses propriétés sédatives, hypnotiques et analgésiantes.

On distingue le Cannabis Sativa (Scythie) et le Cannabis Indica (Inde) dont on produit une Fibre dans les pays tempérés, et une Résine dans les pays tropicaux. Le principe antalgique actif est le Tétrahydrocannabinol avec ses récepteurs spécifiques.

Pour mémoire, l'usage médical est toujours interdit en France depuis le 1er janvier 1955 avec toutefois quelques nuances notamment depuis avril 2014.

On le voit, l'apport des civilisations non européennes à la lutte contre la douleur est loin d'être négligeable. Même si elles ne connaissaient pas Achille « au pied léger », elles lui ont apporté de l'aide dans sa poursuite.

L'originalité de la Chine tient à l'usage de l'Acupuncture et des thérapeutiques de distraction, en plus bien entendu des plantes déjà citées.

La civilisation Musulmane est l'héritière en droite ligne d'Hippocrate qu'elle fera redécouvrir à l'Europe. Elle

aussi utilise les plantes connues et citées et, de manière plus spécifique les Boissons Alcoolisées, l'Administration par Voie Rectale, l'Anesthésie Inhalatoire, la Pierre de Memphis pour des techniques chirurgicales ainsi qu'un savoir médical élaboré et novateur.
Paracelse (1493-1541) dit « Le Médecin Vagabond » fonde la science médicale moderne avec la description clinique, les techniques chirurgicales, mais confirme l'influence de l'astrologie dans l'évolution et le traitement des maladies. Il enseigne à Bâle en allemand où il brûle en public les œuvres de Galien et d'Avicenne. Il souligne l'intérêt de l'association antalgique Opium/Vin d'Espagne et du mélange chauffé Alcool/Acide Sulfurique découvert par R. de Lulleen 1275 : L'Ether.
Ambroise Paré, père de la chirurgie moderne décrit la ligature des vaisseaux, la dissection chirurgicale et le mélange jaune d'œuf/Huile de Rosat/Thérébentine pour la cicatrisation et l'Anesthésie Locale. A la suite des guerres d'Italie (1537) il est le premier à publier sur les plaies par armes à feu.
Dans les Amériques, la **Coca**, plante sacrée des Incas, possède une action à part : Amphétaminique et Analgésique, elle favorise l'assimilation (Action Orexigène) des hydrates de carbone et possède de nombreuses vitamines et sels minéraux. On en tirera un alcaloïde premier anesthésique local de l'histoire de la Cocaïne.
Le Nouveau Monde livrera d'autres plantes Analgésiantes à des degrés divers, Hypnotiques et Hallucinogènes (La Datura, Le Tabac, L'Ololiuqui avec le LSD 25, le Yague, L'Ayahuasca, le Peyotl avec la Mescaline, le Camotl avec la Saponine sans oublier le Psylocilbe, champignon Hallucinogène, responsable d'une euphorie avec hallucinations, ataraxie et myorelaxation).

Au « Grand Siècle », Harvey décrit la circulation du sang en 1628 et la médecine se libère du Galénisme. Sydenham en 1683 mélange Vin d'Espagne, Opium, Safran et Cannelle Girofle pour obtenir le Laudanum.
Descartes parle de la « Douleur Signal » (1664), une hypothèse qui sera vérifiée quatre siècles plus tard par les découvertes neurophysiologiques.
Mais la douleur reste encore une punition et une épreuve à laquelle la religion apporte une consolation au patient en donnant un sens à sa souffrance : elle pallie, en fait, à la carence thérapeutique. Toutefois, pour la majorité, elle demeure inacceptable, voire scandaleuse en ce qui concerne les enfants.
Au « Siècle des Lumières », la définition physiologique de la sensibilité et la laïcisation de la conscience médicale amènent à la déchristianisation de la douleur et qui a une fonction de signal d'alarme et d'aide au diagnostic (*Cf*. Hippocrate, Descartes..). C'est un médecin et botaniste Montpelliérain, François Boissier de Sauvages de Lacroix, qui pour la première fois, en 1732, fait état du concept de la « Maladie Douloureuse Chronique », définition beaucoup plus parlante que notre actuel vocable de « Douleur Chronique ». Peu de temps après, J. Priestley (1733/1804) identifie 10 gaz dont le CO2, le CO et « l'Air Déphlogistiqué » (l'Oxygène du malheureux Lavoisier guillotiné en 1794). Humphrey Davy auto expérimente divers gaz dont l'azote et le N2O (le Gaz Hilarant). Enfin Mesmer **(**1734/1815) célèbre pour ses magnétisations propose l'Hypnose pour les douleurs psychogènes.
Achille s'apprête à rattraper la tortue. En effet, tous les facteurs sont réunis pour que les médecins puissent, grâce à l'évolution des mentalités, aux progrès

scientifiques des siècles passés et à l'évolution des techniques du siècle à venir, « tirer les marrons du feu » comme on va extraire l'Aspirine du Saule, la Morphine de l'Opium, la Cocaïne de la Coca, le mélange Proto-xyde d'azote/Oxygène et résoudre le problème de la douleur… Et de fait, le XIX^{e} siècle voit éclore :

- les synthèses pharmacologiques : la Morphine (Sertuerner 1807), la Cocaïne (Niemann 1844), l'Acide Salicylique (Leroux1852) puis l'Acide Acetyl Salicylique (Hoffmann1897) et enfin l'Aspirine (Bayer 1899), l'Acetanilide (Rister 1888);
- les progrès techniques : la seringue en verre (Pravaz 1841), l'aiguille creuse (A. Wood 1853);
- les connaissances neurophysiologiques comme la névralgie (Chaussier 1802), l'algo hallucinose, la Causalgie (Weir-Mitchell) et la notion de Séquelles Psychologiques;
- la douleur chirurgicale est en passe d'être vaincue.

En Décembre 1809, James Mc Dowell, Chirurgien ambulant, opère un kyste ovarien. Larrey opère vite et tôt, en raison de la « barrière de la douleur ». Le 30 mars 1842, à Jefferson (Georgie), C.W. Long extrait une tumeur cervicale sous Ether à son ami J.M. Venable mais… ne publie pas… Le 11 décembre 1844, un dentiste américain, Horace Welles extrait une dent sous N2O au *Massachussets Général Hospital* : c'est l'Acte de naissance de l'Anesthésie. Le 30 septembre 1847, un médecin, W.T.G.Morton administre, sur les conseils de C.T.Jackson, la première anesthésie officielle à l'Ether. S'ensuit une querelle sur la paternité de l'anesthésie moderne et le suicide de Wells.

La douleur Chirurgicale contrôlée, la césarienne devenait moins mortifère (loi de Numa Pompilius 715-

672). En décembre 1610 J. Trautmann pratique la première césarienne des temps modernes sans toutefois que nous en soit rapporté le résultat.
Restaient les douleurs de l'accouchement « Le Mal Joli » (!!!!!) pour lesquelles les frères Tarnier mettent au point les Forceps dont ils proposent (en médecine foraine), moyennant finances, l'application pour abréger les souffrances inhérentes à la mise au monde.
Le 4 novembre 1847, à Edimbourg, Simpson utilise l'Ether en Obstétrique, technique dont bénéficiera la reine Victoria en 1855 et 1859 (Anesthésie « à la reine »). Il faudra toutefois attendre 1942 pour que Dewards et Hingson posent la première Péridurale Lombaire à visée antalgique en obstétrique.
Ce progrès avait été rendu possible par le développement de l'anesthésie loco-régionale médicamenteuse : Halsted en 1835 réalise la première anesthésie tronculaire, Koller en 1884, la première anesthésie locale en ophtalmologie, Corning en 1885 (première péridurale ?) et le 16 août 1898, August Bier injecte 15 mg de Cocaïne dans le cul-de-sac médullaire et opère sans douleur un kyste tuberculeux de la cheville.
Dès lors l'anesthésie loco régionale s'envole avec entre autres Rudolf Matas et ses mélanges Cocaïne et Morphine et surtout le chirurgien Roumain T. Ionesco (1909) qui réalise des injections rachidiennes étagées avec un mélange Cocaïne, Morphine, Novocaïne et Strychnine…
Mais les effets délétères cardio respiratoires de la Cocaïne décrits par Tort et Caglieri en 1900 et la série de 15 décès rapportée par Gumprecht feront abandonner ce produit au profit de la Morphine. C'est le chirurgien lyonnais Mathieu Jaboulay qui a le premier l'idée

d'injecter de la morphine intrathécale à visée chirurgicale en 1899.

Reste la douleur médicale : si la tortue est proche, Achille ne l'a toujours pas rattrapée

Les médecins Victoriens qui prônent la Morphine pour la fin de vie (W. DALE) la réservent essentiellement au traitement de la douleur à cause de son effet délétère (« *Pain can Kill* » J. K.Spender 1874). Le Sirop de Brompton (1896), du nom de l'hôpital où exerçait le Dr. H. Snow son créateur, associait Morphine, Cocaïne, Cannabis, Gin, Chloroforme (mmm…). Il restera en usage (sous forme plus édulcorée dans potion de St. Christophe de Dame Cicely Saunders) jusqu'au début des années 1980, contrairement à l'usage de la pipe d'Opium, dans les cancers incurables préconisé en vain par me même Dr. Henry Snow en 1890.
Le 2 avril 1901, le Japonais Otojiro Kitagawa injecte avec succès de la morphine intra thécale à visée antalgique chez un patient cancéreux.
Hélas, les effets secondaires indésirables et l'apparition de Toxicomanie vont d'abord conduire à des restrictions strictes d'utilisation (Carnet à souches 1917). Ils vont toutefois inciter chercheurs et industriels à produire, à partir de le molécule de Morphine, des dérivés naturels et synthétiques à visée uniquement analgésique (C'est la quête du Graal). Ainsi apparaissent la Pethidine (Dolosal 1937) la Méthadone (Bockmhül et Ehrardt 1938), les Opioïdes d'Anesthésie (Phenoperidine, Fentanyl, Remifentanyl), les formes « grand public » (LP, LI, OAR…).
Les progrès dans la connaissance anatomo-physiologique permettent d'établir une cartographie des « Voies

de la douleur » grâce aux travaux et observations de cliniciens et de chercheurs de toutes les disciplines : le Pr. René Leriche (La chirurgie de la Douleur) avec ses descriptions cliniques et physiopathologiques, Melzack et Wall L pour la « Théorie de la Porte » et le Dr. John Bonica, inventeur de la prise en charge pluridisciplinaire somatique et psychologique des patients douloureux chroniques et fondateur des « *Pain Clinics* » (Seattle 1961) et de L'IASP (1973).
En 1976, l'OMS définit la douleur comme une « Expérience sensorielle et émotionnelle en rapport avec des lésions réelles, potentielles ou décrites comme telles ». Le mode d'action de la Morphine va être précisé au niveau des cellules nerveuses avec la mise en évidence de récepteurs opioïdes spécifiques (Fishmann et Blumberg 1961-1966), la notion de Modulation Spinale et Supra Spinale de la douleur (1965 Melzack et Wall), l'identification des Récepteurs Opioïdes (Snyder et Pert, Terenius et Simon 1973) et enfin la découverte en 1975 des Morphines Endogènes (les endorphines) par Hugues, Smith et Kosterlitz :
« La Morphine agit en provoquant la libération des endorphines qui vont bloquer le passage de l'influx douloureux au niveau des synapses. »

Achille aurait-il enfin rattrapé la Tortue ? Las !

Il existe des effets secondaires handicapants des antalgiques dont la constipation n'est pas le moindre (notre « cerveau d'en bas »), des échecs de traitement à la Morphine (douleur neuropathique, psychogène).
Comme si cela ne suffisait pas, on a identifié des systèmes anti-opioïdes (Yashk et Rudy 1976-77) qui

entraînent chez certains patients, dont on croyait la douleur chirurgicale maîtrisée, un effet opposé à savoir une « Hyperalgésie à la Morphine » et on décrit une théorie des systèmes opposants (Richebe).

Pauvre Achille !

Toutefois, les progrès de la génétique nous font entrevoir une inégalité devant la perception (Analgie) de la douleur, la réaction à cette dernière ou la potentialité à développer une douleur chronique et ces progrès permettent d'entrevoir des thérapies antalgiques « à la carte ». De plus, les nouvelles voies thérapeutiques avec la synthèse de venins animaux (mollusques, grenouilles), les Anticorps, les nouvelles morphines, la prise en charge globale ouvrent l'horizon thérapeutique comme jamais.

Achille se prépare à avancer ; mais que va faire la tortue ?

Douleur et Urgence

De la douleur de l'urgence à l'urgence de la douleur !

Dr Michel OLIVIER
Anesthésiste-Réanimateur-Algologue
Hôpital Pierre Paul Riquet
CHU Purpan - Toulouse

« Un peu avant midi, mon mal de tête se fit plus pénible, j'éteignis l'ordinateur et partis m'étendre sur le canapé du salon. Je fermais les yeux et essayais de me relaxer, mais la douleur refusait de disparaître. Lentement, elle s'étendit jusqu'aux tempes, aux yeux, et jusqu'à la nuque même. Je me massais longuement le crâne, mais rien n'y faisait, la souffrance ne cessait de progresser, et devint vite insupportable. Bientôt, j'eus l'impression d'entendre un sifflement suraigu, de plus en plus fort, de plus en plus déplaisant. Puis je fus pris de nausée, de vertige. Plusieurs fois, je crus que j'allais vomir ou perdre connaissance.[2] »

La douleur aiguë et ses conséquences sont fort bien évoquées dans ces quelques lignes. La douleur, premier signe d'alerte d'une agression du corps amenant à nous protéger, à nous éloigner d'un éventuel stimulus agressif ; le rôle du stress dans l'aggravation du ressenti de la douleur et son corollaire, se relaxer pour éviter l'envahissement douloureux ; l'envahissement physique puis psychique amenant à la dimension de souffrance et qui rend la douleur insupportable ; et puis, le retentis-

[2] Henri Loevenbruck, *Le syndrome Copernic* – Ed. Flammarion 2007.

sement de la douleur sur le corps agressé allant jusqu'à l'atteinte réelle des fonctions neurologiques (perte de connaissance), cardiaque (infarctus du myocarde) ou respiratoire (dépression)…

La douleur de l'urgence

« *Les plus courtes des douleurs sont les meilleures*[3] »

Principalement aiguë, la douleur de l'urgence est due à une agression physique : traumatique, thermique ou chimique d'origine extérieure ou liée à un dysfonctionnement interne. Elle définit en premier lieu un excès de nociception. Cette douleur, facile à comprendre et à expliquer par le patient et le soignant en présence de mécanisme évident et de lésion physique visible (fracture, brulûre..), devient plus difficile à décrire, à évaluer et à comprendre lorsqu'elle est d'origine viscérale (céphalées, douleurs abdominales..). Elle répond classiquement aux antalgiques traditionnels de puissance variable (paracétamol, anti inflammatoires non stéroïdiens ou opioïdes..).
L'agression peut toucher le système nerveux (périphérique ou central) et rend la douleur irrationnelle, difficile à décrire, à type de brûlure, de décharge électrique spontanée, coups de poignard, une sensation d'étau, des démangeaisons, picotements, engourdissement, fourmis… dans des parties du corps apparemment saines. Cette composante neuropathique doit être reconnue et évaluée car sa prise en charge s'appuie sur

[3] Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime, le 21 août 1868.*

des traitements différents des antalgiques traditionnels (certains antidépresseurs ou antiépileptiques).
La démarche diagnostique et thérapeutique en urgence est également pourvoyeuse de douleurs nociceptives surajoutées (douleurs induites par les soins) en raison de l'examen clinique, des mobilisations vers le secteur d'imagerie, de la mise en place d'une voie veineuse, d'une sonde gastrique, d'une sonde urinaire, des désinfections, des pansements, des immobilisations après réduction, des sutures… En dehors des traitements antalgiques traditionnels, dont l'administration doit être anticipée pour être efficace au moment du geste douloureux (d'autant plus que la prise est orale), des moyens efficaces et faciles à mettre en œuvre comme le froid, le MEOPA (mélange équimolaire d'oxygène et de protoxyde d'azote) ou les anesthésiques locaux, doivent être utilisés.

« *La douleur est un aussi puissant modificateur de la réalité que l'ivresse*[4] ».

Le caractère brutal et inattendu de la douleur aiguë peut entraîner des réactions inappropriées de la part des patients et nécessite pour le soignant beaucoup d'empathie et de compréhension. Il faut comprendre la perte brutale d'autonomie, la peur du diagnostic et de ses conséquences sur les projets avenir, la perte de revenus en raison d'un arrêt de travail. Le contexte de survenue de l'agression traumatique est aussi important, accident du travail, responsabilité civile, imprégnation toxique… La composante psychogène de la douleur est donc également présente dans la douleur de l'urgence.

[4] Marcel Proust, *Albertine disparue – Posthume, 1927*.

Par ailleurs, la douleur de l'urgence, aiguë, peut également être une exacerbation d'une douleur chronique, permanente ou épisodique (douleur appelée fonctionnelle de la migraine, de la fibromyalgie, douleur musculo squelettique avec ou sans atteinte radiculaire, crise drépanocytaire, douleur du cancer…). L'épuisement psychique lié à la chronicité des douleurs ou à la peur de l'évolution de la maladie favorise l'envahissement douloureux et les réactions irrationnelles pouvant aller jusqu'à l'idée de suicide. Les services d'urgence, surchargés, sont souvent le seul recours devant ces exacerbations douloureuses mais ne sont pas adaptés à une prise en charge extrêmement complexe et chronophage. Ceci contribue malheureusement à l'exacerbation du ressenti douloureux.
Nous avons vu la notion de douleur intense sans signe extérieur dans le cadre des douleurs neuropathiques (hyperalgésies, allodynies), mais il faut connaître aussi la possibilité de réelles douleurs pauci symptomatiques chez les patients peu ou non communiquants (certaines personnes âgées ou pathologies psychiatriques). Des échelles comme « Algoplus® » permettent d'affirmer une réelle souffrance qu'il est indispensable de rechercher dans ce contexte. L'éducation, l'ethnie, des facteurs philosophiques, sociaux familiaux ou religieux peuvent modifier l'expression de la douleur aiguë. L'exagération théâtrale (« syndrome méditerranéen ») ou à l'inverse le stoïcisme inexpressif peuvent amener les soignants à sous-estimer voire à nier une réelle douleur. Le soignant doit de principe croire le patient douloureux, rechercher une douleur non exprimée, éviter de se projeter à travers l'expression douloureuse du patient et pour cela utiliser des échelles quantitatives et qualitatives validées. Par ailleurs, même si la

sensibilité inter individuelle est importante, l'intensité douloureuse de certaines pathologies aiguës (fractures, brûlures, péritonites, coliques néphrétiques...) est connue car étudiée. Elle sera prise en compte, quel que soit le profil expressif du patient.
La douleur est un point d'appel permettant au patient de se protéger et l'amenant à rencontrer un médecin avec d'autant plus d'urgence que la douleur est intense. La douleur va permettre au médecin d'orienter sa démarche diagnostique. Bien qu'un soulagement rapide soit indispensable, nous le verrons, il ne doit pas se faire avant et au dépend d'une analyse physiopathologique et passer directement du symptôme « douleur » au traitement, proportionnel ou non à l'intensité de la douleur, évaluée par une simple échelle numérique. Comprendre le mécanisme, nociceptif, neuropathique voire psychogène va permettre de répondre de manière qualitative adaptée à la douleur. Le médecin peut s'aider d'autres échelles simples, par exemple le DN4 pour les douleurs neuropathiques ou l'HAD à la recherche d'anxiété ou de dépression.
Dans l'optique d'une prise en charge adaptée, la connaissance des mécanismes physiopathologiques de la douleur est utile. Par exemple, le principe de « convergence » des afférences au niveau de la moelle, permettra de comprendre la notion de douleur référée (ou projetée) et évitera quelques erreurs diagnostiques en urgence. Le principe est simple, il tient à la convergence des nombreuses afférences primaires sensitives douloureuses cutanées, musculaires, articulaires ou viscérales d'un métamère vers un même neurone (le deutoneurone) de la corne dorsale de la moelle chargé de transmettre l'information douloureuse vers

le thalamus. En cas d'agression d'un des organes du métamère, outre la transmission d'une information douloureuse unique vers la matrice douleur centrale, résultante de modulations médullaires, le neurone « à convergence » répercutera l'inflammation de l'organe lésé à tout le métamère de manière antidromique. Ceci explique en particulier, la douleur de l'épaule lors de l'irritation diaphragmatique d'un hémopéritoine (signe de Kehr), les points de Mac Burney ou de Murphy, zones cutanées référées d'une appendicite ou d'une cholécystite, la douleur de la face médiale du genou de la coxarthrose. Par parenthèse, la recherche de ces douleurs référées ne se fait pas par forte pression sur le point mais par simple piquer/toucher ou roulé cutané retrouvant une sensibilité différente des zones avoisinantes. La douleur du périnée d'une colique néphrétique ou la douleur du bras gauche ou de la mâchoire de l'infarctus du myocarde sont également des douleurs projetées et reflètent d'une erreur d'interprétation du cerveau du patient n'ayant encore jamais reçu d'information douloureuse de l'uretère ou du cœur analysées comme venant du périnée ou du bras gauche (même neurone « à convergence »).

Un autre principe simple découvert par Messieurs Melzac et Wall, leur ayant valu l'attribution du prix Nobel en 1965, a été nommé « *Gate control* ». Il a des applications pratiques, en particulier en urgence. Ce mécanisme s'explique par la capacité, dans un territoire donné, d'inhibition de la douleur (porte fermée), transmise par les petites fibres sensitive (Aδ et C), par la simple stimulation des grosses fibres de la sensibilité non douloureuse (Aα & Aβ) adjacentes. L'application de froid non douloureux sur une brûlure en est le

meilleur exemple. Nous savons que ce mécanisme, extrêmement puissant est sous tendu par la sécrétion d'opioïdes endogènes (met-enképhalines). Le « contrôle de porte » explique aussi l'efficacité de la neurostimulation transcutanée (TENS) à fréquence rapide (80 à 100 Hz), antalgique par la simple vibration cutanée induite.
La douleur aiguë est le symptôme d'une agression. C'est aussi le point de départ de mécanismes qui, s'ils ne sont pas stoppés rapidement, vont amplifier le phénomène douloureux et ses conséquences à court, moyen et long terme sur l'organisme, évoluant plus ou moins rapidement vers la chronicisation. C'est là que nous pouvons parler de « l'urgence de la douleur » !

L'urgence de la douleur

« Qu'importe la douleur aujourd'hui puisqu'elle est le commencement d'autre chose ![5] »

Dès qu'il y a agression, il y a réaction inflammatoire locale. Fibres C et macrophages en particulier, produisent une soupe inflammatoire locale et systémique qui entretient le signal douloureux. Les anti-inflammatoires non stéroïdiens bloquant la fabrication de prostaglandine algogènes sont particulièrement utiles à cette étape précoce.
Un réflexe d'axone du nocicepteur agressé entretient encore le phénomène par une boucle histamine – Substance P (hyperalgésie primaire) recrutant des nocicepteurs, de proche en proche, gagnant les zones

[5] Paul Claudel, *Le soulier de satin*, 1929.

saines de proximité, responsable d'une extension du territoire douloureux à distance de la zone lésée et définissant l'hyperalgésie secondaire. Si l'agression a lésé un nerf, des stimulations ectopiques viennent encore renforcer la douleur.

Ces stimulations permanentes vont être responsables d'une modification d'expression génétique du premier neurone qui va passer d'un haut seuil de stimulation à un bas seuil et amplifier la libération de neuromédiateurs algogènes (Substance P et Glutamate en particulier) dans la synapse entre premier et deutoneurone de la corne dorsale de la moelle. Ces mécanismes définissent la notion de sensibilisation périphérique des mécanismes de contrôle de la douleur.

L'afflux massif de nocicepteurs est responsable de la mise en jeu de récepteurs algogènes jusque-là silencieux présents sur le deutoneurone (NMDA : N-Méthyl-D-Aspartate en particulier). L'ouverture de ces récepteurs va faciliter le passage de la douleur, d'autant plus qu'elle induit une autre modification de l'expression génétique de ce deuxième neurone aggravant l'hyperalgésie (perception douloureuse importante pour une stimulation faible).

Les fibres de la sensibilité non douloureuse (Aαβ) vont par un mécanisme de plasticité se rapprocher des fibres de la douleur Aδ et C (éphapse), responsable du phénomène d'allodynie (douleur en l'absence de stimulus douloureux). Des mécanismes d'entretien se mettent en jeu en particulier par le biais des cellules gliales. Dernier facteur aggravant, le neurone inhibiteur de la corne dorsale de la moelle va subir une apoptose et ne plus jouer son rôle modulateur. Ces mécanismes sous-tendent la notion de sensibilisation centrale.

En résumé, cette hyperalgésie centrale est due à des modifications spatiales : augmentation de taille et de nombre de neurones concernés responsable d'une activité neuronale exagérée, à une hypersensibilité post-traumatique induite par une stimulation itérative des fibres C qui augmente leur réponse au niveau de la corne dorsale de la moelle (phénomène de WIND UP) et responsable d'une sommation temporelle des influx nociceptifs. Parallèlement, des mécanismes réflexes neurovégétatifs viennent se greffer à cette activité neuronale.

Nous comprenons qu'à ce stade nous avons dépassé la notion d'atteinte fonctionnelle due à la douleur, mais avons touché « le disque dur » du système nerveux de la douleur, par analogie avec l'informatique. De plus, nous savons qu'il n'y a pas de continuum entre douleur aiguë et chronique en raison de la durée ou de l'intensité de la douleur. Ces phénomènes en chaine peuvent se développer très rapidement après l'agression douloureuse (l'algodystrophie, syndrome douloureux régional complexe de type 1, en est un exemple).

La modulation centrale analgésique dépendant des contrôles inhibiteurs descendants (sérotoninergique, noradrénergique, opioïde ou cannabinoïde) et de contrôles inhibiteurs induits par la nociception (CIDN opioïde) pourra heureusement être engagée. A l'inverse, le système limbique et l'hypothalamus peuvent contribuer à altérer l'humeur, le comportement et les réflexes du système nerveux autonome ; et le cortex peut générer la douleur en raison d'expériences passées, d'impacts culturels, d'attentes qui contribuent à déterminer le ressenti du patient. N'oublions pas la composante génétique qui

peut ou non faciliter ces mécanismes et/ou la réponse de l'individu aux traitements antalgiques proposés.

« *La douleur ne meurt pas quand elle semble épuisée*[6] ».

Cette réalité des mécanismes de sensibilisation périphérique puis centrale en cascade induits par la douleur aiguë permet de comprendre l'urgence à stopper leur progression par une prise en charge précoce et adaptée afin d'empêcher la structuration des mécanismes de chronicisation.
Autre élément de réflexion et non des moindres, les effets délétères potentiels associés au soulagement inadéquat de la douleur (P. Drolet, Pharmacologie de la douleur 2005) :

- Troubles cardiaques : tachycardie, hypertension artérielle, arythmie, insuffisance coronaire ou cardiaque
- Apparition d'un état pro-coagulant : thrombose veineuse, infarctus du myocarde
- Troubles métaboliques : hyperglycémie, balance azotée négative
- Troubles électrolytiques
- Troubles respiratoires : atélectasies pulmonaires, hypoxémie, pneumonie, même en dehors d'une atteinte thoraco-abdominale (en raison du syndrome inflammatoire systémique)
- Mobilité et ambulation réduite (maladie thromboembolique)
- Troubles psychologiques : anxiété, peur, dépression

[6] William Shakespeare, *Richard III*, 1592

- Troubles immunitaires (l'action lymphocytaire T est médié par le système opioïde endogène μ3).

Les grandes fonctions sont impactées par la douleur, mais aussi le système végétatif (stimulation ortho ou parasympathique) et le système endocrinien (sécrétion de cortisol, mise en jeu de l'axe hypothalamo-hypophyso-surrénalien) avec des conséquences sur le stress, l'éveil, la rétention hydro-sodée, la glycémie, la musculature…

« Chacun peut maîtriser une douleur, excepté celui qui souffre[7] ».

A l'issue de cette analyse, nous comprenons que la douleur de l'urgence peut, en soi, engager à plus ou moins long terme le pronostic vital de la personne âgée, quelle que soit la gravité de la pathologie responsable. Il y a urgence à traiter efficacement la douleur.
Quant au sujet plus jeune confronté à l'urgence de la douleur, nous pouvons nous interroger sur sa capacité à contrôler rapidement celle-ci (avec ou sans l'aide du thérapeute) ou à l'inverse à développer, malgré une prise en charge adaptée, une sensibilisation centrale, signe du développement d'une vraie pathologie des contrôles de la douleur et responsable d'un état d'hyperalgésie chronique. Quelle est la part de notre apprentissage de la douleur dans l'enfance, confronté à notre génomique, dans l'établissement d'un équilibre homéostasique des contrôles douloureux à l'âge adulte?

[7] William Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien,* 1600.

Avons-nous un « quota douleur » personnel qui, une fois dépassé, nous fait basculer, même pour une faible agression, vers l'hyperalgésie chronique ?
Une fois les mécanismes d'hyperalgésie installés, la réhabilitation permettant d'obtenir un nouvel état d'analgésie, état allostasique, parfois fragile, devra certes s'attacher à réduire les stimuli douloureux, mais aussi et surtout à renforcer les mécanismes de contrôles centraux insuffisants et à évacuer toutes les épines irritatives psychologiques interdisant l'accession à ce nouvel équilibre.

Chant et Reflux

Dr Muriel WELBY-GIEUSSE
Médecin phoniatre, choriste et pianiste

« Reflux gastro-oesophagien et pratique du chant » est une formule qui peut interpeller. Elle étonne, en effet, car elle fait appel à deux concepts que l'on aurait tendance à ne pas rapprocher : le terme de *reflux gastro-oesophagien* fait référence à la médecine et plus précisément à la médecine qui se penche sur le soin du corps, celui de *pratique du chant* nous renvoie plutôt vers le domaine de l'art.
Hors, il est fréquent d'oublier que le chant ne peut rayonner qu'à travers le corps du chanteur, et un corps entraîné à une technique vocale poussée. Ici se situe le point de liaison entre le reflux et le chant : les deux ont en commun, dans leur fonctionnement respectif, une hyperpression intra abdominale. Alors que cette dernière constitue un effet de la technique vocale occidentale, par la mise en action du souffle thoraco-abdominal, elle est également un des mécanismes pouvant provoquer un reflux.

Notre étude, découlant de cette observation, tente de déterminer l'impact de la respiration thoraco-abdominale utilisée en chant, sur la genèse du reflux. La population chanteuse serait-elle plus particulièrement exposée à un risque de reflux que son homologue non chanteuse ?
Lors de la conférence de consensus de janvier 1999, l'ensemble des experts réunis envisage le reflux gastro-oesophagien (RGO) comme « *un problème important*

de santé publique » **[5]**. En effet, « *sa prévalence élevée* (notamment dans les pays industrialisés), *son évolution chronique et le recours fréquent aux soins qu'il génère* » en font une affection d'actualité, suscitant l'intérêt de la recherche médicale. Ainsi ces deux dernières décennies ont pu être le témoin d'avancées spectaculaires à la fois dans les domaines conceptuel, diagnostique et thérapeutique.

Des études ont mis en évidence son rôle potentiel non négligeable dans la genèse de pathologies extra-digestives telle que l'inflammation chronique de la sphère ORL. Progresser dans la connaissance de ce phénomène leur permettrait de mieux prendre en compte son retentissement sur l'appareil phonatoire et d'optimiser la prévention et la prise en charge des patients concernés.

Le reflux gastro-oesophagien (RGO) peut se manifester de façon très variable d'un individu à l'autre. De l'absence de symptômes à l'oesophagite du reflux, jusqu'au cancer de l'oesophage, le RGO présente un éventail de variantes rendant son approche parfois difficile.

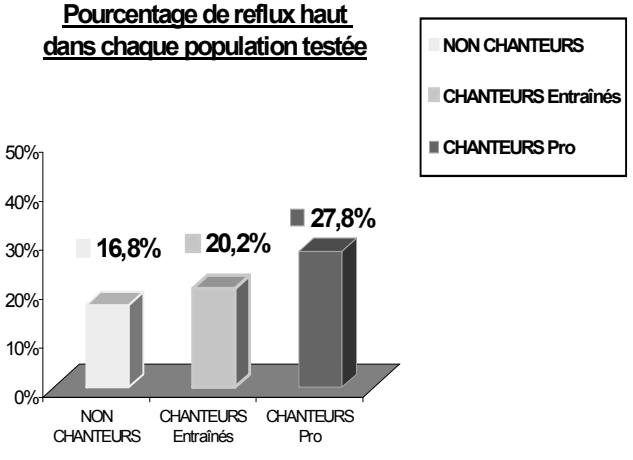
Une des causes de reflux gastro-oesophagien est une augmentation importante de la pression intra-abdominale agissant sur l'estomac, favorisant les remontées d'acidité vers le larynx et les cordes vocales.

L'utilisation fréquente et optimisée du souffle thoraco-abdominal dans le chant se manifeste par une compression de la paroi abdominale lors de la phase expiratoire, ce qui renvoie à un risque de reflux par pression intra-abdominale.

De plus, la littérature médicale fait cas d'une présence récurrente de reflux parmi les troubles vocaux, qu'il

s'agisse de dysphonie **[5], [6], [7], [8], [9], [10], [11], [13],** ou de dysodie **[1], [3], [11].**

1062 personnes ont reçu le questionnaire. 520 réponses nous ont été renvoyées. 16 réponses étant inexploitables, l'étude porte sur une cohorte de 504 personnes au total soit 47% de la population sollicitée.



Soit : 20,7% **de sujets souffrant d'un reflux haut dans la population chanteuse globale.**

En tout premier lieu, le taux de réponses, avoisinant la moitié des questionnaires envoyés manifeste l'intérêt que les personnes sondées ont porté à l'étude. De plus, nous constatons une homogénéité entre les deux groupes (cas/témoins) sur l'effectif et sur la répartition des sexes.
Les chanteurs sont plus âgés que les non-chanteurs sans que cela constitue un biais dans les résultats, car l'âge est un facteur de risque de reflux à partir de 50 ans, hors nos deux groupes se situent en dessous de ce seuil.

Même si la majorité de la population vient d'Ile de France, 17 départements français du Nord et du Sud du pays sont représentés, manifestant une distribution géographiquement variée et étendue.
Le souffle utilisé lors du chant par les chanteurs est pour 92% thoraco-abdominal, ce qui traduit une grande majorité de chanteurs ayant une bonne technique respiratoire, répondant ainsi à un élément recherché de notre hypothèse.

Nous constatons une homogénéité des résultats entre les deux groupes en ce qui concerne la consommation tabagique (passée ou actuelle), les allergies, l'exposition à un environnement enfumé.
Bien que le test de chi2[8] ne mette pas en évidence d'écart significatif entre les résultats des deux populations en ce qui concerne le contact avec des produits nocifs pour les voies respiratoires, il est à noter que les non chanteurs présentent une tendance à être plus exposés à ces derniers que les chanteurs.
En ce qui concerne la consommation tabagique, les pourcentages recueillis sont très faibles (au-dessous de 2% dans chaque groupe pour la consommation actuelle et au-dessous de 8% pour la consommation passée), montrant ainsi la connaissance des méfaits de la cigarette sur la santé. Le fait que le pourcentage de consommation tabagique actuelle soit inférieur au pourcentage de consommation passée est sûrement expliqué par la campagne anti-tabac plus présente actuellement qu'avant.

[8] C'est un test statistique de comparaison de groupes.

Quant aux autres résultats, les chanteurs sont soumis aux mêmes risques d'allergies et aux mêmes conditions environnementales que les non-chanteurs.
Ces résultats nous montrent en premier lieu que les membres des deux groupes sont soumis de la même manière aux risques de troubles vocaux. Les chanteurs professionnels quant à eux, sont marqués par une grande sensibilité de leur appareil respiratoire.
Enfin, l'homogénéité des résultats nous permet d'isoler le facteur de risque « reflux » dans le diagnostic d'éventuels troubles vocaux.

Les deux groupes obtiennent des résultats similaires dans les domaines suivants : l'alcool, la hernie hiatale qu'elle soit actuelle ou passée, le BMI (Body Mass Index ou IMC Index de Masse Corporelle), le stress et le sommeil sur le ventre, soit la quasi-totalité des facteurs de risque et favorisants.
Des différences apparaissent entre les deux groupes en faveur des chanteurs sur les points suivants : la consommation de café ($p = 0,01$), et l'alimentation à risque ($p = 0,03$) ; en effet, il semble que ces derniers soignent davantage leur consommation.
L'hygiène de vie des chanteurs professionnels quant à la consommation d'alcool et l'obésité est remarquable et traduit une bonne connaissance des conditions à respecter pour une bonne santé vocale : en effet aucun chanteur professionnel n'a de comportement à risque dans ces domaines.
Émerge de ces constats le fait que les chanteurs ont, sur certains points, moins de comportements à risque de reflux que les non-chanteurs ; dans les autres domaines, les risques sont équivalents dans les deux groupes.

Les chanteurs professionnels se détachent encore une fois des autres par des résultats très marqués, témoignant de leur bonne hygiène de vie dans l'entretien de leur santé vocale.
Cette exigence de jugement qu'ont les chanteurs sur leur voix chantée est nettement plus visible lorsque l'on regarde les chanteurs professionnels : alors qu'aucun ne présente de dysphonie (0%), près de la moitié remplissent le score de diagnostic de la dysodie (47%).
L'écart des résultats montre que le professionnel a un regard extrêmement (voire excessivement) rigoureux et technique sur la qualité de sa voix chantée.
Une différence est statistiquement décelée entre les deux groupes quant à la présence de symptômes mélangés (ORL et digestifs). Deux résultats apparemment contradictoires apparaissent : les chanteurs présentent moins de symptômes que les non-chanteurs ($p = 0,04$) alors que les chanteurs professionnels ont un taux nettement plus important que les deux autres groupes, avec un résultat de 55% et un $p = 0,0001$.
Le premier résultat, au premier abord déroutant, s'avère non complet car pour s'assurer de la présence de reflux, il est nécessaire de regarder la proportion de prise en charge de ce trouble. Nous reviendrons donc plus bas sur l'interprétation de ce résultat. Quant au second résultat, il témoigne d'une présence importante de reflux au sein de la population chanteuse professionnelle, même si celui-ci n'est pas clairement localisé.
Il ne suffit pas de regarder le pourcentage de diagnostic de reflux clinique posé pour conclure à une prévalence de reflux. Il est également indispensable de connaître le taux de prise en charge du reflux : c'est pourquoi nous orientons maintenant notre attention sur la consultation

et le traitement anti-reflux. En effet, le taux de consultation parmi les personnes souffrant de reflux est de 41% et le taux de traitement parmi les personnes ayant répondu aux questions sur le traitement est de 45%.
En ce qui concerne la consultation au sujet d'un reflux, même si le test khi2 ne conclut pas à la signification de la différence entre les deux groupes, celle-ci existe : alors que 45% des chanteurs consultent pour des signes de reflux, 36% font de même parmi les non chanteurs. Il en est logiquement de même pour le traitement : 20% des chanteurs se traitent contre le reflux par rapport à 15% chez les non-chanteurs. Ces constats donnent une réponse au résultat trouvé concernant la proportion de symptômes mélangés (ORL et digestifs) de reflux au sein de chaque groupe ; nous rappelons que les chanteurs sont de manière statistiquement significative moins touchés par ces symptômes que les non-chanteurs. Ceci est justifié par le fait qu'ils ont tendance à consulter pour ce genre de trouble et à se traiter davantage que les non-chanteurs.
Du côté des chanteurs professionnels, la différence de taux de consultation et de traitement par rapport aux autres groupes (non-chanteurs et chanteurs entraînés) en leur faveur est statistiquement mise en évidence. En effet 83% consultent contre 41% de chanteurs entraînés et 36% de non-chanteurs ($p = 0,006$). Quant au traitement, le taux est de 75% au sein de leur groupe contre 15% chez les non-chanteurs et 14% chez les chanteurs entraînés ($p < 10\text{-}3$).
Cette consultation de plus en plus ciblée sur l'appareil vocal parallèlement à l'élévation du niveau d'entraînement vocal du sujet est également observée lorsque l'on regarde le taux de consultation en orthophonie pour

les pathologies ORL, toutes sortes confondues : il est évident que l'orthophoniste traite davantage des personnes pour lesquelles la voix tient un rôle important.
Les premières places de consultants parmi les non-chanteurs reviennent au médecin généraliste (59% de consultation) suivi de très près par le médecin spécialiste (57%). Parmi les spécialistes, les non-chanteurs font appel préférentiellement au gastro-entérologue (37%).
Quant à l'orthophonie, elle totalise 15% des consultations.
Les chanteurs entraînés, quant à eux, vont, pour une grande majorité (75%), voir le spécialiste en tout premier lieu ; et plus précisément l'oto-rhino-laryngologiste (43%). Il est donc clairement visible qu'en comparaison des non-chanteurs, ils ciblent davantage leur consultation sur un spécialiste de l'appareil phonatoire, manifestant une attention plus marquée sur celui-ci et un meilleur soin.
En ce qui concerne la médicalisation des chanteurs professionnels, le médecin spécialiste est consulté dans 90% des cas et dans sa très grande majorité (80%), il s'agit du phoniatre. Du côté de l'orthophoniste, il est sollicité dans 40% des cas. Ces trois résultats, faisant ressortir des pourcentages de consultation de professionnels de la voix nettement supérieurs par rapport aux autres groupes, mettent en évidence la très grande importance de la santé de l'appareil vocal chez les chanteurs professionnels ainsi que la connaissance qu'ils ont des conséquences néfastes du reflux sur la voix dans leur vie (ici les chanteurs entraînés et professionnels) que des personnes pour lesquelles ce rôle est très largement secondaire. Dans notre recherche, alors qu'il est mis en évidence une tendance du chanteur à consulter davantage

l'orthophoniste par rapport au non chanteur, la différence est statistiquement établie entre la population chanteuse professionnelle et les autres : 60% de consultation de la part des professionnels face à 29% de la part des chanteurs entraînés et 26% de la part des non chanteurs ($p = 0,005$).

Avant même de parler de taux de reflux et de sa prise en charge, l'étude présente des conclusions intéressantes concernant les points suivants : il apparaît tout d'abord que les chanteurs présentent une hygiène de vie meilleure quant à la préservation de leur voix que les non chanteurs. Ensuite, ces derniers possèdent une conscience aiguë (plus développée que celle des non chanteurs) des sensations au niveau de leur gorge et de leur thorax. Enfin, ils sont également très exigeants sur l'analyse de leur voix chantée. Il est important de signaler que ces trois constats sont d'autant plus vrais que l'on progresse dans le niveau d'entraînement vocal : alors qu'il ne s'agit que d'une tendance chez les chanteurs entraînés (la différence des résultats n'est pas statistiquement significative), la différence est flagrante (mise en évidence par le test chi2 chez les chanteurs professionnels.

Enfin, vient la réponse à notre hypothèse principale qui, nous le rappelons, est un questionnement sur la prévalence de reflux (provoqué par la sollicitation fréquente du souffle thoraco-abdominal) au sein de la communauté chanteuse ; Bien que la différence ne soit pas statistiquement significative, les résultats concluent à une tendance du chanteur à présenter plus de reflux pharyngo-laryngé par rapport à son homologue non chanteur. Il est évident que les chanteurs consultent plus les professionnels de santé et se traitent davantage que

les non chanteurs pour ce trouble. De la même manière que pour les points évoqués dans le paragraphe précédent, alors qu'il ne s'agit que d'une tendance à une médicalisation supérieure du reflux chez les chanteurs entraînés par rapport aux non chanteurs, une réelle différence est observée entre les chanteurs professionnels et les autres groupes (non chanteurs et chanteurs entraînés), montrant ainsi l'importance de ce trouble dans cette population et le handicap qu'il représente pour la voix.

Nous pouvons alors conclure que la population chanteuse – telle que nous l'avons définie – tend à présenter davantage de reflux que la population non chanteuse ; celui-ci serait préférentiellement un reflux à symptomatologie ORL (reflux pharyngo-laryngé). Nous tenons à insister sur le fait que nous avons conclu à une tendance à un risque supérieur et non à un risque supérieur avéré, l'analyse statistique ne nous permettant pas d'établir ce type de conclusion.

Par ailleurs, le groupe des chanteurs professionnels présente, de toute évidence, un grand intérêt par la singularité de ses résultats, se démarquant clairement des autres groupes : c'est pourquoi, il serait judicieux, dans une prochaine étude sur le sujet, de redéfinir le terme de chanteur en le limitant aux professionnels et en élargissant l'effectif de la cohorte.

En ce qui concerne les soignants habilités à traiter les problèmes vocaux, les phoniatres donnent un diagnostic médical et propose une thérapeutique (médicamenteuse et/ou orthophonique, mais rarement chirurgicale). Il est intéressant d'observer qu'il est d'autant plus consulté qu'il se trouve face à des personnes pour lesquelles la voix tient un rôle important dans leur vie.

Son rôle peut être de deux natures suivant le cas rencontré : s'il traite un patient pour lequel le lien est clairement établi entre la présence de reflux et les troubles vocaux qu'il présente, il doit soutenir le patient dans la régularité de son traitement médical, et l'informer quant aux méfaits du reflux car il arrive fréquemment que le patient les sous-estime. **[2]**

Le deuxième cas est celui d'un patient dysphonique et/ou dysodique, adressé par le médecin généraliste sans que ce dernier n'ait cherché de lien éventuel entre le reflux et les troubles vocaux. En effet, selon une étude, 17% d'entre eux n'y pensent pas **[12]**. Si le patient est orienté directement chez l'orthophoniste, son rôle est alors, avant de commencer une rééducation vocale, de demander au patient de compléter son bilan vocal par un examen clinique et laryngoscopique visant à chercher la présence d'un reflux lors d'un bilan phoniatrique.

Les références précédées d'un astérisque sont des ouvrages.

[1] - ANDRIEU J., (1997), Prévention de la dysodie chez le chanteur lyrique débutant, Thèse pour le doctorat d'état en médecine, Université Paul Sabatier, Toulouse III.
[2] - BRETAGNE J.F., RICHARD-MOLARD B. et al., (2006), Le reflux gastro-oesophagien dans la population générale française, Press Med, Vol.35, p. 23-31.
[3] - CAMMAROTA G. (2003), Worsening of GER symptoms in professsional singers during performances, J. Clin. Gastroenterol, Vol.36 (5), p. 403-404.
[4] - CONFÉRENCE DE CONSENSUS, (1999), Reflux gastro-oesophagien de l'adulte : diagnostic et traitement, Gastroenterol. Clin. Biol., Vol.23, p. 56-65.
[5] - GUERTIN L., (2000), L'hymne à la voix : L'évaluation de la dysphonie, Le Médecin du Québec, Vol.35 (12), p. 95-98.
[6] - NELSON R.,MERRILL M., (2005), Voice disorders in the general population : prevalence, risk factors and occupational impact, The laryngoscope, Vol.115, p. 1988-1995.
[7] - *ORMEZZANO Y., (2000), Le guide de la voix, Paris : Odile Jacob, 432 p.
[8] - PRIBUISIENE R., ULOZA V. et al., (2006), Perceptual and acoustic characteristics of voice changes in reflux laryngitis patients, J.Voice, Vol.20 (1), p. 128-136.
[9] - ROSS J.A., NOORDZIJ J-P. et al., (1998), Voice disorders in patients with suspected laryngo-pharyngeal reflux disease, J.Voice, Vol.12, p. 84-88.
[10] - *SATALOFF R.T., CASTELL D.V. et al., (1999), Reflux laryngitis and related voice disorders, San Diego: Singular publishing, CA -1- 106.
[11] - WELBY-GIEUSSE M., (2002-2003), La pathologie laryngée chez le chanteur, Mémoire pour le diplôme interuniversitaire de phonologie, Université Paul Sabatier , Toulouse III. 100 p.
[12] - WELBY-GIEUSSE M., (2005), Dysphonie et reflux, Thèse pour le doctorat d'état en médecine, Université Paul Sabatier, Toulouse III.
[13] - WIENER G.J., (1989), Chronic hoarseness secondary to GER: documentation with 24 h ambulatory pH monitoring, Am. J. Gastroenterol., Vol.84 (12), p. 1503-1508.

Le Bonheur

Comment définir le bonheur ?

Dr Elie ATTIAS
Pneumo-Allergologue - Toulouse
Directeur de la Revue Médecine et Culture

Comment penser au bonheur quand il y a tant de dangers qui menacent l'humanité, une vie sociale agitée, des attentats et des menaces de guerre qui demeurent des préoccupations bien plus urgentes ? Même si la tentation est grande de se réfugier dans la recherche de l'équilibre et le bien-être personnels, peut-on encore aujourd'hui, comme certains penseurs le suggèrent, garder un regard lucide sur le monde afin d'échapper à la surenchère catastrophique et pouvoir être heureux ? Car la vie continue ! Notre thème ne nous engage donc qu'à entamer une réflexion.
A Emmanuel d'Astier de la Vigerie, qui lui demandait sa définition du bonheur, de Gaulle répondit : « *Mais enfin, d'Astier, vous ne croyez pas à ces sornettes* » ! Ne pensait-il pas alors que le bonheur serait tout simplement l'absence de malheur ? Il a vécu la guerre, l'occupation, les privations, les humiliations…
Tout au long de l'histoire de la pensée, des définitions du bonheur multiples et opposées se sont affrontées. « *Tout homme veut être heureux*, écrit J.J Rousseau ; *mais, pour parvenir à l'être, il faudrait commencer par savoir ce que c'est que le bonheur*[9] ».

Le bonheur est « *un état de la conscience pleinement satisfaite, une chance favorable dans tout ce que nous avons entrepris*[10] », un événement heureux, inespéré, de

[9] Rousseau, *Rêver*., ID., Em., III.
[10] Le Robert.

la réussite, du succès, de la prospérité. Le *plaisir* n'est qu'un élément du bonheur, ne dure qu'un instant et une vie heureuse ne saurait être réduite à une vie de plaisirs ; si chacun connaît des moments de plaisir, tous n'atteignent pas le bonheur ; le *bien-être* n'est que le bonheur physique ; la *prospérité* est le bonheur objectif ou extérieur ; la *béatitude* serait le bonheur destiné dans une autre vie à ceux qui auront pratiqué la vertu dans celle-ci ; la *félicité* est le bonheur subjectif, le contentement de l'âme. On appelle eudémonisme la doctrine qui considère que la quête du bonheur est le but des actions humaines et hédonisme celle qui vise le simple plaisir.

La satisfaction du désir n'est pas la garantie du bonheur. Ce serait peut-être même tout le contraire si, comme le disait Proust, « *plus le désir avance, plus la possession véritable s'éloigne. De sorte que si le bonheur – ou du moins l'absence de souffrances – peut être trouvé, ce n'est pas la satisfaction, mais la réduction progressive, l'extinction finale du désir qu'il faut chercher* ». L'amour aussi pourrait ne pas être la condition du bonheur, mais une simple promesse car il risque d'être éphémère et contrarié par la jalousie ou des peines de la séparation.

Le bonheur, même si on n'y pense jamais**,** est ce souverain bien que nous cherchons tous. Comme l'écrit Blaise Pascal, « *Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but* ». Mais, « *Au banquet du bonheur, bien peu sont conviés*[11] », écrit Victor Hugo. On le cherche tant et on le trouve si peu. Il ne se veut pas tout fait, mais à chacun son bonheur. « *Il n'est que dans le contentement de soi-*

[11] Hugo, *D. d'automne*, 32.

même[12] » poursuit Delacroix. C'est aussi, « *le silence du malheur*[13] » écrit Jules Renard.
Si l'homme est malheureux, c'est pour des raisons qui ne dépendent pas uniquement des circonstances, mais également de notre vision des choses. Pour Épicure, la mort, les dieux, la douleur nous effraient et nous plongent dans l'inquiétude qui nous empêche d'être heureux. Il suffirait donc de supprimer ces peurs qui nous plongent dans le malheur afin de gagner la sérénité individuelle et d'atteindre le bonheur. La philosophie peut nous y aider. Quant à « *Envier le bonheur d'autrui, c'est folie. On ne saurait pas s'en servir*[14] », écrit Gide.
Mais le bonheur n'est-il pas en train de nous échapper ? Malgré l'amélioration des conditions de vie, des progrès de la médecine face à la maladie et à la douleur, l'instabilité du monde actuel, les tracas du quotidien et les interrogations métaphysiques semblent prendre le dessus. Ainsi, le bonheur personnel devient fragile et on ne saurait l'atteindre pleinement par ses propres moyens. Comme l'explique Aristote, mon bonheur peut être détruit par le malheur des autres car il dépend aussi du bonheur d'autrui. Il nécessiterait une action commune à la fois politique et personnelle car la compréhension philosophique du monde seule ne suffirait pas.

Comment les philosophes ont défini bonheur ?

Nous allons axer notre réflexion sur la pensée de certains philosophes[15], et nous attarder sur les positions d'Epicure

[12]Delacroix, *Ecrits*, t.II, p. 5.
[13] J.Renard, *Journal*, p. 166.
[14] Gide, *L'immor*., p. 169.
[15] Cette étude s'inspire et complète le dossier présenté par Eric Aeschimann fans Le nouvel Observateur du 26 juillet 2012, n° 2490.

et d'Albert Camus. Pourra-t-elle nous aider à retrouver le chemin du bonheur ?

Eric Aeschimann rapporte cette anecdote[16] : le 15 mars 1917, au cœur de l'Europe en guerre, Rosa Luxembourg écrit à une amie, depuis la prison de Wronke : « Tous les jours, je rends visite à une toute petite coccinelle que je maintiens en vie depuis une semaine sur une branche, malgré le vent et le froid, dans un chaud bandage de coton ; je regarde les nuages, toujours nouveaux et chaque fois plus beaux. Et, au fond, je ne me sens pas plus importante que cette coccinelle. Et dans le sentiment de cette infinie petitesse, je me sens indiciblement heureuse… Je reste fidèle à mon poste, et, à la première occasion, je plaquerai à nouveau mes dix doigts sur le piano du monde, si fort que ça fera un beau tonnerre ! » Il en déduit que, non seulement la catastrophe n'empêche pas le bonheur, mais elle est la meilleure invitation à ne pas céder au malheur. Nous sommes donc condamnés à inventer notre propre bonheur, « *y compris au milieu des catastrophes, c'est-à-dire de penser un bonheur rude, difficile, imparfait, mais réel* », écrit le philosophe Pierre Zaoui.

Nous pouvons opposer chez les philosophes, les *Anciens* qui avaient une vision élitiste du bonheur, le lot du sage et les *Modernes* dont le bonheur était désacralisé et démocratique. En effet, chez les ***Anciens*****,** le bonheur est élitiste, raisonné, indifférent aux succès mondains et aux biens matériels, relativement ascétique, guidé par la vertu, susceptible de recevoir un sens *religieux* qui n'était connu que d'une petite élite.

[16] Eric Aeschimann, Le nouvel Observateur 26 juillet 2012, n° 2490.

Le bonheur des ***Modernes*** qui fut un « *bonheur commun* » auquel Saint-Just faisait référence, devant la Convention en mars 1794, est un bonheur démocratique, à la portée de tous, purement terrestre, détaché de son sens religieux, qui n'avait rien d'ascétique ou d'élitiste et qui était réduit à la satisfaction des biens matériels élémentaires.
Certains philosophes ont la volonté de réhabiliter la conception ancienne du bonheur qui, d'après Ruwen Ogien[17], paraît condamnée à l'échec, *dans la mesure où plus personne ne croit, aujourd'hui, que la vie du philosophe contemplatif soit la vie rêvée et que les autres ne valent rien* !

Pour **Aristote** (384-322 av. J.-C.), « *S'il est vrai que le bonheur est l'activité conforme à la vertu, il est de toute évidence que c'est celle qui est conforme à la vertu la plus parfaite, c'est-à-dire celle de la partie de l'homme la plus haute. C'est l'activité de cette partie de nous-mêmes, activité conforme à sa vertu propre qui constitue le bonheur parfait* [18] ».

Epicure (341-270 av. J.-C) est faussement associé à l'idée d'hédonisme, c'est-à-dire, à une vie dédiée au plaisir, notamment de la chair. Sa pensée sera fermement condamnée par le christianisme. En réalité, sa doctrine est très austère, loin de la recherche à tout prix de plaisir, de la gloire ou de la fortune. Il recommande une morale de la modération et écrit : « *Ne bondissons*

[17] Ruwen Ogien est un philosophe français contemporain, directeur de recherche au CNRS en philosophie, membre du laboratoire La République des savoirs, ses travaux portent notamment sur la philosophie morale et le philosophie des sciences sociales.
[18] Aristote, *Ethique à Nicomaque.*

pas sur n'importe quel plaisir, (...) On ne saurait vivre agréablement sans prudence, sans honnêteté et sans justice[19] ».

Pour ***Marcel Conche***[20] qui a traduit, adopté et longuement médité Epicure[21], l'épicurisme est surtout un mode de vie où le bonheur est à portée de main. Il suffit de se simplifier la vie et d'aller à l'essentiel, de faire confiance à la nature, car elle nous a créés pour être heureux et tout ce qui produit ici-bas est utile et bon. L'oubli de la nature et la multiplication des technologies nouvelles qui créent sans cesse de nouveaux besoins risquent de nous asservir. Mais l'épicurien ne se retire pas du monde et ne cherche pas à faire carrière ni à gravir les échelons, il préfère uniquement se mettre en retrait. Il trouve dans son repos une joie qui dure comme la vie elle-même, pour autant qu'il peut la partager avec des amis, mais également une joie en mouvement qui concerne l'esprit seul et qui correspond à l'activité de philosopher, rangée parmi les désirs naturels et nécessaires.

Epicure affirme que le bonheur est le plus grand bien. Il adopte un mode de vie simple et frugal, loin de la jouissance grossière et cultive l'idéal de l'amitié. Dans la *Lettre à Ménécée*, véritable manuel du bonheur, il formule sa philosophie éthique comme *une vie de plaisir ascétique et vertueuse* dont le message est : « *Agis comme je te le dis, et tu seras heureux* ». Il ne

---

[19] Epicure, *Lettre à Ménécée*.

[20] Professeur émérite à la Sorbonne et membre de l'Académie d'Athènes. On lui doit une trentaine d'ouvrages. Outre les Lettres et Maximes d'Epicure, il a traduit, aux PUF, le Poème de Parménide, les Fragments d'Anaximandre et les Fragments d'Héraclite. On lui doit une trentaine d'ouvrages dont les essais classiques sur Lucrèce, Pyrrhon et Montaigne. Il a développé son propre système, construit autour de l'idée de la Nature comme source spontanée de toutes choses.

[21] Marcel Conche, *Philosophie magazine*, février 2014, n°76.

s'agit pas de satisfaire tous les désirs mais de faire disparaître ce qui pourrait nous empêcher d'y accéder, c'est-à-dire, l'absence de trouble au niveau du corps, l'*aponie*, et au niveau de l'âme, l'*ataraxie*.
Sa méthode repose sur l'activité philosophique, réduite au strict nécessaire, un préalable à la méthode du bonheur, au sens à la fois de réflexion sur soi-même et de la connaissance du monde qui nous entoure. Cette réflexion aidera chacun à se libérer de ses craintes et à douter de ce qui semble évident. Car « *Si les hommes étaient heureux, la philosophie serait inutile* ». La vraie philosophie est une médecine qui assure la *« santé de l'âme »* et procure le *« bonheur »*. Elle use d'un médicament, le *tetrapharmakos*. Le *tetrapharmakos* usuel est un onguent composé de quatre ingrédients : cire, suif, poix et résine. Celui du philosophe est composé *de* ***quatre vérités*** **:** sur les dieux, sur la mort et l'au-delà, sur la nature des désirs, sur la douleur. Le premier remède nous délivre de la crainte des dieux, le second de la crainte de la mort, ce qu'Epicure semble définir comme les deux obstacles essentiels au bonheur parce que tant que je ressens la crainte, je ne pourrais jamais être heureux. Il nous invite ensuite à la prudence vis-à-vis des plaisirs et des peines et à développer notre capacité à supporter la douleur.
En effet*,* ***Il ne saurait y avoir de place pour la crainte des dieux*** qui m'empêcherait d'accéder naturellement au bonheur. Pour Épicure, il y a une infinité de mondes et un monde, tel que le nôtre, ne relève pas d'un plan concerté, il est l'œuvre de la nature (*phusis*), du hasard des rencontres entre atomes. Il place les dieux dans les *« inter-mondes ».* L'image de *« béatitude »* (*makariotès*)

que le dieu donne aux hommes est une invitation au bonheur.

La mort nous prive de nos amis, de nos proches et du bonheur que nous avons construit. Mais l'homme est mortel. Epicure pense que tout ce qui existe est composé de matière et d'atomes. Il est convaincu que les corps ne survivent pas à la mort et que l'esprit n'est pas autre chose qu'un organe du corps. Le corps mort, l'esprit ne vit plus. Il ***ne faudrait donc pas craindre la mort*** car elle est une « non-vie » (*mèdzên*), donc une non-sensibilité : « *mort, vous ne sentez plus rien, n'êtes plus rien… Ainsi, le plus effroyable des maux, la mort, n'est rien pour nous, étant donné précisément que, quand nous sommes, la mort n'est pas présente ; et que, quand la mort est présente, alors nous ne sommes pas* ». La sagesse consiste donc à acquérir de la distance à l'égard de l'idée de la mort car si l'homme est occupé à penser à la mort, il ne saurait être heureux.

Il faudrait revenir aux désirs naturels dont la satisfaction est nécessaire à la vie – la faim, la soif –, au bien-être et à l'*indolentia* du corps – le vêtement, l'abri –, d'être philosophe et de vivre en communauté d'affection avec ses amis. Pour cela, il s'agit de retrouver ***la vérité sur les désirs humains*** et leur division en désirs naturels et désirs *« vains »,* suscités par les fausses valeurs sociales car *« Ni la richesse la plus grande qui soit, ni l'honneur et la considération dont on jouit auprès du plus grand nombre, ni rien d'autre qui dépende de causes sans limites définies, ne délivrent du malaise de l'âme, ni n'engendrent une joie qui vaille*[22] *».*

Le quatrième élément consiste en ***la vérité sur la douleur*** qui dépend de la façon dont elle est perçue et

[22] *Sentence 81. [NDLR : reproduite dans les* Sentences vaticanes*.]*

qui peut être tempérée par la joie que l'on a à se souvenir des moments heureux de la vie.

***En conclusion*,** Epicure veut libérer l'homme d'une recherche du bonheur vaine et illusoire. Le progrès de la civilisation ne fait que multiplier les besoins, les tentations, les plaisirs, sans donner plus de bonheur que peut nous procurer une vie simple car « *L'homme qui ne se contente pas de peu ne sera jamais content de rien* ». Sa méthode voudrait accéder à un bonheur parfaitement adapté à la nature humaine et à la réalité dans laquelle nous vivons, sans souffrance et sans peur. Par ailleurs, la vérité est une autre condition du bonheur car elle nous débarrasse des illusions qui nous font vivre dans la peur et la superstition. Il n'oublie pas enfin l'autre clé du bonheur qu'est l'amitié, le plus grand de tous les biens, car « *Parmi les choses dont la sagesse se munit en vue de la félicité de la vie tout entière, de beaucoup la plus importante est la possession de l'amitié* ». Il est donc urgent de devenir heureux car nous mourrons demain.

Sénèque (4 av. J.-C. – 65 apr. J.-C.) qui fut une grande figure du stoïcisme croyait au bonheur capable d'allier raison et vertu, nécessitant l'aide d'autrui, afin de jouir de ses facultés physiques « *en usufruitier vigilant mais sans peur*[23] ».

***Montaigne*[24]** (1533-1592) exprime son amour pour la vie et pour l'épicurisme auquel il donne tout son sens. Il le présente comme une morale d'existence. Il veut donner un sens particulier à sa vie et s'y consacrer pleinement, en apprécier les moindres délices, profiter

[23] Sénèque, *De la vie heureuse*

[24] Montaigne, *Les Essais*, Livre III, chapitre 13 ; ps://www.lettres-et-arts.net/histoire.

de tous les instants, l'enrichir pleinement et compenser ainsi sa vacuité : « *Il me la faut rendre plus profonde et plus pleine* » afin qu'il ne garde aucun regret face à la mort, qu'il accepte, d'autant mieux, comme finalité de la vie humaine.
Le bonheur est accessible maintenant et ici-bas et la plupart de ces personnes qui se bercent de douces illusions, dont l'espérance, n'auront jamais accès au bonheur. Montaigne exhorte ses lecteurs à *jouir pleinement de la vie et non pas espérer un au-delà meilleur après la mort*, d'accepter les désirs tels que la nature ou dieu créateur les a crées et reproche à ceux qui renient les plaisirs du corps de lui imposer des contraintes.
Montaigne s'oppose à la conception que développera Pascal, au siècle suivant, qui considère que l'homme est malheureux par essence et qui place le bonheur suprême en dieu et le salut de l'homme en une vie meilleure après la mort. Il nous exhorte de prendre conscience des bienfaits de la vie et souhaite exprimer une sagesse liée à un certain art de vivre.

Spinoza (1632-1677) fut le premier théoricien rationnel du bonheur. En se libérant de la servitude des « passions », le bonheur est pensé par Spinoza non pas comme une morale ascétique, mais comme l'épanouissement d'un bien-être existentiel à l'aide de la connaissance[25], aboutissant au désir éclairé par la raison. « *L'essence même de l'Homme est le désir d'être heureux, de bien vivre, de bien agir* » et le seul l'accès à la joie est la connaissance de la « nature », c'est-à-dire de l'ordre universel des

[25] Robert Misrahi et Mathias Leboeuf, blog ***L'après, l'ici et maintenant*** ; **Robert Misrahi**, philosophe spécialiste de **Spinoza** et professeur émérite de philosophie éthique à l'université de Paris-I (Sorbonne), il est l'auteur de *Le Bonheur, essai sur la joie* (Hatier,1988) et de *Spinoza* (Entrelacs, 2005).

choses. Cette nature est à la fois matière et esprit. L'homme a ainsi le pouvoir de gouverner son désir par la réflexion, tout en se libérant de la servitude des passions, des *superstitions* et des préjugés et d'accéder ainsi à la félicité.

Dans le système optimiste raisonné conçu par ***Leibniz*** (1646-1716), le bonheur ne se réduit pas au plaisir, car si le plaisir peut être atteint, satisfait, le bonheur lui ne se laisse jamais donner, il se vise et se projette : « *Notre bonheur ne consistera jamais dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections* ». Il réglait aussi de façon plutôt subtile la question de la souffrance humaine : de même que « *le grain jeté dans la terre souffre avant de porter ses fruits* », nos peines finissent par devenir un bien, « *puisqu'elles sont des voies abrégées vers la plus grande perfection… Notre bonheur ne consistera jamais dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections*[26] ».

Pour **Kant** (1724-1804), « *Le bonheur est la satisfaction de toutes nos inclinations*[27] , *le pouvoir, la richesse, la considération, la santé, le bien-être complet et le contentement de son état*[28] ».

Pour **Hegel** (1770-1831**)** : « *Le bonheur n'est pas un plaisir singulier, mais un état durable, d'une part un*

[26] Leibniz, *La Monadologie.*
[27] Kant*, Critique de la Raison pure.*
[28] Kant, *Métaphysique de mœurs.*

plaisir affectif, d'autre part aussi des circonstances et des moyens qui permettent, à volonté, de provoquer du plaisir[29] ».

Schopenhauer (1788-1860) pense que « *Le bonheur positif et parfait est impossible ; il faut seulement s'attendre à un état comparativement moins douloureux*[30] ».

Pour ***John Stuart Mill*** (1806-1873), c'est la recherche pour chacun de son plaisir individuel qui fait le bonheur commun ; il n'y aurait donc pas de bonheur sans altruisme.

Qu'est-ce que le bonheur pour **Nietzsche** (1844-1900) ? Il implique de jouir du présent : « *Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment pour oublier tout le passé (...) ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui est pire encore, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres (...) Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir*[31] ».

Georges Bataille (1897-1962) écrivait : « *On me tient pour l'ennemi du bonheur. C'est juste, si par "bonheur", on entend le contraire de la passion. Mais si le bonheur est une réponse à l'appel du désir et si le désir est le caprice même, alors, le bonheur seul est la valeur morale* ».

---

[29] Hegel, *La phénoménologie de l'esprit.*
[30] Schopenhauer**,** Le monde comme représentation et comme volonté.
[31] Nietzsche, *Considérations inactuelles,* II (1874), § 1.

Selon certaines études, ***la quête de l'égalité pourrait entraver celle du bonheur***[32]**.** Pour les uns, « *L'égalité n'a en soi aucune signification morale, pour d'autres, on pourrait craindre que l'obsession de l'égalité ne détourne notre attention de questions fondamentales* ». On peut effectivement condamner l'inégalité, regretter que les disparités soient héritées, déplorer et vouloir corriger leurs conséquences négatives mais la préoccupation des économistes *devrait être la pauvreté et non pas si certains ont moins que d'autres, mais si chacun a "assez".*

Le bonheur selon Albert Camus (1913 - 1960)

Le bonheur est un fil conducteur qui permet de suivre et de comprendre l'évolution de la pensée et de la vie d'Albert Camus. Ce mot éclaire sa vie et commande même son action. Il pense que « *Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée… Car partout où l'on divinise un être ou une idée, cette idée ou cet être se retourne contre l'homme* », contrarie son bonheur et pourrait être même source de malheur.
Au début, Albert Camus écrit dans les noces de Tipaza : « *le bonheur est le simple accord entre un homme et l'existence qu'il mène… Il n'y a pas de honte a être heureux, mais aujourd'hui, l'imbécile est roi et j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir* ». Il déplore qu'il faille aujourd'hui avouer son bonheur comme s'il s'agissait d'une faute. En l'acceptant, on n'aggrave pas

[32] *On Inequality* (« De l'inégalité »), de Harry G ; Frankfurt, Princeton University Press, 2015, rapporté par Books n° 74, mars 2016.

le malheur des autres mais on pourrait même aider à lutter pour leur bonheur. Au fil du temps, on peut discerner des nuances dans sa pensée. Le bonheur a d'abord été physique, lié aux joies du corps en harmonie avec la nature. Puis, quelques mois avant de mourir, il fait dire à Rambert dans *La Peste* qu'« *Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul, du moment que le bonheur est conçu comme un moyen d'aider les gens qui sont dans le malheur*[33] ».

Parler d'Albert Camus et de la recherche du bonheur[34], c'est suivre, à travers son œuvre et donc sa personnalité, les images qui permettent de suivre et de comprendre l'évolution de sa pensée et de sa vie. C'est ainsi qu'il écrit, en parlant de la dernière guerre : « *Nous autres, Français, nous sommes entrés dans cette guerre, non par le goût de la conquête mais pour défendre justement une certaine idée de bonheur*[35] ».

Camus n'est pas simple. Le premier moment de cet itinéraire vers le bonheur, le plus important peut-être, fut son adolescence à Alger, dans cette terre, torturée par la violence, pour laquelle il a toujours eu un attachement physique que rien n'a pu briser et où il a gardé cet « *appétit désordonné de vivre*[36] ». La nature, en Algérie et dans les pays méditerranéens où il voyagea, en Italie et en Espagne, est propre à l'exaltation du corps et le jeune homme se plongea, avant que la maladie ne vînt le frapper, dans ce bonheur sensuel qu'on retrouve à travers son œuvre[37]. Il conservera, comme la source vivante du

[33] Albert Camus, *La Peste*.
[34] Inspiré d'une étude et réflexion de Michel Soulié.
[35] *Combat*, 22 décembre 1944.
[36] Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit.*
[37] Albert Camus, *Noces, L'Envers et l'Endroit, L'Eté, Les Cahiers, La mort heureuse.*

bonheur, l'ouverture sensible sur le monde qu'il découvrait avec émerveillement lorsqu'il avait vingt ans.
La deuxième raison de l'importance de ce premier moment de la recherche du bonheur chez Camus, c'est quand cette joie de vivre se double d'une philosophie nihiliste : il n'y a ni Dieu, ni vie éternelle ; la mort est certaine et elle est le mal absolu puisque la vie corporelle est le seul bien incontestable : la seule joie possible, c'est l'acceptation lucide par l'homme de sa condition, c'est-à-dire la jouissance de son être. Cette angoisse de la mort donne plus de prix au bonheur : « *Etre ce rayon de soleil où ma cigarette se consume, cette douceur et cette passion discrète qui respire dans l'air… Je suis heureux dans ce monde car mon royaume est de ce monde* ».
Mais la joie de vivre peut dégénérer en dégradation, comme elle peut devenir la source vivante d'une vertu de vivre. Camus a été sauvé de cette dégradation sans jamais tomber dans un « hédonisme » grossier par une double exigence : de dignité personnelle et d'amour pour les autres hommes. Il écrit dans ses *Cahiers*, en 1937, des lignes riches d'une promesse de dépassement du plaisir sensuel et d'un besoin d'une ascèse d'un gouvernement du corps. Le choc qui déterminera la rupture avec cet appétit de vivre au rythme des jouissances sensuelles fut la guerre et ses exigences, une prise de conscience de l'existence des autres, de la grande misère des hommes et de la volonté de ne pas s'incliner devant le mal.
Ainsi, ce philosophe de l'absurde, cet amant des plaisirs physiques, au moment même où il décrivait un monde irrationnel et vide, se lançait dans une action dangereuse et désintéressée, en participant activement dès 1941

à la Résistance, à l'intérieur du réseau *Combat* où il sera chargé de missions de renseignements. Il sera également l'âme de ce journal clandestin dont il assume la direction jusqu'en 1947. Ce qui l'a poussé en avant, c'est précisément, à la fois l'exigence invincible de bonheur qu'il sentait en lui et le souvenir de la lumière et de l'équilibre qu'il avait connus du temps de son adolescence.

Au milieu même des horreurs d'une guerre, dans un moment où la civilisation est menacée, Camus, cet individualiste, découvre la valeur de la fraternité. Cette transformation, ne va pas sans obstacles, ni reculs. Malgré le premier choc de la guerre, la conversion ne se fera pas vite. Son individualisme résiste. La lecture des *Cahiers* est significative à cet égard : on y relève des mouvements de recul devant l'action nécessaire, et l'amour des hommes, qu'il accepte pourtant mais sans joie. Il n'a pas encore retrouvé, dans ce nouvel état, le bonheur que l'égoïsme sensuel lui avait donné. Il écrit en juin 1938 : *« La seule fraternité maintenant possible, la seule qu'on nous offre et qu'on nous permette, c'est la sordide et gluante fraternité devant la mort militaire* », alors qu'il cherche en vain à s'engager.

A Paris, au printemps de 1940, exilé de son Algérie, près du désespoir, se rendant compte que tout ce qu'on tente pour le bien de tous finit par l'échec, il perd, au moins pour un temps, la conscience de la révolte et retombe, en ces heures de doute, dans la tentation de l'individualisme. Et en 1941, de retour en Algérie, sous le ciel de son adolescence, il jette ce cri où éclatent à la fois une promesse de fraternité et un dégoût « *du monde des hommes* ». Ce n'est que dans les années 1942 et 1943 que Camus bascule définitivement du côté de la

fraternité et qu'il découvre « *la majesté des souffrances humaines* » dont il voyait jusqu'ici surtout l'horreur. Son ambition ultime, c'est de réconcilier la solitude et la solidarité, l'homme et la société, l'art et l'action, dans une synthèse où l'individu s'épanouit dans la personne. Il pense alors que le bonheur particulier s'anéantit devant le bonheur de tous mais en s'anéantissant, il renaît plus pur et plus grand. Et s'il n'y a pas de honte à préférer le bonheur, il pourrait y avoir de la honte à être heureux tout seul.

Nous voilà donc, au terme d'un itinéraire qui a conduit Camus, de la joie de vivre jusqu'à la fraternité humaine et où l'unité intérieure de sa conscience est restée intacte. Il n'a rien oublié de lui-même : « *Je n'ai pu renier la lumière où je suis né, et cependant je n'ai pas voulu refuser les servitudes de ce temps…* » Même s'il conserve encore le reflet de l'illumination et de l'éblouissement des jours de son adolescence, Camus ne dissocie pas le bonheur de la volonté de justice. De tout son amour, de toute sa volonté, de toute son intelligence, il se voue, pour se mettre au service de l'homme.

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Dr Ruth TOLEDANO-ATTIAS
Docteur en Chirurgie Dentaire
Docteur en Lettres et Sciences humaine

Cette recherche semble difficile à engager étant donné qu'elle implique deux phénomènes antagoniques, sauf lorsqu'il s'agit de gagner un combat contre l'arbitraire. Mais encore. Une fois les termes définis, l'enjeu consiste à chercher s'il est possible de trouver une certaine forme de bonheur dans une société où sévit l'arbitraire ou s'il existe un moyen de le contourner.

« L'**arbitraire** » désigne une autorité qui n'est limitée par aucune règle, aucune loi, aucun fondement. Un pouvoir arbitraire ne dépend que de la volonté d'un individu ou d'un groupe, du bon vouloir ou du caprice d'un seul homme sans souci particulier d'équité ou de justice. Une décision arbitraire ignore les règles du droit.

Par ailleurs, chacun sait ce que peut être la recherche du **bonheur.** Il s'agit de tenter de vivre des moments de « félicité » où les êtres humains semblent être en accord avec leur entourage et la société dans laquelle ils vivent. Bref, des moments où tout semble aller bien, lorsqu'un individu vit en paix avec lui-même et avec le monde extérieur, lorsqu'il appréhende le monde sans difficulté et que la vie lui semble satisfaisante. Il convient alors de chercher à savoir si le bonheur est une réalité ou une illusion. Est-il absolu ou relatif ? S'agit-il de bonheur individuel ou collectif ? Dépend-il ou non des conditions extérieures ? Peut-on ou doit-on le rechercher quelles que soient les circonstances socio-

politiques ? Quelles sont ses conditions de possibilité dans un état de non-droit ?

Evolution du concept du bonheur

L'opinion commune admet que tous les êtres humains cherchent à être heureux. Pascal[38] estime que c'est une occupation qui dure jusqu'à la mort : « tous les hommes recherchent d'être heureux, c'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre ». Mais, auparavant, les philosophes de l'Antiquité considéraient que la « recherche du bonheur ou *Eudemonia* », autrement dit, le bonheur, constitue la finalité de la vie humaine.

Aristote[39] pense que « le bonheur est quelque chose de parfait et qui se suffit à soi-même et il est la finalité de nos actions ». Cependant, il précise que l'objet du bonheur n'est pas le même pour tout le monde. En effet, « Le Bien suprême… c'est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés ; tous assimilent le fait de bien vivre et de réussir au fait d'être heureux. Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s'entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celles des sages[40]. »

Puis le philosophe développe un argument déjà exposé par Platon et qui concerne les trois modes de vie ou excellences (*arètè, en grec)* correspondants aux trois niveaux de l'âme : l'âme désirante, l'âme cordiale, l'âme théorétique. C'est au niveau de l'âme cordiale que se joue la vie politique d'une société qui fonctionne

[38] Pascal, auteur des *Pensées,* 1670.
[39] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Livre I, Vrin.
[40] Aristote, ibid.

droitement. Le courage dans la vie politique est déterminant pour la bonne garde de la Cité.
A partir de là, il définit ce qu'est le bonheur pour les philosophes. Si les plaisirs, les honneurs et les richesses ne semblent pas constituer l'objet de leur bonheur, Aristote explique que le bonheur du philosophe réside dans l'activité de l'âme liée à la Raison ; elle est en conformité avec les excellences/*arètè*. Il se trouve dans l'activité théorétique, la plus haute qui soit, selon lui : « S'il est vrai que le bonheur est l'activité conforme à l'*arètè*, il est de toute évidence que c'est celle qui est conforme à l'*arètè* la plus parfaite, c'est à dire celle de la partie de l'homme la plus haute (…) la notion de ce qui est bien et divin (réalités intelligibles)…c'est bien l'activité de cette partie de nous mêmes…qui constitue le bonheur parfait. Or nous avons dit qu'elle est contemplative ou théorétique. (…) Et, puisque nous croyons que le plaisir (action belle et bonne) doit être associé au bonheur, la plus agréable de toutes les activités conforme à l'*arètè* se trouve être, d'un commun accord, celle qui est conforme à la sagesse[41] ». Par ailleurs, Aristote, philosophe politique, sait combien la vie politique dans la Cité antique requiert d'exigences, conditions de possibilités d'une société démocratique. L'amitié (*philia*) et la justice y jouent un rôle fondamental dans la cohésion sociale : « Tandis que dans les tyrannies, l'amitié et la justice ne jouent qu'un faible rôle, dans les démocraties au contraire, leur importance est extrême ; car il y a beaucoup de choses communes là où les citoyens sont égaux ».
Même si dans la Cité athénienne, la démocratie ne concernait que les citoyens libres, il y a là l'idée que le lien social fondé sur les excellences cordiales que sont

[41] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, livre X.

l'amitié et la justice, est déterminant pour la constitution d'une société plus ou moins apaisée, en tout cas, non tyrannique.

Dans le cas de la tyrannie

Le problème soulevé par **Aristote** concernant la tyrannie ouvre la voie à la réflexion concernant l'existence possible du bonheur dans un tel contexte. Si l'on se réfère à son argument relatif aux excellences, il ne saurait être question de bonheur dans un régime tyrannique puisque la justice ne s'y exerce pas, l'amitié encore moins. La contrainte et la coercition s'y pratiquent ; sans doute la peur et l'arbitraire aussi. Alors, atteindre le bonheur absolu dans un tel contexte devrait être plus que problématique sinon impossible. Déjà, en tant de paix, le bonheur au sens antique du terme est discutable.

Mais, puisque le tyran est seul à gouverner selon son bon vouloir, il convient de s'interroger avec **La Boétie**[42] sur le lien aberrant qui relie un homme seul, le tyran, – source de tous les malheurs – à sa population : « Je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations, supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. (…) ensorcelés par le nom d'*un,* qu'ils ne devraient redouter puisqu'il est seul… ».

L'auteur ne comprend pas que le tyran soit obéi alors qu'il ne cesse de commettre toutes sortes d'exactions contre sa population, accablée de charges et de malheurs

[42] Etienne de la Boétie, (1530-1563), *Discours de la servitude volontaire*, Payot (début).

par un seul homme qui ne se soucie pas un instant de son sort. L'indignation de la Boétie était fondée dans le contexte historique de l'époque car il était encore possible de démettre un tyran alors que la chose devient extrêmement difficile à l'ère de l'industrialisation des armes et de la guerre de masse apparues au début du vingtième siècle. Les moyens de destruction et d'information sont tellement plus impottants et plus efficaces qu'il devient beaucoup plus difficile de réagir aujourd'hui, contrairement à l'époque de La Boétie.
Un peu plus tard, **Pascal** préconise une solution d'évitement pour se préserver des malheurs de la guerre et de ceux provoqués par la fréquentation de la Cour dans une monarchie de droit divin dans laquelle l'arbitraire et les lettres de cachet se pratiquaient couramment. Aussi préconise-t-il la préservation de son être et la prudence : « Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc… j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre[43] ». A défaut de bonheur, autant ne pas ajouter du malheur au malheur.

Renversement du concept du bonheur opéré par Hobbes

Depuis Aristote et puisqu'il a montré que le Bien se disait dans toutes les catégories, les penseurs considéraient que le bonheur était la finalité absolue de

[43] Blaise Pascal, *Pensées*, 1670. In « Le divertissement », Pensée 139.

l'existence humaine, un état de « félicité ». Sénèque disait encore que « la vie heureuse a pour fondement la rectitude et la fixité du jugement[44] ».

Au 17e siècle, **Hobbes**[45] introduit des notions nouvelles, à savoir que l'Etat est une création humaine et non pas divine et il s'oppose à la monarchie de droit divin. En quelques mots, son argument s'articule de la façon suivante : le peuple délègue son pouvoir au Souverain ou à l'Etat en établissant un Contrat en échange duquel ce dernier lui assure la sécurité et la paix nécessaires à son existence. Il estime que les hommes doivent « vivre ensemble dans la paix et l'union[46] ». Mais il affirme que la félicité est ailleurs puisque chacun peut constater que la recherche du « Bien suprême » comme « Fin ultime » est vaine parce qu'il n'existe pas. Hobbes explique la raison pour laquelle l'argument de la "félicité absolue" ne tient pas : « Un succès constant dans l'obtention de ces choses que, de temps en temps, l'on désire, autrement dit une constante prospérité, est appelé félicité. J'entends la félicité en cette vie. Car il n'y a rien qui ressemble à la béatitude perpétuelle de l'esprit tant que nous vivons ici, parce que la vie n'est elle-même que le mouvement et ne peut être sans désir ni sans crainte[47] ».

---

[44] Sénèque, *De la vie heureuse,* 1er siècle après J.C.

[45] Thomas Hobbes, philosophe écossais, 1588-1679. Auteur du *Leviathan, De Cive, Elements of Law*... Les thèmes essentiels développés par Hobbes concernent « l'état de nature » et « l'Etat politique ». Dans l'état de nature, « l'homme est un loup pour l'homme » où les hommes vivent avant de s'engager dans un « état politique » par un « contrat ». Ce contrat engage le « souverain » envers le peuple qu'il administre afin de lui assurer la « sécurité » nécessaire à la bonne marche de son existence dans l'Etat politique. Il s'agit d'éviter la « guerre de tous contre tous ». Hobbes montre combien le « langage » est important dans l'exercice du pouvoir d'où la nécessité d'en déterminer ses usages et ses abus. Il considère que » l'Etat est une création humaine ».

[46] Hobbes, *Leviathan,* (1651) chap.11 : « Des mœurs ». (traduction François Tricaud, 1971).

[47] Hobbes, *Leviathan*, Chap. I, parag.6

Il convient ici de constater les lieux où s'opèrent les déplacements : le mouvement de la vie, des désirs et de la crainte. La recherche s'oriente donc dans une autre direction, celle des êtres humains et de leurs *désirs* successifs, considérés comme des « passions vitales ». Car « Nul ne peut vivre non plus si ses désirs touchent à leur fin, non plus que ses sensations et son imagination s'arrêtent[48] ». Ce processus dynamique caractérise le renversement hobbesien. C'est grâce à leur volonté que les êtres humains agissent pour avoir « une vie heureuse ». En effet, écrit-il, « La félicité est une progression ininterrompue du désir allant d'un objet à un autre, de telle sorte que parvenir au premier n'est jamais que la voie menant au second. La cause en est que l'objet du désir d'un humain n'est pas de jouir une fois seulement, et pendant un instant, mais de ménager pour toujours la voie de son désir futur[49] ». Hobbes précise qu'il faudrait encore « garantir » cette vie heureuse. Comment faudrait-il donc s'y prendre ? Il argumente en philosophe politique, c'est à dire qu'il fait référence au rapport des pouvoirs. Il montre clairement les ressorts qui font bouger les humains en un mouvement incessant mais pas très assuré, la recherche de la plus grande puissance mue par le désir. Il explique alors ce qui pousse les hommes à agir : « C'est pourquoi je place au premier rang, à titre de penchant universel de tout le genre humain, un *désir inquiet*[50] *d'acquérir puissance après puissance*, désir qui ne cesse seulement qu'à la mort. Et la cause de cela n'est pas toujours que l'on espère une *jouissance plus grande* que celle qu'on vient déjà d'atteindre, ou qu'on ne peut

[48] Hobbes, *Leviathan,* chap 11
[49] Hobbes, *Leviathan,* Chap 11
[50] Dans la version anglaise du *Leviathan*, le terme utilisé est « restless », littéralement 'sans repos'.

pas se contenter d'une faible puissance, mais qu'on ne peut garantir la puissance et les moyens de vivre bien, dont on dispose dans le présent, sans en acquérir plus[51] ».

Le « désir inquiet » et la « poursuite indéfinie du pouvoir »

Présentant une critique le l'ouvrage publié récemment par un commentateur de Hobbes, le philosophe **Roger-Paul Droit**[52] met l'accent sur le renversement hobbesien du bonheur. Voici ce qu'il écrit : « C'est aussi une mutation radicale de l'idée même du bonheur que propose Hobbes. Il quitte en effet la conception antique de la félicité (...) Le bonheur, dès lors, réside dans cette "continuelle marche en avant du désir". Le contentement ne suppose plus un arrêt, une jouissance immobile. Il se tient, au contraire, dans ce que Hobbes nomme « *proceeding* » – le « processus qui fait avancer, encore et toujours. A la quiétude d'un bonheur immobile, il oppose donc l'invention d'un bonheur dans l'inquiétude, c'est à dire, à proprement parler, dans l'éveil et le mouvement. Voilà qui pourrait se révéler fort utile dans les temps qui viennent ».
R-P Droit pense, à l'évidence, à l'époque actuelle, après les attentats terroristes dont le but consiste à terroriser les populations à cause de leur caractère arbitraire, cruel et criminel afin de provoquer leur asservissement.

---

[51] Hobbes, *Leviathan,* Chap 11. C'est moi qui souligne les termes en italique : cette traduction est assez rare alors qu'on trouve une autre notion dans la traduction Tricaud de 2004 : « le fait qu'ils poursuivent puissance après puissance, perpétuellement et sans relâche ». La notion d'inquiétude est intéressante : elle est commentée en 2016 par Luc Foisneau in *Hobbes. La vie inquiète*, Folio Essais.

[52] Article de Roger-Paul Droit dans le « Monde des Livres », 28.4.2016. « Hobbes et le bonheur par l'inquiétude » : critique du livre de Luc Foisneau : *Hobbes. La vie inquiète.*

Le commentateur de Hobbes, **Luc Foisneau**[53] montre comment le renversement hobbesien s'accomplit à partir de la théorie du désir comme processus humain indéfini. Il pose qu'« en indexant les valeurs morales sur le désir de l'agent humain, Hobbes procède à un renversement sans précédent[54] ». Comme le *bien* se dit dans la catégorie de la relation, « le bien devient identique à *l'utile* puisqu'une chose sera dite bonne à proportion de son utilité pour un agent. Par ce biais, la théorie hobbesienne de l'évaluation subjective modifie en profondeur la théorie classique du bonheur[55] ». Ainsi, le bonheur devient une affaire humaine, individuelle. C'est le sujet humain, mu par ses désirs, qui évalue lui-même ses actions et ses désirs. La théorie du désir laisse entendre qu'il ne saurait y avoir de terme au désir durant la vie humaine « car tant que nous vivons, nous avons des désirs, et le désir présuppose une fin plus éloignée[56] ». C'est pourquoi, l'idée de « processus » en mouvement explique que « le caractère indéfini du désir se traduit par une recherche indéfinie des moyens de l'assouvir, qui est aussi une recherche ininterrompue de la *puissance* (…) qui n'est autre qu'une poursuite indéfinie du *pouvoir*[57] ». Il semble intéressant de prolonger la réflexion en montrant comment la théorie du désir et du bonheur de Hobbes inspire à Luc Foisneau un commentaire concernant la mutation qui s'est opérée dans le monde politique moderne et contemporain. Ainsi s'explique, écrit-il, que,

[53] Luc Foisneau[53], *Hobbes. La vie inquiète,* Folio « Essai », inédit. n°617. Cf « Changement d'état moral et juridique », partie III, chap. IX, « Le bonheur, l'inquiétude et l'ennui », p. 211-222.
[54] Luc Foisneau, ibid, p. 216.
[55] Foisneau, ibid, p. 217.
[56] ibid, p. 219.
[57] ibid, p. 220.

« dans le monde moderne, la recherche du pouvoir[58] ait remplacé la recherche antique de la sagesse et que la recherche du bonheur soit devenue chez Hobbes "un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'après la mort[59]". Par conséquent, lorsqu'un homme a atteint le degré suprême dans une discipline ou dans une hiérarchie, son désir lui enjoint de poursuivre ailleurs sa *quête indéfinie de puissance* : (…) le succès en politique ne signifie pas la fin de tout désir, le bonheur humain résidant moins dans la possession ferme d'un bien unique que dans la capacité à toujours renouveler l'objet de son désir. A défaut de procurer aux hommes une félicité pleine et entière, la recherche indéfinie du pouvoir leur procure à tout le moins une distraction durable[60] ».

Le divertissement, l'abus de pouvoir et la démesure

L'auteur apporte une précision concernant la notion de « distraction » en faisant une légère allusion au « divertissement » pascalien. Considérant que Pascal pensait au divertissement afin que les hommes échappent, un moment, à la pensée de leur finitude, il pense qu'il n'en va pas de même pour Hobbes. Ce dernier élabore une conception du bonheur, au présent, mais « ce bonheur est toutefois incertain » et l'ennui guette. Aussi précise-t-il que « l'essentiel est d'échapper à l'ennui car "les hommes se plaignent à juste titre du fait que ne savoir que faire est un grand objet d'affliction[61]". (…) Hobbes n'ignore pas le problème classique de la fin ». Mais de son point de vue, « il n'existe pas de tranquillité

[58] ibid, p. 220.
[59] Hobbes, extrait de *Elements* I.
[60] Luc Foisneau, ibid, p. 221.
[61] Citation extraite de Hobbes, *Elements* I.

perpétuelle de l'esprit tant qu'on vit ici bas[62] ». Aussi, n'est-il pas étonnant que la théorie hobbesienne du bonheur ne se dissocie pas d'une théorie de l'inquiétude.
La question posée par la distraction pose un vrai problème dans le cas où la recherche de la distraction pourrait dépasser les limites acceptables de son accomplissement. Et Foisneau n'élude pas le danger que peut représenter la « recherche indéfinie du pouvoir ». Aussi fait-il référence à Néron qui déclare dans la pièce de Camus : « Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux[63] ». Son *hubris* caractérise sa recherche effrénée du bonheur ou de la satisfaction de ses désirs toujours plus démesurés et qui se traduisait par un exercice arbitraire et sans limite du pouvoir jusqu'à confiner à l'absurde. En conséquence, il a répandu le malheur autour de lui sans trouver un instant de bonheur.

Après Hobbes, le bonheur n'est plus conçu comme un absolu immuable. Souvent, il est pensé dans la catégorie de la relation ou par opposition au malheur. Ainsi, au 18e siècle, **Hume** déclare que « Le malheur d'autrui nous donne une idée plus vive de notre bonheur, et son bonheur une plus vive idée de notre malheur[64] ». Là, l'expérience du bonheur de l'un s'oppose à l'expérience du malheur de l'autre.

[62] Hobbes, *Leviathan*, chap.VI.
[63] Cf. Albert Camus, 1913-1960, *Caligula*, 1944, Gallimard (pièce de théâtre en 4 actes).
[64] David Hume, *Enquête sur les principes de la morale*, 1751

L'arbitraire ne saurait être une condition de possibilité du bonheur

Comme Hobbes, **Kant** traite la question du bonheur dans un traité sur les mœurs[65] et fait référence à l'expérience mais, s'il conçoit qu'on puisse avoir « une idée déterminée de bonheur[66] », il pense que le « concept de bonheur est indéterminé[67] », parce que « le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination, fondé uniquement sur les principes empiriques (tirés de l'expérience et donc variables et contingents) (...) Ainsi, observer son *devoir* constitue-t-il pour l'homme la condition universelle et unique de la dignité d'être heureux, et *être digne d'être heureux ne fait qu'un avec observer son devoir* ». La morale de Kant n'est pas centrée sur le bonheur mais sur le devoir et la responsabilité de la personne morale autonome et libre. Il le réaffirme dans la *Critique de la Raison pratique* : « La morale n'est donc pas, à proprement parler, une doctrine qui nous apprenne à nous rendre heureux, mais seulement comment nous devons nous *rendre dignes du bonheur*[68] ». En d'autres termes, la recherche du bonheur est soumise à conditions. Ce qui est déterminant, c'est la loi et le devoir. Il faut appliquer les règles de droit. Dans ce contexte, le désordre généré par l'arbitraire est hors sujet et ne saurait être une condition de possibilité du bonheur.

---

[65] Emmanuel Kant, 1724-1804, *Fondements de la métaphysique des meurs*, 1785. Traductions Hatier, 1963.
[66] Kant, *Fondements*… p. 39.
[67] Kant, *Fondements*… p. 39.
[68] Kant, *Critique de la raison pratique*, PUF, p. 139.

Quel bonheur ?

Schopenhauer[69] ne considère pas le bonheur comme un état positif, c'est juste des moments de non-malheur, de non douleur et de non ennui. Il relie la notion de bonheur à celle du désir dans un rapport de souffrance et de fugacité. Son pessimisme est si prégnant qu'il envisage à peine le fait d'avoir un désir et de le satisfaire comme un moment heureux mais fugace ; il n'est pas question de s'y attarder, « la satiété » arrive très vite. Si un autre désir ne renaît pas, alors c'est le dégoût et l'ennui. Trop heureux, écrit-il « celui qui garde encore un désir et une aspiration ; il pourra continuer ce passage éternel du désir à sa réalisation, et de cette réalisation à un nouveau désir ; quand ce passage est rapide, il est le bonheur ; il est la douleur s'il est lent. (…) Entre les désirs et leur réalisation s'écoule toute la vie humaine. *Le désir, de sa nature, est souffrance* ; la satisfaction engendre bien vite la satiété ; le but est illusoire ; la possession enlève son attrait ; le désir renaît sous une nouvelle forme, et avec lui, le besoin ; sinon, c'est le dégoût, le vide, l'ennui, ennemis plus rudes encore que le besoin ».

Comment pourrait-il envisager des moments de bonheur si même « le désir est souffrance » ? Sous cette forme, comment pourrait-il envisager de satisfaire un désir d'autant plus que dans un autre ouvrage au titre sans doute ironique, il déclare que « les grands ennemis du bonheur de l'homme sont au nombre de deux : la douleur et l'ennui[70] ». Du désir inquiet et indéfini de Hobbes, on passe à un registre de souffrance et d'ennui. Il semble que le bonheur chez Schopenhauer ressemble plus à la

[69] Arthur Schopenhauer (1788-1860), *Le monde comme volonté et comme représentation*, tome 1, IV, par.58, Alcan.

[70] Schopenhauer, *L'art d'être heureux,* 1801, p. 30.

grande illusion. Comment imaginer que dans une situation d'arbitraire, il pourrait trouver un instant de bonheur.

En effet, la question semble bien mal engagée, comment concilier la recherche du bonheur avec l'arbitraire et les malheurs qu'il engendre ? Comment un artiste peut-il rester indifférent en période de troubles politiques ? Par exemple, pendant la Terreur post – révolutionnaire à partir de 1793 ? Ou pendant les émeutes révolutionnaires de 1830 et 1848 ? Elle s'est pourtant posée au poète **Lamartine**[71] dans une polémique entre les tenants de « l'art pour l'art » et ceux qui ne pouvaient envisager de rester indifférents aux malheurs de leurs concitoyens en mettant leur art au service de leur engagement politique. Voici quelques vers de ce long poème où d'emblée Lamartine dit combattre pour la liberté et compare son époque à celle de Néron dont l'histoire ou la légende raconte qu'il s'occupait de chant et de poésie alors qu'il avait fait incendier Rome et assassiné sans raison au gré de ses caprices et de sa démesure :

« Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme

[71] Alphonse de Lamartine (1790-1860). Il s'est engagé en politique en briguant le poste de député de Bergues en 1831, après la mini-révolution de 1830. La revue Némésis, militante de « l'art pour l'art » lui reproche de galvauder son art dans la politique. La réponse de Lamartine est un magnifique poème « Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle ».

Dévore déjà son foyer !
Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !
La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux coeurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen ?
Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels,
Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
Que la liberté monte à ses premiers autels ? (…) ».

L'arbitraire du pouvoir, la violence et la terreur. Où est le bonheur, « l'avenir radieux »?

S'il est un phénomène qui caractérise les évènements tragiques qui ont endeuillé le 20^{e} siècle et le début du 21^{e} siècle, c'est l'arbitraire avec son cortège de violence et de terreur. Dans un tel contexte, les chances de trouver un moment de bonheur sont à peu près nulles. Les crimes de masse dus au totalitarisme nazi et au stalinisme, au maoïsme et autre totalitarisme cambodgien puis le terrorisme contemporain, tous s'abattent sur des populations

innocentes, victimes de la tyrannie et du despotisme de quelques personnes ayant mis en place un système de terreur monstrueux qui les a annihilées. L'idée de bonheur disparaît lorsque l'équilibre social est rompu par le pouvoir qui utilise l'arbitraire et la violence pour terroriser, paralyser et asservir les « citoyens ». Ces derniers sont soumis à rude épreuve à cause de la peur, de l'exclusion et des trahisons suscitées par la corruption du pouvoir qui divise pour mieux régner. Pouvoir et violence sont des actes de guerre contre les populations à cause de l'usage démesuré de la force « légale », pas légitime.

La philosophe **Hannah Arendt**[72] met l'accent sur la peur et l'isolement de l'individu dans les régimes totalitaires. Les hommes et les femmes sont fragilisés par le système totalitaire. Ils se sentent pris dans une nasse indifférenciée dans laquelle ils perdent leur individuation. Ils sont pris au piège et isolés du reste de la société « car la principale caractéristique du totalitarisme réside dans l'atomisation de la société civile et la suppression de toute distinction, de toute appartenance spécifique qui pourrait enraciner l'individu dans une communauté, familiale ou culturelle[73]. (…) Le totalitarisme fait voler en éclats la notion de loi et de légalité. La terreur, essence du régime totalitaire (…) se donne les apparences de la légitimité grâce à l'idéologie, plie les évènements à sa propre logique et à sa propre dynamique, justifiant par là-même les pires monstruosités et

[72] Hanna Arendt, *L'humaine condition*, Quarto Gallimard 2012. « Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine », p. 837 à 1012, en particulier le chap.III sur « la violence », p918 à 920. On peut aussi consulter du même auteur, *Les origines du totalitarisme,* Livre de poche, 2005.

[73] Charles-Eric de Saint-Germain, *Cours particuliers de philosophie*, vol. 1, p. 666 à 668. Cet auteur se réfère largement aux travaux de Hannah Arendt sur le totalitarisme.

aberrations (…) L'arbitraire du pouvoir se manifeste dès lors (…) dans la violence légalisée et insidieuse qu'il déploie contre les individus[74] ». Ne pas oublier le rôle central joué dans ce processus par le couple « idéologie + terreur ».

Sous le pouvoir totalitaire de l'arbitraire stalinien

L'arbitraire fracasse les hommes et les femmes sur lesquels il s'abat et détruit leur personnalité et les relations humaines qu'ils ont établies avec leurs amis, collègues et voisins. Leurs désirs sont contrariés par une instance supérieure qui s'impose par la terreur et la puissance qu'elle peut exercer sur les individus. Le sentiment d'injustice est si fort que les conséquences sont désastreuses sur le plan personnel et social : s'ensuit une désagrégation de la personnalité et de la société environnante. Les individus perdent confiance en eux et en leur entourage et sont obligés de s'isoler pour anticiper les prochains coups qui ne manqueront pas de les frapper. Ils ne savent pas s'ils peuvent les éviter mais ils essaient pourtant. Aussi semble-t-il incongru de rechercher une certaine forme de bonheur en engageant le combat pour retrouver un semblant d'équilibre. Combat sans illusion et souvent perdu d'avance tant le rapport de forces est défavorable. La difficulté consiste à trouver la force de le faire, de réunir les morceaux épars de sa personnalité pour retrouver un semblant de dignité et cela constitue un début d'ébauche de bonheur.

C'est ce qu'illustre le dernier roman de **Julian Barnes**[75] qui évoque la vie et l'œuvre et peut-être l'âme du grand

[74] CH-E. de Saint-Germain, ibid, p. 670-671.

[75] Julian Barnes, *Le fracas du temps,* bibliothèque étrangère, Mercure de France, 2016.

compositeur soviétique Chostakovtich. Pris dans la nasse de l'arbitraire stalinien, il ne voulait pas le provoquer pour pouvoir continuer à composer de la musique mais il se sentait menacé, piégé. Il pensait qu'on pouvait l'arrêter à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et, pour qu'on ne l'arrête pas en présence de sa femme et de sa fille, « il dormait dans le palier, près de l'ascenseur[76] ». Il tentait d'intérioriser toutes les réactions qui pouvaient les mettre en danger. Il était comme en prison. Il tentait d'échapper à l'emprise de terreur des services secrets et autres fonctionnaires de l'arbitraire, mais en vain. Ils lui pourrissaient la vie en occupant son esprit mais il cherchait à les contourner. Il en vient à se poser la question de l'amour qu'il pensait « indestructible, protecteur[77] », face à la tyrannie. « La tyrannie, se disait-il, est devenue si experte en destruction, pourquoi ne détruirait-elle pas aussi l'amour, intentionnellement ou non. La tyrannie exigeait que vous aimiez le Parti, l'Etat, le Grand Leader et Timonier, le Peuple. Mais l'amour individuel – bourgeois et exclusif – distrayait de ces "amours" (…) Et dans ce genre d'époque, les gens étaient toujours en danger de devenir moins que pleinement eux-mêmes. Si vous les terrorisiez suffisamment, ils devenaient autre chose, quelque chose de réduit et de diminué : de simples méthodes de survie. Aussi, ce n'était pas seulement une anxiété, mais souvent une peur brute qu'il éprouvait : la peur que les derniers jours de l'amour fussent arrivés[78] ». Puis le compositeur du roman évoque son amour de Shakespeare et du théâtre mais il constate que « les tyrans détestent la musique, malgré leurs

[76] Barnes, ibid, p. 19.
[77] Barnes, ibid, p. 99.
[78] Barnes, ibid, p. 100.

simulacres d'appréciation. (…) Mais, plus encore que la poésie, les tyrans détestent et craignent le théâtre. (…) C'est pourquoi *Hamlet* avait été longtemps interdit ; Staline détestait cette pièce presque autant que *Macbeth*[79] ».

Le drame de cet homme qui « voulait qu'on le laisse tranquille avec sa musique et sa famille et ses amis : le plus simple des désirs (était) pourtant complètement irréalisable. Ils voulaient le "façonner" avec tous les autres[80] ».

Chostakovitch avait fini par se mépriser tant il se sentait lâche parce qu'il obéissait aux ordres et ne savait comment faire pour s'en sortir. Il lui était difficile de se laisser aller à vivre quelques instants heureux. La moindre faille, la moindre erreur pouvait coûter la vie aux siens et cela lui était insupportable. Il était surveillé de très près par un des fonctionnaires du régime, un fonctionnaire de l'arbitraire qui usait de son pouvoir minable pour le terroriser. Mais voilà, il avait un peu plus de pouvoir que lui. L'auteur explique comment il procédait pour exercer son emprise sur le compositeur : « Il faisait de son petit pouvoir un pouvoir absolu ; il leur refusait ceci, leur accordait cela. Et comme tout fonctionnaire *arrivé*, il n'oubliait jamais où était le vrai pouvoir[81] ».

Le compositeur a survécu à son persécuteur disparu lui-même sans laisser la moindre trace, tué par le régime qui l'avait utilisé comme un instrument de torture. Il est difficile de porter un jugement sur cet homme aux prises avec un régime monstrueux qui dévorait les meilleurs de

[79] Barnes, ibid, p. 101.
[80] Barnes, ibid, p. 102.
[81] Barnes, ibid, p. 103.

ses citoyens et pourtant, il n'est pas illégitime d'improviser ou de bricoler des idées dans l'urgence afin de s'extraire de l'adversité. **Alexandre Zinoviev**[82], est un philosophe soviétique qui a d'abord été choyé par le régime. Il a fini par s'élever contre le système totalitaire qui distribuait des privilèges aux élites dociles, provoquant des injustices et des exactions phénoménales au sein des populations soviétiques. Devenu un « *refuznik* », il a préféré s'exiler. A l'époque de la publication de cet ouvrage, la stupéfaction était la seule réaction face à un régime qui avait fait la révolution pour combattre les injustices, les inégalités et les privilèges.

Pour conclure

Il est évident qu'il était difficile sinon impossible deconcilier la recherche du bonheur avec l'arbitraire. La lucidité de Hobbes serait à recommander.

[82] Alexandre Zinoviev (1922-2006), *L'avenir radieux*. 1978, Ed. L'âge d'homme et livre de poche.

Le bonheur doit-il être achevé ?

Laurent PIETRA
Docteur en philosophie
Membre associé au Sophiapol de l'Université Paris Ouest Nanterre-La Défense
"Intervenant pour l'Institut Emmanuel Lévinas"

Les philosophes antiques, divisés en écoles, définissant, adoptant des modes de vie propres à ces écoles, recherchaient tous, semble-t-il, la vie heureuse, le bon état d'esprit, « eudaimonia », que nous traduisons par bonheur. Le bonheur n'était pas tant considéré comme une bonne chance que comme un état achevé de l'âme ; les choix différaient quant aux moyens d'y parvenir. Cette communauté de but qui définissait morales ou éthiques a conduit à rassembler ces conceptions sous le nom d'eudémonisme antique. Aristote, reprenant les modes de vie classiques, voyait dans le bonheur le but final de toute action humaine qui s'inscrit dans un cosmos où chaque chose a un but naturel qui définit les états et les changements de cette chose ; nous pouvons ainsi rechercher un plaisir achevé, des honneurs achevés et une connaissance achevée, mais non pas la richesse qui, par principe, ne saurait être achevée ; l'homme libre atteindra le bonheur, la satisfaction, non seul, mais avec ses égaux, par une vie agréable et modérée, politique et philosophique. Mais notre vie se passe, pour Aristote, au centre du cosmos, dans une zone sublunaire caractérisée par la contingence ; au-delà de la lune, les astres : tout tourne rond ; en deçà, le désastre est possible, l'ordre produit du désordre, les choses peuvent arriver d'une façon ou d'une autre, ou ne pas arriver du tout ; pour le bonheur, il faut alors de la volonté, de la

prudence, de la responsabilité, du temps et sans doute un peu de chance.
Stoïciens et épicuriens recherchaient l'ataraxie, l'absence de trouble dans l'âme par des moyens et selon des conceptions opposées. Les uns aimaient le destin et l'acceptaient, capables de se rendre indifférents à ce qui leur arrivait, le pire comme le meilleur, qui ne dépend pas de nous, maîtres de leur esprit, qui dépend de chacun, esprits sains dans des corps sains ; les autres, convaincus qu'il n'existe que du vide et des atomes, et certainement pas de destin, employaient un quadruple remède en s'ôtant la peur de la mort, qui n'est rien pour nous, en cessant de craindre les dieux, qui ne s'occupent pas de nous, en réalisant que les douleurs et les maux sont brefs et peu intenses à l'échelle d'une vie, et que le bonheur peut être atteint par la satisfaction des besoins naturels et nécessaires dans une vie sereine à l'écart des tourments du monde, dans une communauté. Les sceptiques recherchaient aussi cette absence de trouble, trouble qui vient de notre adhésion à des idées, à des choses auxquelles nous tenons et qui ne sont pas comme nous les croyons, vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises ; la position sceptique peut paraître tout à fait instable et incommode, et contradictoire, mais c'est cet équilibre instable, ce refus de l'absolu, cette contradiction qui permet l'absence de trouble dans l'âme.
Toutes les écoles, tous les choix de vie philosophiques demandaient une conversion, une ascèse, une capacité à se commander à soi-même et supposaient une nature dont la fixité pouvait servir de règle ; la nature était considérée comme un tout achevé et l'homme, partie de la nature, pouvait atteindre un état d'âme achevé, vivre, en un sens, selon la nature ; Socrate, père présumé de

toutes les philosophies, était le modèle de ces sagesses, celui qui rendit possible cet empire sur soi-même là où plus personne ne peut se dire sage, mais seulement aimer la sagesse. Cet accomplissement était le fait d'un homme libre, qu'il soit libre politiquement ou intérieurement, qu'il soit libre de toute convention humaine ou libre dans une communauté. Si nous considérons qu'une liberté est encore possible – nouveaux hédonistes, nouveaux sceptiques ou nouveaux stoïciens dans l'empire mondialisé du capitalisme –, croyons-nous encore qu'un quelconque achèvement soit possible ou même souhaitable ?

Si, comme l'écrivait Max Horkheimer dans ses *Notes*, « le bonheur est infiniment multiple qualitativement », il doit bien être possible d'être heureux aujourd'hui d'une façon ou d'une autre, et maintes enquêtes sociologiques attestent que certains se disent et, sans doute, sont heureux. Le bonheur demande tellement d'ingrédients différents et sur une durée telle qu'il est peu vraisemblable qu'on s'illusionne beaucoup sur son propre bonheur, même ceux qui pensent que le bonheur est éphémère. Mais ces bonheurs multiples sont-ils pour autant des manifestations d'un accomplissement ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un sentiment de satisfaction, c'est-à-dire du sentiment qu'on a assez des choses qu'on peut espérer avoir, qu'on est suffisamment ce qu'on peut espérer être ? Ce « satis » qui signifie « assez » ne signale-t-il pas qu'on a écarté l'idée d'un accomplissement, d'un achèvement, d'une perfection ? Le monde dans lequel nous vivons n'est plus un cosmos ordonné, ou plutôt ce dans quoi nous vivons peine à être identifié comme monde, qui semble une idée régulatrice, voire une utopie, lorsque, regardant un peu plus loin que notre

palier, nous n'avons pas la forte impression de vivre dans l'immonde. Qui, aujourd'hui, pourrait se dire heureux d'un optimisme béat, sans une insouciance et une inconscience coupables ? Si certains parviennent à être heureux en côtoyant tant de malheureux, peuvent-ils réellement l'être en se demandant quelle société, quelle Terre ils laisseront à leurs descendants ?

L'idée de bonheur paraît liée sur ce plan à l'idée de progrès, à un progrès qui améliorant la condition de chacun parviendrait à une forme d'accomplissement de l'humanité, dès lors que ce but devient un but social adopté par un nombre croissant de peuples. L'abandon ou la relativisation de cette idée ne peut manquer d'affecter l'idée de bonheur. Si nous sommes encore heureux, nous le sommes peut-être au détriment d'autres congénères, de nos enfants ou de nos descendants ? L'idée même de descendant entre dans un certain flou lorsque nous ne savons pas ce qui adviendra de l'humanité, non seulement à cause des problèmes écologiques, mais aussi à cause des modifications technologiques que peut subir l'être humain. Une enquête sociologique récente indiquait que la moitié des Chinois seraient favorables à des pratiques eugéniques de sélection des embryons. Les connaissances génétiques, les nano-technologies et l'absence de consensus sur ce qui est acceptable moralement ou éthiquement laissent présager des bouleversements qui atteindront la définition même de l'être humain et pourraient renvoyer notre question du bonheur à un état dépassé de l'humanité.

Nous pouvons nous souhaiter à tous bonne chance, bonheur, mais cela ne semble plus pouvoir signifier accomplissement, achèvement. Nous ne pouvons plus revenir en arrière et nous allons de l'avant, mais nous ne

sommes pas orientés par un état final ; tout au plus pouvons-nous définir ce que nous ne voulons pas, sans certitude que d'autres ne jugeront pas désirable ce que nous haïssons. Si on voit mal comment abandonner toute recherche de satisfaction, peut-être est-il souhaitable d'abandonner ou de relativiser ces idées d'accomplissement, d'achèvement : si je me soucie des autres et laisse les autres libres vis-à-vis de moi, puis-je éprouver un état d'âme achevé ? L'amour achevé serait plus un amour mort qu'un amour vivant. Si je recherche une connaissance, si j'aime la sagesse que personne ne peut posséder, je suppose qu'il y a toujours quelque chose à chercher, à connaître et que toute connaissance est relative et provisoire. Tout achèvement et tout accomplissement ressortissent à une forme de mort, car on n'achève et on n'accomplit qu'en achevant de vivre. La vie est infiniment multiple qualitativement, et si on rejette ces notions d'achèvement et d'accomplissement, être heureux peut être redéfini négativement ou minimalement comme le choix de la vie et non de la mort. « Le bonheur est infiniment multiple qualitativement, le malheur l'est seulement quantitativement. »

La littérature et le bonheur ?

Charlotte HEBRAL
Professeur de Français

La littérature rend-elle heureux ? Le bonheur peut-il être atteint grâce au livre ? Y-a-t-il un rapport de cause à effet entre ce qui se trouve dans les histoires que nous lisons et notre capacité à percevoir le monde avec des yeux optimistes ? Et là encore, le bonheur, est-ce l'optimisme ? Une certaine capacité au bonheur ? Un don des gênes ?

Des questions philosophiques que je serais tentée de laisser de côté, pour me concentrer sur ce que je perçois de la littérature et de son rapport au bonheur, pour creuser, interroger ce que les livres nous disent de la relativité du bonheur, ou plutôt du besoin d'être heureux, malgré cette incapacité de la vie à nous plonger d'emblée dans un état de grâce, proche du « je n'ai besoin de rien », « rien ne manque à mon bonheur ».

La littérature a du mal à peindre le bonheur. Elle est la grande dame qui raconte nos vies, et pour raconter nos vies il faut de la matière. Or, comme le dit le proverbe « les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Pour faire une bonne histoire que faut-il ? Des rebondissements ? De l'action ? Des personnages grandioses ? Pas forcément. Regardez cette héroïne trentenaire qui s'ennuie dans une campagne profonde près de Rouen. Son mari est médecin, elle vit bien, confortablement et dans un milieu protégé, mais elle s'ennuie. Emma Bovary n'a goût à rien. La vue, par la fenêtre chez son père, l'ennuie ; son mari la lasse, elle le trouve bête, ses amants peinent à la distraire, et finalement, elle achète

des robes, des tissus, des chapeaux, à en étouffer sa propre vie, ce qui la conduira à la seule échappatoire envisageable pour elle : la mort. Car Emma ne meurt pas d'ennui, elle comble son ennui en consommant, en se démarquant de sa vie campagnarde par des tenues extravagantes, et elle meurt de honte, et d'arsenic, au moment où le village découvre sa fantaisie, ses achats compulsifs.

« Un livre sur rien » donc, comme le dit lui-même Flaubert de *Madame Bovary*, un ennui de vivre, une dépression, comme thème principal de la narration. Et pourtant, un chef-d'œuvre de la littérature, une histoire qui parle à toutes les générations, qui interroge la quête du bonheur, son impossible assouvissement, la place de la femme dans une société d'hommes, la volonté de changer son destin et de ne pas s'y soumettre.

Le bonheur en littérature serait-il donc voulu, espéré par les personnages, avec plus ou moins de réussite ? Cela peut arriver. Certains personnages sont heureux sans arrêt. Chez Molière Tartuffe, Sganarelle, Orgon, Cléante et les autres sont heureux. Mais voilà : ils sont heureux de leur bêtise, de leur bouffonnerie, le comique ne les rend pas heureux, mais amuse le lecteur. C'est la comédie et ses ressorts qui provoque le rire. On se moque de monsieur Orgon pendant sa leçon d'orthographe, connue et indémodable. Il est celui qui permet un court moment de bonheur chez le lecteur, le bonheur égoïste qui consiste à se moquer des autres[83] :

[83] Molière, *Le Bourgeois Gentilhomme*, Acte II, scène 4, 1670. Monsieur Jourdain est un bourgeois enrichi qui rêve d'imiter la noblesse de la cour du roi. Il prend toutes sortes de leçons.

« MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?
MONSIEUR JOURDAIN. - Apprenez-moi l'orthographe.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Très volontiers.
MONSIEUR JOURDAIN. - Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les différentes articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.
MONSIEUR JOUR.DAIN. - J'entends tout cela.
MAITRE DE PHILOSOPHIE - La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.
MONSIEUR JOURDAIN. - A, A. Oui.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.
MONSIEUR JOURDAIN. - A, E, A, E. Ma foi ! Oui. Ah ! Que cela est beau !
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.
MONSIEUR JOURDAIN. - A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAITRE DE PHILOSOPHIE. - La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.
MONSIEUR JOURDAIN. - O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.
MONSIEUR JOURDAIN. - O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! La belle chose, que de savoir quelque chose !
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.
MONSIEUR JOURDAIN. - U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.
MONSIEUR JOURDAIN. - U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?
MAITRE DE PHILOSOPHIE. - Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes. »

On rit. Mais de quoi rit-on, si ce n'est du malheur d'un autre ? D'une incapacité de langage, objet que nous pensons nous-même maîtriser, et qui nous permet de nous sentir, le temps d'une lecture, supérieur à ces personnages pathétiques. Pour autant, il ne s'agit pas là d'être foncièrement heureux, mais d'être amusés, d'être divertis de notre malheur par le rire. Ce n'est pas la même chose.

On peut aussi prendre un autre virage, abandonner le rire et dire que la littérature existe pour parler du bonheur, le décrire, le mettre en scène, proposer une forme de modèle idéal de ce dernier. Rabelais, dès le seizième siècle avait fait le choix de décrire, dans *Gargantua,* l'abbaye parfaite, le lieu de rêve par excellence, l'endroit où chacun est libre d'être lui-même, et de faire « ce que bon lui semblera ». D'ailleurs, la devise est simple « fais ce que voudras ». Une totale liberté pour tous les membres de la société, serait-ce une amorce de solution pour un bonheur sans tâche ? Les jeunes gens de Rabelais chassent, chantent, s'aiment librement, aiment Dieu sans contrainte, sont tous en harmonie. Une telle mélodie peut-elle séduire, peut-elle-même exister ? Voilà une question bien légitime pour nous lecteurs. D'abord, il ne faut pas oublier que chez Rabelais tous les jeunes choisis le sont par « le rang, la catégorie sociale » et la « capacité à bien vivre en société ». Au-revoir donc la délinquance, la mixité, tout « est pour le mieux dans le meilleur des mondes »[84], nous sommes bien dans une utopie, qui se définit par sa capacité à amener le lecteur dans un univers imaginaire et irréel, qui ne correspond pas à une réalité tangible, ni accessible. Impossibilité donc d'accéder au bonheur par l'utopie.

Voilà donc le problème apparent de la littérature : ou bien les histoires nous sortent de la réalité et nous montrent un bonheur utopique, rêvé, impossible à atteindre pour soi, ou bien elles nous plongent dans cette réalité, parfois en nous faisant même ressentir le malheur des personnages : une Emma Bovary, une Causette, un

[84] *Candide*, Voltaire, chapitre XXX, qui exprime comme l'a fait Rabelais deux siècles auparavant la notion d'utopie.

Dom Juan, un Tartuffe, chacun à leur manière, nous renvoient à ce que nous avons de plus triste en nous, nous les plaignons ou nous les condamnons, mais il faut, en tant que lecteur, se détacher d'eux pour continuer sa lecture. Ils sont au bonheur des anti-modèles, à fuir et non à imiter.

Le rapport au bonheur, s'il est aussi compliqué en littérature, vient peut-être du fait qu'il existe autant d'écrivains que de conceptions du bonheur ; et autant de lecteurs que de manières de recevoir le livre et d'interpréter son bonheur. Comment sortir de l'aporie en dépassant le clivage littérature/bonheur ?

Un premier élément de réponse me vient naturellement, celui du choix. Dans ma vie personnelle, mon bonheur dépend parfois d'un choix. Je suis capable de choisir, je suis donc capable d'apprécier les conséquences de mon choix et si le choix est bon, j'en retire un profit personnel, intime, parfois profond, qui peut me rendre heureux, apaisé, jusqu'au prochain choix.

Les écrivains eux aussi font des choix. Des choix d'écriture qui nous guident vers une pensée du bonheur, vers leur vision de ce dernier. Le premier livre qui me vient à l'esprit lorsqu'il s'agit d'interroger le bonheur est *La vie devant soi* de Romain Gary. Le petit Momo est orphelin, arabe et comme il le dit lui-même « mal barré dans la vie ». Il narre avec le langage cru et populaire d'un enfant de la cité les aventures de sa famille d'accueil et en particulier de celle qui fait office de mère pour tous les enfants de la maison, madame Rosa. Voici un des passages savoureux du livre à propos de madame Rosa, à vous de me dire quelle réaction il provoque en vous :

« On parlait surtout le juif et l'arabe entre nous ou alors le français quand il y avait des étrangers ou quand on ne voulait pas être compris, mais à présent Madame Rosa mélangeait toutes les langues de sa vie, et me parlait en polonais qui était sa langue la plus reculée et qui lui revenait car ce qui reste chez les vieux, c'est leur jeunesse. Enfin, sauf pour l'escalier, elle se défendait encore. Mais ce n'était vraiment pas une vie de tous les jours, avec elle, et il fallait même lui faire des piqûres à la fesse. Il était difficile de trouver une infirmière assez jeune pour monter les six étages et aucune n'était assez modique. Je me suis arrangé avec le Mahoute, qui se piquait légalement car il avait le diabète et son état de santé le lui permettait. C'était un très brave mec qui s'était fait lui-même mais qui était principalement noir et algérien. Il vendait des transistors et autres produits de ses vols et le reste du temps il essayait de se faire désintoxiquer à Marmottant où il avait ses entrées. Il est venu faire la piqûre à Madame Rosa mais ça a failli mal tourner parce qu'il s'était trompé d'ampoule et il avait foutu dans le cul de Madame Rosa la ration

d'héroïne qu'il se réservait pour le jour où il aurait fini sa désintoxication.
J'ai tout de suite vu qu'il se passait quelque chose contre nature car je n'avais encore jamais vu la Juive aussi enchantée. Elle a d'abord eu un immense étonnement et puis elle a été prise de bonheur. J'ai même eu peur car je croyais qu'elle n'allait pas revenir tellement elle était au ciel. Moi, l'héroïne, je crache dessus. Les mômes qui se piquent deviennent tous habitués au bonheur et ça ne pardonne pas, vu que le bonheur est connu pour ses états de manque. Pour se piquer, il faut vraiment chercher à être heureux et il n'y a que les rois des cons qui ont des idées pareilles. Moi je ne me suis jamais sucré, j'ai fumé la Marie des fois avec les copains pour être poli et pourtant, à dix ans, c'est l'âge où les grands vous apprennent des tas de choses. Mais je tiens pas tellement à être heureux, je préfère encore la vie. Le bonheur, c'est une belle ordure et une peau de vache et il faudrait lui apprendre à vivre. On est pas du tout du même bord, lui et moi, et j'ai rien à en foutre. J'ai encore jamais fait de politique parce que ça profite toujours à quelqu'un,

> mais le bonheur, il devrait y avoir des lois pour l'empêcher de faire le salaud. Je dis seulement comme je le pense et j'ai peut-être tort, mais c'est pas moi qui irais me piquer pour être heureux. Merde. Je ne vais pas vous parler du bonheur parce que je ne veux pas faire une crise de violence, mais monsieur Hamil dit que j'ai des dispositions pour l'inexprimable. Il dit que l'inexprimable, c'est là qu'il faut chercher et que c'est là que ça se trouve ».[85]

Que ressent-on à la lecture de cet extrait ? De la surprise : quelle expression, quelle familiarité du langage ! De l'amusement : par le truchement des mots, par les expressions fausses et faussées par ce gamin de dix ans, analphabète, qui raconte comme il parle ! Une forme de leçon aussi bien malgré nous, il le dit « moi l'héroïne je crache dessus », il pense que le bonheur c'est nul et au bonheur il préfère « la vie ». On est bien obligés de se dire que ce petit garçon a raison. La fin du texte, qui parle du bonheur justement, nous pousse encore plus loin en rappelant que « L'inexprimable, c'est là qu'il faut chercher » … « c'est là que ça se trouve »… Le bonheur ne serait donc pas une question de littérature mais de vie, première leçon donnée par Momo le personnage, et la littérature serait celle qui exprime peut être l'inexprimable, qui essaye de mettre en mot les bonheurs, gagnés ou perdus, pour nous faire rentrer dans un univers commun, celui de la vie.

[85] Romain Gary, *La vie devant soi*, 1975, Folio pages 89-90.

Je prendrais, pour achever cette bien subjective démonstration, un auteur de génie, turc et francophone, qui a écrit à mon sens, un roman idéal pour réfléchir au bonheur. Oran Pamuk, prix nobel de littérature en 2006, écrit *Le musée de l'innocence*[86] pour raconter l'histoire suivante : un jeune homme turc de la grande noblesse doit épouser une jeune fille bien, mais il tombe amoureux d'une vendeuse, vague cousine éloignée. Amour impossible, consommé pourtant, qui se solde par le départ précipité de la jeune fille tant désirée et possédée. En hommage à cet amour, à ce pur moment de bonheur dans sa vie, Kémal, le beau jeune homme, se sert d'un appartement possédé par sa famille dans le centre d'Istanbul pour en faire un musée, le musée de l'innocence, qui renferme les objets ayant appartenus à la belle Füsun. Le roman rappelle sans cesse, au gré de la vie de Kémal qui se construit en accord avec l'attente de ses parents, de la chance qu'il a eu de vivre le grand amour, de connaître ce moment d'innocence, de la force de ce sentiment et de la leçon qu'il faut en retenir : le bonheur est un moment, parfois réitéré, qu'il faut saisir et mémoriser, éterniser parfois à sa manière, par un musée, ou par la littérature.

Il ne faudrait pas penser, ni espérer pour autant, que la littérature soit un remède. Elle n'est que le reflet d'une vie, celle de l'auteur, et le reflet de la pensée du lecteur, qui est libre de s'y voir, de s'y complaire, ou de s'en détacher fièrement, voire de la condamner. C'est justement ce jugement sur la littérature, les sensations qu'elle provoque en nous, les réactions qu'elle suscite, que nous devons cultiver ; car en multipliant les visions on affine aussi sa capacité à savoir celle qui nous

[86] Publié en 2008 en Turquie et en 2011 en France.

convient, celle qui nous parle, celle qui peut-être nous rend heureux.
En d'autres termes la littérature ne nous octroie pas de pouvoirs magiques conduisant au bonheur, nous sommes les seuls capables de construire ce bonheur, par étapes et avec force de travail et de volonté ; mais la littérature, par sa définition même est une construction, une agrégation, une pyramide de savoirs et de sentiments qui sont autant de pistes à explorer et à confronter à sa propre vie pour savoir quels choix nous ferons et pour quelles raisons. Lisons, le bonheur viendra peut-être, et s'il ne vient pas au moins, nous aurons passé un moment, nous aurons enrichi notre capacité à réfléchir au bonheur.

Annexe

Lettre à Ménécée[87]

Nous reproduisons le texte intégral de la ***Lettre à Ménécée*** écrite par Épicure à son disciple Ménécée où il propose une méthode et les conditions pour atteindre le bonheur.

« Quand on est jeune il ne faut pas tarder à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser de philosopher. Car il n'est, pour personne, ni trop tôt, ni trop tard pour prendre soin de son âme. Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu ou qu'il est passé ressemble à celui qui dit que le temps du bonheur n'est pas encore venu ou qu'il n'est plus. On doit donc philosopher quand on est jeune et quand on est vieux ; dans le second cas pour rajeunir au contact du bien, par le souvenir des jours passés et, dans le premier cas afin d'être, quoique jeune, aussi ferme et tranquille comme un ancien par son absence de crainte de l'avenir. Par conséquent, il faut méditer sur ce qui procure le bonheur, puisque, quand il est là, nous avons tout, et quand il nous manque, nous faisons tout pour l'acquérir. Observe donc et médite les enseignements que je n'ai

[87] - *Lettres et Maximes d'Epicure* (collection Epiméthée, PUF, 1977) : traduction de Marcel Conche reproduite dans *Epicure et le bonheur, La lettre à Ménécée*, Philosophie magazine numéro 76.

- Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, tome II, traduction par Robert Genaille, GF-Flammarion. Inspirée également de la Traduction de Octave Hamelin (1910) publiée dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1910, Édition électronique (ePub, PDF) : Les Échos du Maquis, 2011. Le texte utilisé ici se trouvait sur le site de l'Académie de Créteil : http://philosophie.ac-creteil.fr

cessé de te donner, en comprenant que ce sont là les éléments nécessaires pour bien vivre.

En premier lieu, regardant le dieu comme un vivant incorruptible et bienheureux, comme l'indique la notion commune de divinité tracée en nous, ne lui attribue jamais aucun caractère opposé à son incorruptibilité ni d'incompatible avec sa béatitude ; mais tout ce qui peut lui conserver la béatitude avec l'incorruptibilité, pense qu'il le possède. Car les dieux sont : la connaissance qu'on en a est évidente. Mais ils ne sont pas tels que la foule se les représente ; car la foule ne garde pas intacte la notion qu'elle en a. Celui qui nie les dieux de la foule n'est pas impie, l'impie est celui qui attribue aux dieux les opinions de la foule. Car les affirmations de la foule sur les dieux ne sont pas des prénotions mais bien des présomptions fausses que les assertions de la foule au sujet des dieux. A partir de là, viennent pour les méchants les plus grands maux, et pour les bons, les plus grands biens. La foule, habituée à la notion particulière qu'elle a de la vertu, n'accepte que les dieux conformes à cette vertu, et croit faux tout ce qui est différent[88].

Habitue-toi, en second lieu, à penser que la mort n'est rien pour nous[89], puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation : or la mort est privation de sensation.

Par conséquent, la connaissance exacte de ce fait, que la mort n'est rien par rapport à nous, rend joyeuse la condition mortelle de la vie, non en ajoutant un temps infini, mais en ôtant le désir de l'immortalité. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie, pour qui a vraiment compris qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne

[88] Cf. Lucrèce, III, 14-30.

[89] Cf. Lucrèce, III, 818 : *La mort 'est rien et ne nous touche en rien*.

plus vivre. Celui qui déclare craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver est donc un sot. Car ce dont la présence ne nous cause aucun trouble, à l'attendre fait souffrir pour rien.

Ainsi donc, le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien pour nous, puisque tant que nous vivons, la mort n'est pas là. Et lorsque la mort est là, alors, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants, ni avec les morts, puisque, pour les uns, elle n'est pas, et que les autres ne sont plus. Mais la foule fuit la mort, tantôt comme le pire des maux, tantôt comme la cessation des choses de la vie.

Le sage, au contraire, ne craint pas la mort, la vie ne lui est pas un fardeau, et il ne croit pas que ce soit un mal de ne plus exister. De même que ce n'est pas toujours la nourriture la plus abondante, mais la plus agréable qui nous plaît, de même, ce n'est pas la longueur de la vie mais son charme qui nous plaît. Quant à ceux qui conseillent aux jeunes gens de bien vivre et aux vieillards de bien mourir, ce sont des naïfs, non seulement parce que la vie a du bon, même pour le vieillard, mais parce que le souci de bien vivre et le souci de bien mourir ne font qu'un. Bien plus naïf est encore celui qui prétend que « n'être pas né » est un bien, mais « si l'on naît, de franchir au plus tôt les portes de l'Hadès »[90]. Car si l'homme qui tient ce langage avec conviction, comment se fait-il qu'il ne se suicide pas ? C'est une solution qui est tout à fait en son pouvoir s'il y est fermement décidé.

Et s'il dit cela par plaisanterie, il se montre frivole sur un sujet qui ne l'est pas. Il faut donc se rappeler que

[90] Sophocle, *Œdipe à Colone,* vers 1217-1219.

l'avenir n'est ni tout à fait nôtre, ni tout à fait étranger à nous, en sorte que nous devons, ni l'attendre comme s'il devait arriver, ni désespérer comme s'il ne devait en aucune façon se produire.
Il faut, en troisième lieu, comprendre que parmi nos désirs, les uns sont naturels et les autres vains, et que parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres seulement naturels. Parmi les désirs nécessaires, les uns le sont pour le bonheur, les autres pour l'absence de souffrance du corps et les autres pour la vie elle-même.
En effet, une étude de ces désirs qui ne fasse pas fausse route sait rapporter tout choix et tout refus à la santé du corps et à l'absence de troubles de l'âme, puisque c'est là la fin d'une vie bienheureuse. Car c'est pour cela que toutes nos actions ont pour but d'éviter à la fois la souffrance et le trouble. Quand une fois, nous y sommes parvenus, toute la tempête de l'âme s'apaise, l'être vivant n'ayant plus alors à s'acheminer comme vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose qui puisse parfaire le bonheur de l'âme et du corps. Alors, en effet, nous avons besoin du plaisir, quand son absence nous cause une souffrance. Mais quand nous ne souffrons pas, nous n'avons plus que faire du plaisir.
Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et la fin d'une vie bienheureuse. En effet, le plaisir est considéré par nous comme le premier des biens naturels, c'est lui qui nous fait accepter ou fuir les choses, c'est à lui que nous aboutissons, en jugeant tout bien d'après l'affection comme critère. Or, puisque le plaisir est le premier des biens naturels, il s'ensuit que nous n'acceptons pas le premier plaisir venu, mais qu'en certains cas, nous méprisons de nombreux plaisirs, quand

ils ont pour conséquence un désagrément plus grand ; et nous regardons de nombreuses souffrances que nous estimons préférables aux plaisirs quand, pour nous, un plaisir plus grand suit, pour avoir souffert longtemps.
Tout plaisir donc, dans la mesure où il s'accorde avec notre nature, est donc un bien : mais tout plaisir, cependant, ne doit pas être choisi ; de même aussi, toute douleur est un mal, mais pourtant toute douleur n'est pas telle qu'elle doive toujours être évitée. Cependant, c'est par une sage considération des avantages et des désagréments qu'il convient de juger tout cela. Car nous en usons, en certaines circonstances, avec le bien, comme s'il était un mal, et avec le mal, inversement, comme s'il était un bien.
Et nous regardons l'indépendance à l'égard des choses extérieures comme un grand bien, non pour que absolument nous vivions de peu, mais afin que, si nous n'avons pas beaucoup, nous nous contentions de peu, étant bien persuadés que ceux-là qui ont le moins besoin d'elle, jouissent de l'abondance avec le plus de plaisir, et que tout ce qui est naturel s'obtient aisément, tandis que ce qui vain s'obtient difficilement.
En effet, les mets les plus simples apportent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux quand est absente la souffrance que cause le besoin ; et du pain d'orge et de l'eau donnent le plaisir le plus vif, quand on les porte à sa bouche, dans le besoin, après une longue privation.
L'habitude donc de régimes simples et non dispendieux est propre à parfaire la santé, rend l'homme actif dans les occupations nécessaires de la vie, nous met dans une meilleure disposition quand nous approchons, à l'occasion, des nourritures coûteuses, et nous rend sans crainte devant la fortune et ses revers.

Par conséquent, quand nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des gens dissolus et de ceux qui résident dans la jouissance, comme le prétendent certains qui ignorent la doctrine, ou ne lui donnent pas leur accord ou l'interprètent mal, mais du fait, pour le corps, de ne pas souffrir, pour l'âme, de n'être pas troublée.

Car ni les beuveries et les festins continuels, ni la jouissance que l'on tire de la fréquentation des mignons et des femmes, ni la joie que donnent les poissons et tous les autres mets que porte une table somptueuse ne procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres, une raison cherchant sans cesse les causes de tout choix et de tout refus, et rejetant les opinions susceptibles d'apporter à l'âme le plus grand trouble.

Or, le principe de tout cela et le plus grand bien est la prudence. C'est pourquoi, plus précieux même que la philosophie est la prudence puisqu'elle est la source de toutes les autres vertus, car elle nous enseigne qu'on ne peut parvenir à la vie heureuse sans la prudence, l'honnêteté et la justice, ni vivre avec prudence, justice et honnêteté sans vivre avec plaisir. Les vertus naissent, en effet, d'une vie heureuse où l'on vit avec plaisir, laquelle à son tour, est inséparable des vertus.

Qui, alors, estimes-tu supérieur à celui qui a sur les dieux des opinions pieuses, qui, à l'égard de la mort est constamment sans crainte, qui estime qu'elle est la fin normale de la nature, que la limite des biens est facile à atteindre et à se procurer, d'autre part que celle des maux est ou brève dans le temps ou légère en intensité, qui se moque de ce que certains présentent comme le maître de tout, le destin, disant, lui, que certaines choses

sont produites par la nécessité, d'autres par le hasard, d'autres enfin par nous-mêmes, car il voit que la nécessité est irresponsable, le hasard instable, mais que notre volonté est sans maître et qu'à elle s'attachent naturellement le blâme et son contraire (mieux vaudrait, en effet, suivre le mythe sur les dieux que de s'asservir au destin des physiciens : car, avec l'un, se dessine l'espoir de fléchir les dieux en les honorant, mais l'autre ne comporte qu'une inflexible nécessité), qui ne regarde le hasard, ni comme un dieu, ainsi que la foule le considère (car rien n'est fait par un dieu d'une façon désordonnée), ni comme une cause inefficace (car il ne croit pas que le bien et le mal, qui font la vie bien-heureuse, soient donnés aux hommes par le hasard, mais pourtant qu'il leur fournit les éléments de grands biens et de grands maux), qui croit qu'il vaut mieux être infortuné en raisonnant bien que fortuné en raisonnant mal – le mieux, dans nos actions, étant de voir ce qui est bien jugé favorisé aussi par le hasard.

Ces choses-là donc et celles qui leur sont apparentées, médite-les jour et nuit en toi-même et avec qui est semblable à toi, et jamais, tu ne seras sérieusement troublé, ni en état de veille, ni en songe, mais tu vivras comme un dieu parmi les hommes[91]. Car il ne ressemble en rien à un vivant mortel, l'homme vivant dans des biens immortels.

[91] Cf. Lucrèce, III, 79.

CHRONIQUES

UN SOUVENIR DE SVIATOSLAV RICHTER (1915-1997)

Pr Paul LEOPHONTE
Pr Honoraire des Universités
Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine

Quelques jours plus tôt j'avais approché l'homme malade. Je connaissais le pianiste d'exception par le disque. J'allais découvrir dans le cadre austère de l'abbatiale de Fontfroide le virtuose en concert. J'étais un peu anxieux. Richter était convalescent, encore sous le traitement que, sollicité pour un avis médical, je lui avais prescrit. J'avais conseillé un peu de repos et d'annuler le récital qu'il devait donner à la *Halle aux grains*. C'était le 23 mars 1992. J'ai conservé avec les enregistrements qu'il m'a gentiment offerts le programme ; il devait jouer en première partie plusieurs pièces pour piano de Bach puis après la pause l'andante

en fa mineur de Haydn et la fameuse sonate opus 110 de Beethoven. Il n'avait rien changé à ce programme à Fontfroide.
Il est apparu, massif, visage fermé, impressionnant, s'inclinant devant le public avec une raideur toute germanique ; il ne manquait qu'un claquement de talons, ai-je songé (Richter, russe, était d'ascendance prussienne). Il s'est dirigé presque avec hâte vers le piano comme fuyant des applaudissements qui semblaient ne pas vouloir cesser. J'étais anxieux et j'étais ému, dans les premiers rangs, le regard flottant des colonnes géminées de la nef à la belle voûte en berceau brisé de l'abside tandis que le maestro s'installait au clavier. Une jeune femme effacée, tourneuse de pages, s'est approchée et assise à côté de lui. L'obscurité s'est faite, une veilleuse éclairant le pupitre, le pianiste plongé dans l'ombre.
J'avais lu que Richter jouait avec la partition sous les yeux dans une quasi obscurité. Il s'en est expliqué à maintes reprises. Non qu'il n'eût pas la mémoire des notes. Il était au contraire doué d'une mémoire si prodigieuse qu'*elle le torturait,* selon ses dires, une mémoire non sélective – il retenait tout, comme *Funes*, ce personnage d'une nouvelle de Borges accablé d'une telle somme de détails mémorisés qu'il lui était impossible de penser. Richter pouvait jouer sans partition l'intégralité du *Clavier bien tempéré*. Sa mémoire, raconte Bruno Monsaingeon qui lui a consacré un film, abritait la presque totalité de deux siècles de musique occidentale. Alors pourquoi la partition ? *Par fidélité aux notes*, se justifiait-il. Pour éviter les interférences entre la mémoire et l'humeur ; et parce que vieillissant, son oreille absolue confondant désormais certaines tonalités, des obsessions auditives l'assaillaient. Pour

l'interprète, professait-il, jouer de la musique ne consiste pas à infester la musique de son individualité, il n'est qu'un exécutant et doit *s'affranchir de la tentation d'ajouter quelque chose venant de lui*, d'où sa critique d'Horowitz qu'il accusait de regarder le nombril de ses doigts ! Il critiquerait de la même façon aujourd'hui Sokolov ; il n'est que de comparer pour s'en convaincre l'interprétation par l'un et l'autre de la sonate *Hammerklavier* de Beethoven. Il martelait avec humilité : *Ce n'est pas l'interprète qui est génial, c'est le compositeur*. Un point de vue que le chef d'orchestre Kurt Sanderling qui le dirigea dans les concertos de Rachmaninov nuançait : *Ce n'est pas seulement qu'il joue bien*, *c'est qu'il sait aussi lire les notes*... Il *voyait* la musique, lui associait des images. *Moi je me fais mon cinéma*, disait-il…*seulement le film, je me le passe avec les doigts* !
Pourquoi l'obscurité ? L'interprète devait se situer en retrait, échapper au voyeurisme ; on ne devait pas voir ses mimiques, ses grimaces parfois ; il fallait que le public pût être concentré sur la musique seule. *L'agitation des doigts, les mimiques du visage, qui ne reflètent pas la musique mais le travail sur la musique n'aident en rien à la bien saisir*, déclarait-il. *Les regards portés sur la salle et les spectateurs, autant de dérangements à la concentration du public qui dévoient son imagination et s'interposent entre la musique et lui…Il faut disparaître* ! Il ajoutait : *C'est dans l'obscurité que tout prend visage et couleur.*

*

Un silence qui m'a paru long a précédé les premières notes de la sonate en ré majeur de Bach. Je ressentais une impression d'étrangeté, de décalage singulier entre l'artiste qui se profilait massivement dans la pénombre

et l'homme que j'avais rencontré dans une chambre d'hôtel quelques jours plus tôt.
L'organisatrice du concert à Toulouse m'avait téléphoné à l'hôpital. Richter qui venait de donner un concert à Saragosse et devait jouer le lendemain à Toulouse était souffrant. Il refusait de se rendre à l'hôpital ou dans un cabinet médical. Elle m'a demandé si j'accepterais de l'examiner à son hôtel.
J'ai été accueilli dans sa chambre par une petite babouchka grise à l'œil vif. Lui-même se tenait un peu en retrait, dégaine de bûcheron fatigué, colosse usé aux belles mains puissantes. D'un œil furtif j'ai distingué dans la pièce une icône sur une commode et un clavier en bois comme un jouet, où des touches étaient peintes. Le maestro y dérouillait-il probablement ses doigts au réveil. Richter ne parlait pas anglais et un peu le français aidé par la petite dame (je compris par la suite qu'il s'agissait de Nina Dorliac, soprano célèbre en Russie ayant des origines françaises, compagne de toute sa vie – elle l'avait ensorcelé en chantant les *chansons de Bilitis*, disait-il, suscitant sa passion pour Debussy).
Elle me dit en faisant une imperceptible grimace qu'un médecin espagnol lui avait fait une piqûre de cortisone avant de prendre la route et qu'il était tout excité depuis.
- En Russie on n'apprécie pas beaucoup la cortisone !
Il a ri et m'a confié :
- C'est bon, c'est bon pour jouer. J'ai besoin de jouer tous les jours pour être bon.
Sa devise était : *jouer, encore jouer, toujours jouer*… en théorie trois heures par jour, dans la réalité bien au-delà.
Richter avait alors 77 ans et de lourds antécédents cardiaques. J'ai gardé le souvenir de la croix métal-

lique qui scintillait sur sa poitrine marquée par une longue cicatrice, une croix en forme de T couronné d'un petit ovale – la croix ansée, qui selon un hiéroglyphe égyptien signifie *vie*. J'ai su plus tard qu'elle signifiait plus encore pour lui. Il disait qu'il la posait la nuit sur le piano et qu'elle l'éclairait. Et quand il s'apprêtait à jouer le *Prélude Choral et Fugue* de César Franck qu'il plaçait très haut (*la première merveille du monde…le compositeur le plus religieux…c'est Dieu en toi*, disait-il) il la tenait dans sa main, toute froide, avant de jouer.
J'ai suggéré qu'il serait indiqué de faire une radio des poumons mais il a refusé avec une fermeté souriante :
- ça suffit comme ça… A mon âge !
J'ai dû me contenter des quatre temps classiques d'un bon examen clinique cardio-thoracique. Compte tenu du diagnostic et de son état de fatigue il était raisonnable d'annuler le concert ; il n'y a pas fait d'obstacle. De santé fragile depuis plusieurs années il lui arrivait assez souvent d'annuler au dernier moment, les organisateurs prévenus du risque ; généralement il honorait son contrat ensuite.
C'est dire que j'étais tout de même un peu préoccupé quand à peine trois jours plus tard il a joué à Fontfroide. J'ai guetté le moindre signe. Il a toussé trois fois sans faire de fausses notes.
Après le récital je suis allé à sa rencontre dans sa loge, forçant un peu le barrage car il ne se prêtait guère après avoir quitté la scène aux effusions et aux demandes d'autographes de ses admirateurs. Nina Dorliac m'a aperçu et a fait signe au vigile qu'on me laissât approcher.
- Slava, il y a le docteur.
Je le revois, les traits durcis, l'air épuisé, une serviette éponge autour du cou comme un vieux boxeur sonné. Il

a souri en m'apercevant – un sourire que je n'ai pas oublié, éclairant la rudesse du géant énigmatique et las ; j'y ai vu un petit signe d'affection reconnaissante mêlé de malice, fracturant le masque derrière lequel se dissimulait l'enfant qu'il n'avait pas cessé d'être, comme chacun de nous. *Un éternel enfant…ce que je suis dans l'âme*, avouait-il à Youri Borissov, auteur d'un livre de souvenirs attachant (*Du côté de chez Richter*) sur l'ami que ses proches désignaient tantôt par le diminutif *Slava*, tantôt par *Maestr*o, sans recourir à l'article défini, palliant une connotation trop solennelle.
Il a pris ma main dans ses deux mains.
- Ah vous êtes là docteur, c'est bien.
Nous avons bavardé un moment. Il se sentait en meilleure forme et prenait la route le lendemain pour Rome – sa détestation des déplacements en avion était légendaire. Pour l'anecdote, alors qu'à la fin de sa vie il devait faire une tournée au Japon il avait sérieusement envisagé de s'y rendre sous anesthésie générale depuis son hôtel à Paris jusqu'à son installation dans l'hôtel qu'on lui avait réservé à Tokyo !...

*

Les années ont passé. J'avais plus ou moins remisé ce souvenir, écouté d'autres pianistes en concert quand le hasard m'a conduit à entendre il y a peu son enregistrement de la *sonate en si bémol majeur* de Schubert. Je l'ai écoutée dans un parfait silence, le casque sur les oreilles, dans l'obscurité – Richter disait : *Notre âme y acquiert une deuxième vue…c'est dans l'obscurité que tout prend son visage et sa couleur*. Un critique raconte qu'il lui arrivait lors de certains concerts de *briser le public en mille morceaux*. La formule a pris tout son sens à mes yeux. J'ai réécouté l'enregistrement, je l'ai

réécouté plusieurs fois, bouleversé serait peu dire, comme si j'étais traversé par un séisme. Il m'est depuis lors impossible d'écouter d'autres interprétations y compris des plus grands comme Kempff, Serkin ou Pollini, même Brendel, le plus schubertien des schubertiens. J'ai compris le sens de la *sonate* (selon l'étymologie) : ça sonnait comme jamais je n'avais entendu sonner un piano ! – une impression qui s'est renouvelée avec une même intensité en écoutant son interprétation de la *Wanderer Fantasy* (*son étoile directrice*, disait-il) ; puis d'autres enregistrements… certaines pièces de Debussy, de Chopin, de Beethoven, de Scriabine… Une absence totale d'affectation, de maniérisme. La puissance, la simplicité, la probité. *L'essentiel, c'est de jouer ce que disent les notes*, disait-il, *je ne me pose qu'une question : quand ai-je été le plus fidèle aux notes ? Il faut jouer non seulement les notes, mais aussi ce qui se trouve entre les notes. Comme un bon acteur lit entre les lignes. C'est difficile. C'est une étude qui dure toute la vie, bien qu'en vérité personne ne l'enseigne*.

*

Richter fut au piano un quasi autodidacte, enfant puis adolescent échappant à toute formation académique, bien qu'il évoluât dans un environnement de musiciens. Il est né en 1915 à Jitomir, aujourd'hui une ville d'Ukraine – c'était alors *la Petite Russie*. Son grand-père, allemand, était venu s'y installer comme facteur de piano. Son père, allemand par la naissance et l'éducation vivra plus de vingt ans à Vienne où il étudiera le piano et la composition. Il fit la connaissance de sa future épouse, devenue son élève, à Jitomir où il passait ses vacances ; elle était russe avec des ancêtres

polonais, allemands, suédois et tatars ! Après l'attentat de Sarajevo le père retourna en Russie, exerçant comme professeur au Conservatoire d'Odessa, organiste et chef de choeur à l'église. Son origine allemande, la malveillance de ses confrères et le refus inconsidéré de sa femme de quitter la ville quand il en était encore temps lui vaudront lors de purges staliniennes d'être fusillé par les soviétiques comme ennemi du peuple. *La page la plus sombre de ma vie*, confiera Richter. Il retrouvera sa mère, des années plus tard, aux Etats-Unis où elle avait fui avec un amant qui se faisait passer pour son père !… Du mauvais vaudeville.

Né sous le signe de l'ambiguïté *dans un pays qui ne l'admettait guère*, Richter sera considéré comme *citoyen soviétique de nationalité allemande,* ce qui l'empêchera longtemps de franchir le rideau de fer.

Il découvre la musique à huit ans, certes influencé par son père mais celui-ci renonce vite à se charger de l'éducation musicale de son fils, réfractaire à toute forme d'exercices. Richter refusera toute sa vie de se plier aux gammes. Il prétendra que l'essentiel de son éducation musicale venait de l'opéra (de sa dévotion pour Wagner en particulier). A 14 ans il est pianiste accompagnateur au *Palais des marins* à Odessa, à 15 ans il joue dans un club et à 18 il est répétiteur pour les ballets de l'opéra. Il donne un premier récital à 19 ans et part pour Moscou à 22 ans.

Temps essentiel de sa formation, il devient au Conservatoire l'élève de Heinrich Neuhaus, un des pianistes soviétiques les plus réputés de l'époque. *Plus qu'un pianiste*, disait Richter, *il vous arrachait l'âme, faisait des expériences sur elle….et vous la rendait enrichie, embellie*. Neuhaus disait de son élève : *C'était le*

meilleur des meilleurs : l'esprit étincelant, la profondeur, la pudeur et la perfection absolue.
Richter suit l'enseignement en marginal, refusant en pleine période stalinienne de se plier à l'endoctrinement politique obligatoire. Il est à plusieurs reprises menacé d'exclusion mais Neuhaus parvient chaque fois à le réintégrer, subjugué par ce qu'il a pressenti en lui – *je crois que c'est un génie*, avait-il confié la première fois qu'il l'avait entendu jouer arrivant d'Odessa sans la moindre formation officielle et désireux d'entrer dans sa classe. Sans domicile, désargenté, Richter vivra longtemps chez son maître… sous son piano !
Sa carrière autant que sa légende vont être lancées en 1941 lorsqu'il interprète avec un succès retentissant le cinquième concerto pour piano de Prokofiev sous la direction du compositeur. Sa vie à partir de là se décline, prétendait-il, en *Préludes et fugues*, à l'image du *Clavier bien tempéré*. Il va parcourir en tous sens et avec succès l'Union soviétique sans être autorisé à se rendre à l'étranger, ce qui le laisse indifférent ; indifférent il l'est du reste à la politique et n'appartiendra jamais au Parti Communiste.
En 1960 il peut se rendre enfin à l'ouest. Emil Gilels, son condisciple auprès de Neuhaus, autorisé à sortir avant lui d'Union Soviétique et aussitôt acclamé par la critique avait répliqué modestement : *Attendez d'avoir entendu Richter* ! A ses débuts à *Carnegie Hall*, le public est *médusé par la puissance tellurique comme par les infinies délicatesses de son jeu*, note Bruno Monsaingeon. Il est au piano ce que Furtwängler est à l'orchestre, écrira-t-on.
Il a 45 ans et va désormais sillonner le monde, moins selon un plan de carrière qu'en obéissant à sa fantaisie,

un piano dans un camion, jouant où bon lui semble dans un endroit accueillant, guère enclin à retourner aux Etats-Unis qu'il n'apprécie guère, préférant à de grandes salles de concert de petites salles chaleureuses, des églises, des écoles. Il crée un festival en France (à la Grange de Meslay) et à Moscou (*Les soirées de décembre*), réclamé, reconnu, acclamé… *Il avait dans la tête et les doigts, à la fin de sa vie*, mentionne Bruno Monsaingeon, *quelque quatre-vingt programmes de récitals différents*.

Il passe les deux dernières années de son existence en France, éprouvé par la maladie et la souffrance psychologique. *Cet homme*, écrit Dimitri Dorliac, neveu de sa compagne, *à l'aspect monumental, à la taille imposante et au visage sculptural, ce musicien d'un haut niveau intellectuel, à la personnalité structurée, teintée parfois de puérilité, toujours porté à l'auto-dérision ou au plaisir de prendre la vie comme un jeu*, est comme un vieil arbre déraciné, victime d'une profonde dépression – une tragédie. *La tragédie commence là où la nature se montre si cruelle qu'elle détruit l'harmonie de l'individu*, affirmait le Thomas Mann de *La montagne magique* qui était avec Proust parmi les écrivains préférés de Richter. Réfugié dans un hôtel parisien (puis un temps au 44 rue Hamelin où vécut l'auteur de *la Recherche*), replié sur lui-même, Richter ne joue plus, ne veut voir personne. Il consent cependant à recevoir Bruno Monsaingeon qui parvient à le décider de collaborer à la réalisation d'un film, ce sera *Richter l'insoumis*. Légendaire, cet enregistrement est un magnifique testament.

Quittant Paris pour passer l'été 1997 dans sa datcha à proximité de Moscou, le film tout juste monté, Richter

meurt le 1er août 1997. Nina Dorliac le rejoint dans la tombe dix mois plus tard.
Un répertoire encyclopédique dispersé dans une discographie impressionnante assure une survie éclatante à celui qu'on reconnaît aujourd'hui comme *l'un des plus grands pianistes de l'Histoire*.

*

Ayant approché l'homme malade, cordial et mystérieux, puis découvert l'artiste génial au fur et à mesure que j'écoutais ses enregistrements, j'ai désiré mieux appréhender l'homme décrit comme un *personnage extraordinairement complexe et multiple*.
Dimitri Dorliac qui vécut près de lui pendant plus de cinquante ans a fait de lui le portrait vivant d'un artiste dans la vie comme dans son art. Le piano occupait bien sûr une place dominante durant ses journées. Il lui arrivait de se battre avec l'instrument : *il jouait sur des bûches,* disait-il. Il détestait les conversations savantes sur la musique, les commentaires après le concert qui le fatiguaient plus que le concert lui-même.
La culture jouait un rôle essentiel dans sa vie. Il avait la passion du théâtre, du cinéma, de l'opéra et quand la musique n'occupait pas son esprit il se nourrissait de peinture et de littérature. Bruno Monsaingeon raconte dans quelles circonstances il put approcher Richter enfermé dans sa chambre d'hôtel, muré dans le mutisme de la dépression. Sollicité en vain il a fini par consentir à ce que le cinéaste écrive sur lui un texte et le lui soumette. Monsaingeon écrivit une douzaine de pages – il était alors, raconte-t-il, fort imprégné de Proust. Il fit référence à l'épisode où à propos de la Berma, Proust pose le problème de l'interprétation : est-ce que la Berma en jouant *Phèdre* faisait d'un chef-d'œuvre

un nouveau chef-d'oeuvre, le chef-d'oeuvre de son interprétation ? Autrement dit, interpelant le Maestro : est-ce qu'un interprète peut être génial ? Est-ce que l'interprétation peut être un acte de génie ? Ce fut moins la réponse à cette question (on sait ce que Richter professait avec humilité) que la référence à Proust qui fut le sésame. Maestro veut vous voir tout de suite, lui dit-on. Et Richter de s'empresser d'interroger son interlocuteur :

- Est-ce qu'on trouve maintenant Proust en russe à Moscou ? *Le Temps retrouvé* est le seul volume de *la Recherche* que je ne connaisse pas. Vais-je devoir mourir sans l'avoir lu ?

Grand lecteur Richter était aussi bon peintre, pastelliste exclusivement ; ses pastels sont aujourd'hui exposés au musée Pouchkine de Moscou auquel il a fait don de sa collection de tableaux.

Le livre que lui a consacré son ami Youri Borissov, metteur en scène d'opéra et de théâtre, cinéaste et écrivain dévoile des aspects inattendus de la personnalité de l'artiste : sous sa carapace de colosse hiératique, un esprit libre, un être plein de fantaisie voire fantasque, drôle, clownesque parfois, formidablement vivant ; une impression corroborée par le témoignage de Bruno Monsaingeon : *Il vous sortait sans discontinuer de fulgurants lapins de son chapeau* (…) *On finissait par découvrir dans ses propos, au-delà de la drôlerie et d'une forte dose d'irrationnel très typiquement russe, une mystérieuse cohérence* (…) *Une fantaisie primesautière et espiègle* (…) *La sonorité de cette voix merveilleusement ondulante, l'image de ce visage indiciblement mélancolique* (…) *La langue de Richter, complexe, faite d'un extraordinaire mélange de raffinement et de gouaille*

moscovite de mauvais garçon, semblant liée à l'arôme et aux couleurs très spécifiques de la langue russe.
On l'imagine dans sa datcha, entouré d'amis avec lesquels il aimait organiser des fêtes, des soirées déguisées, des jeux parfois loufoques sous le regard attentif et tendre de Nina. Ainsi imagina-t-il un jour en compétition avec un autre élève de Neuhaus de jouer au piano la *sonate en la majeur* de Mozart *avec le nez*. Richter gagna mais, commentait-il, il aurait sans doute perdu avec Mozart qui aimait s'amuser à ça !
Il évoluait dans un univers à la Tchékhov – le couple était familier de la veuve de l'écrivain, Olga Knipper, dont Richter disait joliment : *elle avait l'air de marcher sur un clavier sans enfoncer les touches*. Cet univers cocasse, subtil, d'une gravité jamais appuyée qui appartient à l'auteur de *La mouette*, nul mieux que le cinéaste Nikita Mikhalkov ne l'a aussi délicatement transposé dans des films comme *Partition inachevée pour piano mécanique* ou *Soleil trompeur*… On imagine le couple, Slava et Nina, apparaissant dans l'une des datchas où se déroulent des séquences d'un de ces films. A grand renfort d'embrassades et de rires on invite *maestro* à s'asseoir au piano. Jouera-t-il la sonate en la majeur de Mozart plus sérieusement qu'avec son nez ? *C'est la sonate en la mineur que je joue le plus souvent*, disait-il, *toujours avec plaisir, mais je n'y arrive… jamais* ! Ce ne fut pas manque d'obstination, il la joua quatre-vingt six fois ! Peut-être était-il trop puritain pour être un parfait interprète de Mozart, remarque à son propos Olivier Bellamy dans son dictionnaire amoureux du piano.
Richter considérait Mozart (le Mozart de *Cosi fan tutte*) et Stravinski (le compositeur de *la symphonie des psaumes*

en particulier) comme les deux plus grands ; mais sa dilection le portait plutôt vers Wagner (*Lohengrin*, ce qu'on fait de mieux en musique, professait-il), Chopin ou Debussy (on peut tout pardonner à Debussy, affirmait-il, rien que pour ses danseuses de Delphes).
Richter a joué un répertoire immense pour musique de chambre, accompagnement de lieder et pour orchestre sous la direction des plus grands chefs. Il en appréciait quatre en particulier : Furtwängler (il mettait sa direction de *Tristan* au-dessus de tout), Mravinski (le légendaire chef du philharmonique de Leningrad), Désormière (Richter vénérait son enregistrement de *La mer* de Debussy) et Carlos Kleiber (il a enregistré avec cet autre géant qui lui est comparable par le génie l'étonnant concerto pour piano de Dvorak).
Sujet plus délicat, ses pianistes préférés ! La plupart sont peu connus du public français n'ayant pas eu l'autorisation de quitter l'URSS (à l'exception de Gilels), leurs enregistrements demeurés confidentiels au-delà du rideau de fer. Richter plaçait très haut Heinrich Neuhaus, son maître (avec son père et Wagner, disait-il) ; Sofronitski, gendre et interprète de Scriabine, vénéré par le public soviétique ; Gilels, l'autre élève brillant de Neuhaus dont la critique voulut à tort faire un rival ; enfin Maria Yudina*, aussi extravagante, outrancière, qu'elle était bonne pianiste, un personnage à la Gogol, bénéficiant malgré des provocations qui en auraient mené d'autres au goulag d'une mansuétude particulière de Staline. Pas plus qu'elle n'avait d'égards pour le dictateur elle ne ménageait ses confrères. Elle disait de Richter : *Un pianiste juste bon pour Rachmaninov !* Ce qui n'empê-chait pas ce dernier de la respecter infiniment.

*

Alors qu'il venait d'achever la lecture de *La prisonnière* et avait entretenu son ami Youri Borissov de la mort de Bergotte, Richter lui dit : *Savez-vous de quoi je rêve ? De jouer à Delft ! A l'endroit où se tenait le peintre. Il y a là une petite maison. Tout en haut, on mettrait le piano. Il est clair que Vermeer peignait d'un étage élevé. Et je rêve de jouer vingt-quatre heures de suite, jusqu'à ce que je m'écroule. Celui qui voudrait écouter s'installerait près de la maison, sur le sable…*

Les morts sont ailleurs que dans les cimetières, c'est bien connu, et Richter n'est certainement pas dans la tombe du cimetière de Novodievitchi de Moscou où il a été inhumé. J'imagine qu'il se trouve où il a rêvé d'être. Il n'a plus besoin de vaincre sa détestation de l'avion pour se transporter à Delft. Le regard intérieur sur *le petit pan de mur jaune* nous l'écoutons dérouler un programme où figure la première étude de Debussy. Nulle musique n'appelle davantage ainsi que l'ambitionnait le maestro à se dissoudre en elle. Il disait à propos de son interprétation : *Une main dessine, l'autre produit des sons*.

REPÈRES

**Richter. Ecrits, conversations*. Bruno Monsaingeon (Actes sud)

**Du côté de chez Richter. Conversations*.Youri Borissov (Actes sud)

**Sviatoslav Richter. Visions fugitives*. Dimitri Dorliac (Magellan)

**Dictionnaire amoureux du piano*. Olivier Bellamy (Plon)

**Richter. L'insoumis*. Film de Bruno Monsaingeon (Euroarts. Idéale audience)

- ***Maria Yudina***

Jeune, Maria Yudina était belle comme une Joconde avant de se flétrir avec les années ; semi-clocharde, pauvre comme Job à la fin de sa vie. Elle était l'amie des plus grands compositeurs, de peintres, d'écrivains, de poètes, de savants, de théologiens dissidents. Dégaine de sorcière, elle était tombée amoureuse d'un de ses élèves à un âge avancé, poursuivant de ses avances le malheureux, épouvanté, avec le revolver qui ne la quittait jamais. Autorisée à sortir d'Union soviétique pour se rendre à Leipzig elle traversa à genoux la Grand-Place de la ville pour aller se prosterner devant la statue en pied de Jean-Sébastien Bach. Elle ne ménageait pas Staline qui était d'une étrange mansuétude à son égard. Quiconque eût fait *le quart de la moitié du commencement*, comme disait Cyrano, de ce qu'elle s'autorisait se fût retrouvé illico au goulag, ou exécuté. Le dictateur lui ayant offert un appartement à Moscou elle en cassa les vitres, déclarant qu'elle voulait vivre comme les autres russes. Alors qu'il lui avait fait remettre un millier de roubles, elle lui écrivit qu'elle les avait données à l'église de son quartier pour qu'on y prie Dieu afin qu'il pardonne les crimes qu'il commettait contre le peuple russe (juive de naissance elle était devenue une chrétienne orthodoxe fanatique ; elle ne manquait pas de faire en public avant de commencer un concert, dans un geste autant de provocation que de piété, le signe de la croix). Elle avait proféré lors d'un repas, balayant d'un revers de main des miettes de pain sur la table : *deux choses me gênent dans la vie, les miettes et Staline.* Le propos rapporté au maître du Kremlin était demeuré sans suite fâcheuse.

On raconte qu'un soir Staline (dont c'est peu dire qu'il n'avait pas un cœur de midinette) écoute au bord des larmes à la radio le concerto 23 de Mozart interprété par Yudina. Empêché d'en entendre la fin il demande à son aide de camp de lui procurer toutes affaires cessantes l'enregistrement. Il n'y avait pas d'enregistrement ! Il s'agissait d'une diffusion en direct. Par peur des représailles le directeur de la radio rameute les musiciens, fait revenir au clavier Yudina, et en une nuit la gravure sur vinyle est bouclée et étiquetée… Au jour de sa mort Staline avait sur son pick-up ce disque improvisé.

Beaux Tuberculeux

Pr Pierre CARLES
Professeur Honoraire des Universités

Pâleur, maigreur, joues rouges, yeux brillants de fièvre, la beauté des tuberculeux, surtout des femmes a souvent été soulignée. Ainsi Byron (1788-1824), friand d'égocentrisme mondain, a pu écrire : « *j'aimerais mourir de consomption car toutes les femmes s'écriraient : regardez ce pauvre Byron, comme il est intéressant à l'agonie* ». Le poète britannique savait-il que la phtisie pouvait tuer en quelques semaines ou durer toute la vie, souvent écourtée, entrecoupée de poussées ou d'hémoptysies et aboutissant à la cachexie et à la mort ?
Au 19^{e} siècle, nombreux sont les auteurs qui ont aimé ou écrit sur la beauté des tuberculeux.

François-René de Chateaubriand (1768-1848), après sa jeunesse passée à Saint-Malo et au château de Combourg, prend un brevet de sous-lieutenant à 18 ans. Il démissionne et, en avril 1791, il voyage en Amérique et ce séjour sera à l'origine d'un poème en prose des *Natchez*. Il revient en France lorsqu'il apprend l'emprisonnement de Louis XVI. Il rentre à Saint-Malo, se marie, rejoint l'Armée des émigrés. Blessé au siège de Thionville, il émigre à Londres où il souffrira de la faim et du froid. La mort de sa mère et de sa sœur Julie, lui rappelle la religion de son enfance. Rayé de la liste des émigrés, le voilà à Paris en 1800. Il publie *Atala* en 1801, roman influencé par son voyage en Amérique et qui raconte les amours de deux « sauvages » dans le désert. En 1802, il publie *René*, roman autobiographique

et romanesque. « *Le Génie du Christianisme* » suit la même année. Grâce à ce livre, le sentiment religieux, mis en réserve durant la Révolution, va retrouver son éclat. Tout le mouvement religieux du XIX^{e} siècle va en être influencé.
La gloire lui ouvre les portes des salons littéraires et particulièrement celui de ***Madame Pauline de Beaumont*** dont la famille a été décimée pendant la terreur ; elle n'a échappé à l'échafaud qu'en raison de ses hémoptysies.

Portrait de Pauline de Beaumont
par Élisabeth Vigée-Lebrun

C'est un exemple unique où la tuberculose sauve la vie (elle survivra une quinzaine d'années). Dans ses portraits, on découvre une belle femme aux yeux marron, la chevelure châtain, bouclée, encadrant un visage régulier au regard langoureux.
Le vicomte devient son amant ce qui ne l'empêche pas de lutiner Madame Delphine de Custine mais elle ne

sera pas la sylphide qu'il recherche avec son insatiable imagination.
En 1803, notre volage écrivain est nommé secrétaire de légation à Rome. L'Italie étant sous la botte de Napoléon, on ne parle plus d'ambassade mais de légation. Madame de Beaumont le rejoint et va mourir de sa tuberculose. Dans les lettres de l'époque, il écrit : « *ma vie creusée par la mort de Madame de Beaumont était devenue vide* ». Elle ne le restera pas longtemps… Dans une autre lettre, il raconte que, l'étisie étant considérée comme contagieuse, personne ne veut acheter ses équipages car Madame de Beaumont y est montée deux ou trois fois. Ce terme d'« étisie » vient du grec et signifie comme la phtisie, affaiblissement, cachexie. C'est la même origine que l'adjectif étique qui signifie quelqu'un de décharné, très maigre. Etisie et phtisie peuvent s'appliquer à d'autres maladies. Le terme tuberculose est bien plus adapté.
Le Vicomte va démissionner en 1804 après avoir appris l'exécution du duc d'Enghien. Il va voyager et reviendra à la vie politique sous Louis XVIII et Charles X. Il sera pair de France, membre de l'académie française. Il se retire en 1830 abandonnant son titre et sa pension de pair. Il va écrire les *Mémoires d'Outre-Tombe*. En 1838, il revient sur la mort de Madame de Beaumont. Elle avait été mieux un temps grâce à l'air de Rome mais cela ne durera pas. Il la promène et un jour, il l'amène au Colysée. Elle s'asseoit sur une pierre devant l'autel puis dit : « *Allons, j'ai froid* ». Il la reconduit chez elle ; elle se coucha, elle ne se relèvera plus. Elle mourra deux jours plus tard, le 4 novembre 1803. Il décrit la confession, l'extrême onction puis les obsèques : « *Les funérailles eussent été moins françaises à Paris qu'elles ne le furent à Rome* ». Il avouera de plus qu'il fut

impossible de vendre les meubles de Madame de Beaumont, l'obligeant à les brûler.

Bien plus romantiques sont les amours d'**Alphonse de Lamartine** (1790-1869) et de ***Julie Charles***.

Portrait d'Elvire (Julie Charles)
d'après la miniature d'Etouis

Elle a épousé à 20 ans un physicien célèbre, déjà sexagénaire. Lamartine va la surnommer Elvire. Il s'agit d'une brune aux cheveux longs et bouclés, les yeux marron, le joli visage avec un léger sourire plein de charme, la poitrine généreuse. Elle avait tout pour plaire.
A l'automne 1816, les futurs amants se rencontrent à Aix-les-Bains. Lamartine y soigne « ses nerfs » et Elvire sa tuberculose. Ils vécurent plusieurs semaines d'un amour exalté. Ils se revoient à Paris l'hiver suivant et promettent de se retrouver à Aix-les-Bains l'été 1817. L'été revenu, Lamartine se retrouve seul dans la ville thermale : Elvire est trop fatiguée pour voyager. Elle est restée à Paris où elle devait mourir le 18 décembre 1817.

Il écrit « *Le Lac* » qui berça nos humanités[92]. Il se remémore les parties de canotage sur le lac du Bourget. Il exprime son angoisse devant la fuite du temps. Chacun connaît ce beau poème dont voici la première strophe :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Le Lac est le poème immortel de l'inquiétude humaine devant le destin. Il adressera à Elvire des méditations sur l'immortalité. Il y parle de la mort comme s'il s'agissait de lui-même et établit un lien entre l'amour humain et l'amour divin. Voici les quatre premiers alexandrins.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Le dernier alexandrin (sur 130) est un véritable cri de désespoir :

Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

Lamartine de retour dans la maison familiale de Milly (où il apprendra la mort d'Elvire) va trouver la consolation dans le travail. Il publiera les remarquables *Méditations* en 1820. Il s'est marié en 1819 mais l'image d'Elvire ne

[92] Les humanités à l'époque correspondent à la seconde. La rhétorique est la 1ère, et la philosophie la terminale. Secondairement, le terme a été élargi et il désignait au XXe siècle ce que nous appelons maintenant le lycée.

le quitte pas. Cet amour qui, ayant révélé le poète à lui-même, va enrichir son inspiration.

Amandine-Aurore-Lucile Dupin, dite **George Sand** (1804 -1876) est bien connue pour ses romans et célèbre pour sa vie sentimentale.

Portrait de George Sand
par Auguste Charpentier (1838) coll.
Musée de la vie romantique, à Paris.

Mariée à un homme brutal dont elle se sépare avec deux enfants, elle est l'amante de Jules Sandeau à qui elle emprunte la première syllabe de son nom. Après un amour torride de deux ans avec Alfred de Musset, elle tombe amoureuse de ***Frédéric Chopin*** (1810-1849) qui allie la beauté slave de sa mère polonaise au charme français de son père.
George Sand le séduira en 1838 alors que Chopin souffre de sa tuberculose. Elle décide de soigner son amant à Majorque la même année et raconte ce séjour dans « *Un hiver à Majorque* » (1841), roman à la fois très documenté sur l'histoire de Majorque mais aussi très romantique. Elle retrouve Chopin à Perpignan le 30 octobre. Le commandant du bateau de Barcelone à Palma de Majorque, insiste pour faire coucher le malade

dans le plus mauvais lit que l'on brûlera. C'est sans compter sur la personnalité de la romancière.
A Majorque, un gros problème est posé par le piano dont ne peut se passer le musicien. La douane espagnole exige des taxes supérieures au prix du piano. Après trois semaines de pourparlers, le prix baissera de moitié. Le « *pianolo playel* » pourra intégrer la maison louée, très humide de Monsieur Gomez. La maladie de Chopin empire et ils sont obligés de déménager. Le propriétaire brûlera tous les meubles. La magnifique chartreuse de Valldemosa, à l'époque en ruines, les accueille avec un logement sain. Les ennuis continuent. Leur voisine Maria-Antonia les sert gratuitement mais vole beaucoup d'aliments. Les habitants très catholiques font payer les fruits et les légumes trois fois leur prix : ils ne supportent pas que les expatriés ne fréquentent pas l'église et, de plus, qu'ils ont amenés un malade contagieux avec eux. Le lait est coupé d'eau… Heureusement, le consul de France leur fournit fruits et légumes au prix normal. Ils achètent une chèvre pour le lait mais celle-ci déprime car elle est séparée de ses congénères : il faudra lui adjoindre une brebis et tout rentrera dans l'ordre.
La production du pianiste – compositeur a été intense à Majorque et George Sand a pu dire : « *Ce Chopin est un ange. Il a fait à Majorque, étant malade à mourir, de la musique qui sentait le paradis* ».
Elle rapporte leur vie dans la chartreuse, ses démêlés avec un poêle enduit de bouse de vache et les exigences de leur premier propriétaire qui leur a loué « Bon Vent » où il leur fit payer « *le badigeonnage, le repicage* » de toute la maison à cause de la contagion. Chopin supporte difficilement le retour à Barcelone où ils seront heureusement pris en charge par le consul de France.

Ils ne referont pas cette expérience et les étés suivants se passeront au château de Nohant, propriété de George Sand. Ils reçoivent la visite de Franz Liszt et les discussions des deux musiciens romantiques sont à l'origine de « *Consuelo* » (1842-1843). George Sand commente la manière de composer de Chopin. Il commence ses matinées de travail en jouant sur un piano une idée musicale qui lui était venue. Il répète toute la matinée la même phrase en changeant une note que pour revenir au premier jet…

Mais l'incorrigible romancière prend des amants. A partir de 1846, de fréquentes disputes déchirent le couple. Chopin ne composera plus. Ils se séparent en 1847. Le musicien, désargenté, ne vit que grâce à des leçons de piano qui se tarissent lors de la révolution de 1848. Il décide de faire une tournée en Angleterre et en Ecosse, supportant mal le climat humide, revient à Paris où il va mourir de sa tuberculose le 17 octobre 1849.

L'œuvre de Chopin, en tête de la révolution romantique, est presque exclusivement dédiée au piano seul. Son état d'âme se retrouve dans son œuvre : brûlante et passionnée dans les *Valses*, *Mazurkas* et *Polonaises* mais aussi nostalgique dans ses pages les plus noires en particulier de certains *Préludes*, *Scherzo* ou *Nocturnes*.

Madame de Beaumont vers Rome, Elvire vers Aix-les-Bains, Chopin à Majorque, représentent l'époque où les tuberculeux devaient vivre dans un climat sec et ensoleillé. Naples était une destination privilégiée mais le voyage était tellement long et éprouvant que le tuberculeux le supportait mal d'où l'expression « voir Naples et mourir »…

Alexandre Dumas fils (1824-1893), longtemps écrasé par l'ombre puissante de son père, va atteindre la gloire grâce à « *La dame aux camélias* » (1848). Dans ce roman, il raconte la vie d'une demi-mondaine ***Marie Duplessis*** (1824-1847).

Marie Duplessis par Camille Roqueplan.

Le romancier, fils naturel et reconnu, garde les stigmates de son enfance sans père et élevé en pension où il eut à subir, au sujet de sa naissance, de lâches brimades. Dans l'introduction, il stigmatise son époque et son livre n'est qu'« *un des symptômes naturels et logiques de la décomposition morale et sociale du siècle* ». Plus loin, il raconte « *de mon temps, les mœurs étaient partout également dévoyés*. ».
Dans le roman, il décrit celle qu'il appelle Marguerite Gauthier, grande et mince, la tête toute petite : « *dans un ovale d'une grâce indescriptible, mettez des yeux*

noirs surmontés de sourcils d'un arc si pur qu'il semblait peint ». Le nez fin, droit, la bouche régulière, les dents blanches, les cheveux noirs s'ouvrent sur le front en deux larges bandeaux ; la peau veloutée complètent le tableau. Bien sûr, elle est toujours représentée le corsage orné d'un camélia blanc.
En 1852, Alexandre Dumas publie sous le même titre un drame en cinq actes. La rencontre entre Marguerite et Armand Duval survient au premier acte. Il lui avoue son amour et elle lui offrira son camélia. Ils vivent une idylle campagnarde dans l'acte suivant. Le père d'Armand, Monsieur Georges Duval, intervient au 3e acte et supplie Marguerite de quitter son fils, l'honneur de la famille étant en jeu. Les amours d'Armand et d'une courtisane sont mal jugés et le père ne peut, dans ces conditions, marier sa fille. Marguerite reprend sa vie de demi-mondaine au 4e acte. Elle mourra dans les bras d'Armand au 5e acte.
Cette trame sera reprise fidèlement dans l'opéra *La Traviata* (la dévoyée en italien). Le librettiste est Francisco-Maria Piave et la composition de Giuseppe Verdi (1813-1901). Les personnages s'appellent Violetta et Alfredo. La disparition de Violetta au dernier acte n'empêche pas la tuberculeuse de chanter merveilleusement jusqu'à son dernier souffle. L'opéra fut créé à la Fenice de Venise le 6 mars 1853.
Quant à Alexandre Dumas fils, il écrira surtout des pièces de théâtre où il se consacre aux problèmes sociaux : séduction, divorce, adultère. On ne s'étonnera pas que l'une des pièces la plus connue soit *Le fils naturel* (1858).

Henri Murger (1822-1861), lui-même atteint de tuberculose, publie en 1851 « *Scènes de la vie de*

Bohème ». Les premières scènes décrivent la vie de quatre étudiants désargentés, « *menant une vie accidentée et fantastique* ». Schaunard est musicien, Marcel peintre, Colline philosophe. Quant à Rodolphe le poète, c'est « *un des plus gais porte-misère qui fusse à la vie de Bohème* ». Il rencontre ***Mimi*** qui devient sa maîtresse. Mimi est « *fort convenante* », jeune femme de 22 ans, petite, délicate, le visage « *éclairé par la lueur de ses yeux bleus et limpides* ». C'est « *le plus souvent une charmante tête aux regards tendres et pleins d'impérieuse coquetterie* ».
Ils vont vivre un grand amour mais Rodolphe est jaloux et Mimi, malade, va se réfugier dans les bras d'un vicomte…
Rodolphe se console en écrivant des vers et dans la scène suivante, Mimi vient le rejoindre dans sa chambre. Elle est de plus en plus malade et va être conduite à l'hôpital où elle va mourir de tuberculose.
Le canevas des amours de Rodolphe et de Mimi va servir pour *La Bohème* dans l'opéra de Giacomo Puccini (1858-1924), les *Librettistes* (Luigi Illica et Giuseppe Giacosa) ayant gardé les mêmes noms mais italianisés : Marcelo et Rodolpho. Le destin tragique de Mimi va émouvoir l'Europe entière.

La Dame aux Camélias et Scènes de la Vie de Bohème ont fait l'objet de multiples représentations théâtrales et d'adaptations cinématographiques, en dehors bien sûr des célèbres opéras. C'est dire l'énorme succès de ces œuvres dans leur siècle. On dit cependant que Charles Aznavour s'est inspiré des « scènes » pour sa chanson « *La Bohème* ».
Ces amours célèbres ne font pas oublier les amours dans les sanatoriums de gens jeunes et désœuvrés. Thomas

Mann, allemand tuberculeux, a décrit dans « *La montagne magique* » (1924) les amours platoniques d'un jeune allemand avec une belle russe. Toute l'action se situe dans un sanatorium international de Davos en Suisse où l'auteur lui-même a été soigné.
Au début du XIX^{e} siècle, on estime qu'un tiers de la population européenne était contaminé par le bacille de Koch. Inutile d'expliquer pourquoi, après 1950, la littérature ne s'intéressera plus à la phtisie…

Pierre Dac

Dr Elie ATTIAS
Pneumo-Allergologue - Toulouse

Pierre Dac, de son vrai nom, André Isaac, né le 15 août 1893 à Châlons-sur-Marne et mort le 9 février 1975 à Paris, est un humoriste et comédien français. Il a été, également, pendant la Seconde Guerre mondiale une figure de la Résistance.

Pierre Dac (assis en tailleur devant le président) lors d'une réception donnée par le président de la République Vincent Auriol pour tous les chansonniers, le 15 janvier 1954 (*coll. Denise Weill*)

Il est issu d'une modeste famille d'Alsace, installée après la défaite de 1870 à Châlons-sur-Marne. Il naît dans cette ville au 70, rue de la Marne. Mobilisé en août 1914 au lendemain de son vingt-et-unième anniversaire, il revient du front quatre ans plus tard avec deux blessures, dont une d'un obus qui lui a raccourci de douze centimètres le bras gauche. Après la Première Guerre mondiale, Pierre Dac vit de petits métiers à Paris. Dans les années 1930, il se produit comme chansonnier dans divers cabarets, notamment la Vache Enragée, le Coucou, le Théâtre de dix Francs, le Casino de Paris, les Noctambules, et la Lune rousse à Montmartre. Sarvil lui écrit de nombreux textes pour ses spectacles. En 1935, il crée une émission humoristique de radio *La Course au Trésor* et en anime une autre *la Société des Loufoques*. Ces deux émissions remportent un grand succès.

En 1938, il fonde *L'Os à moelle,* organe officiel des loufoques, une publication humoristique hebdomadaire dont le nom fut inspiré par François Rabelais et par son père boucher. Le mot *loufoque* vient de l'argot des bouchers, le *louchébem*, et signifie *fou*. Il a pour collaborateurs le chansonnier Robert Rocca, les dessinateurs Jean Effel, Roland Moisan, etc. Dès son premier numéro, il annonce la constitution d'un *Ministère loufoque* dont les portefeuilles ont été distribués au *Poker Dice*. Ses petites annonces, dont la plupart furent rédigées par Francis Blanche qui débutait alors, vendent de la pâte à noircir les tunnels, des porte-monnaie étanches pour argent liquide, des trous pour planter des arbres, etc. Le journal, dès l'origine très anti-hitlérien, disparut après son dernier numéro (n° 109) le 7 juin 1940. L'équipe du journal fut contrainte de quitter Paris

qui était alors sur le point d'être occupé. Il reparaîtra épisodiquement en 1945-1946 puis vers 1965, avec des talents nouveaux comme René Goscinny (*Les aventures du facteur Rhésus*) et Jean Yanne (*Les romanciers savent plus causer français en écrivant*).

Pierre Dac se réfugie, en 1940, au 42, boulevard de Strasbourg à Toulouse. Une plaque commémorative l'atteste : *Ici ont vécu en 1940-41 Pierre Dac speaker de la France Libre et Fernand Lefevre commandant du groupe Lorraine et d'ici s'évadèrent en novembre 1941*.

Il décide de rejoindre Londres dès 1941. Il fut arrêté deux fois lors de ses tentatives de traversée des Pyrénées et fut incarcéré, la première fois à la *Carcel Modelo* (prison Modelo) de Barcelone puis la seconde fois, à Perpignan. Il finit par être échangé pour quelques sacs de blé, transite par le Portugal, rejoint d'abord Alger, puis enfin Londres.

A Londres, il devint, à partir de 1943, l'humoriste des émissions de Radio Londres, en français « *Les Français parlent aux Français* ». Il fut, parmi d'autres, la voix du slogan célèbre de Jean Oberlé : « *Radio Paris men*t, *Radio Paris ment, Radio Paris est allemand* » sur l'air de *la Cucaracha*.

Il ressuscita, sans faiblir, son hebdomadaire, *L'Os à moelle* sous le nom de *L'Os libre*. Soit 102 numéros, parus entre le 11 octobre 1945 et le 15 octobre 1947, dont les éditions Omnibus offrent une anthologie établie par Jacques Pessis.

À la Libération, il rentre à Paris où il est reçu apprenti à la loge *Les Compagnons ardents* de la Grande Loge de France, le 18 mars 1946. Il en restera membre jusqu'en 1952 et rédigera une parodie de rituel maçonnique devenue célèbre dans la franc-maçonnerie française. Il

revient au cabaret sur les scènes parisiennes : l'ABC, Les Trois Baudets, l'Olympia, l'Alhambra, le Théâtre de Paris, etc…
Ses émissions sur la BBC furent un prélude à la carrière qu'il fera avec Francis Blanche. Il crée alors le Parti d'en rire (1949) puis "le MOU" mouvement ondulatoire unifié avec Jean Yanne et Goscinny : ces initiatives le conduisent à être candidat à la présidence de la République quelques années avant Coluche. Il s'est également lancé dans l'écriture de romans parodiques comme *Du côté d'ailleurs ...* (1953), *Les Pédicures de l'âme* en 1974. Pierre Dac s'avère être le précurseur du faux journal télévisé.
A la même époque, il forme avec Francis Blanche qu'il rencontra en 1949, un duo auquel on doit de nombreux sketches dont le fameux *Le Sâr Rabindranath Duval* (1957), et un feuilleton radiophonique, *Malheur aux barbus*, diffusé de 1951 à 1952 sur Paris Inter (213 épisodes), et publié en librairie cette même année.

Le Sar Rabindranath Duval

Les personnages et les aventures sont repris de 1956 à 1960 sur Europe1, sous le titre *Signé Furax*, soit 1034 épisodes. Ces émissions sont suivies par de nombreux auditeurs parmi lesquels le président du conseil, Guy Mollet qui s'échappe un jour d'une séance à l'Assemblée nationale pour ne pas rater l'épisode quotidien diffusé sur Europe1. Pour les jeunes générations qui l'ignorent, Edmond Furax est un criminel capable d'hypnotiser ses victimes, un cambrioleur qui se travestit et change d'identité comme de chemise.
A l'antenne, les coauteurs interprètent les détectives *Black&Withe*, les autres personnages étant assurés par de jeunes comédiens qui s'appellent Jacques Dufilho, Raymond Devos, Roger Carel et Pauline Carton. « *C'est sans queue ni tête, épique et bouffon, le mariage réjouissant de la poésie et de la science-fiction, du suspense et du contrepet »*, écrit Macha Séry[93].
Comme beaucoup de grands comiques Pierre Dac est aussi un grand déprimé. On pense qu'il ne s'est jamais consolé de la perte de son frère aîné Marcel, mort au champ d'honneur en le 28 octobre 1915. C'est le 17 janvier 1960 que sa femme, Dinah, le découvre dans sa baignoire, les veines tailladées, gisant dans un bain de sang. En moins de deux ans, il s'agit de sa quatrième tentative de suicide. Par miracle, il échappe à la mort...
Mais à partir de 1962, Pierre DAC retrouve la santé et le moral, et fait preuve, à nouveau, d'une verve exceptionnelle : il fait reparaître *L'Os à moelle* entre 1964 et 1966. Plus tard, entre 1965 et 1974, en compagnie de Louis Rognoni, il crée la série *Bons baisers de partout* qui comporte 740 épisodes, une parodie des séries d'espion-

[93] Macha Séry, Le Monde, vendredi 6 février 2015.

nage des années 1960, diffusée sur France Inter. Il écrit et publie ses *Pensées*.
Il a été surnommé par certains le « *Roi des Loufoques* », pour son aptitude à traquer et créer l'absurde à partir du réel.
Son texte *Le biglotron* fut souvent cité par les amateurs de *dépédantisation*. Il est l'inventeur du *Schmilblick*, qui « *ne sert absolument à rien et peut donc servir à tout. Il est rigoureusement intégral !* ». Le mot *Schmilblick* sera repris pour un jeu télévisé, hérité de *La Chose* de Pierre Bellemare sur Radio-Luxembourg, puis par Coluche pour une parodie de ce jeu restée célèbre.
Entre 1964 et 1966 il fait reparaître *L'Os à Moelle*. En 1965, il se déclare candidat à la présidentielle, soutenu par le MOU, *Mouvement ondulatoire unifié*, dont le slogan était : « *Les temps sont durs ! Vive le MOU !* ». À la demande de l'Élysée, et pour ne pas se fâcher avec le général de Gaulle, l'ancien résistant renonce et abandonne sa campagne.
En 1972, un square et une statue sont inaugurés en son honneur, à Meulan. Devant les photographes, Pierre Dac et Francis Blanche posent à leur manière, c'est-à-dire en satisfaisant sur le monument un besoin naturel.
Malgré le succès, Pierre Dac est resté un homme timide et modeste, presque effacé. Il est mort le 9 février 1975 dans la plus grande discrétion. Il avait repris cette expression d'Alphonse Allais : « *La mort est un manque de savoir-vivre* ».

Il fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise (division 87).

Plaque commémorative au cimetière du Père-Lachaise

Pierre Dac est chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de la Résistance, Croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945 pour conduite exceptionnelle, deux palmes et cinq étoiles.

Quelques pensées de Pierre Dac

- A l'inverse des hommes, l'océan se retire pour que la mer garde ses poissons.

- Les bons crus font les bonnes cuites. Le mouvement des marées et le mouvement des capitaux sont les deux mamelles du mouvement perpétuel.

- Quand on a trop mangé, l'estomac le regrette et quand on n'a pas assez mangé, l'estomac le regrette aussi.

- J'ai toujours été surpris qu'un record battu ne se soit jamais plaint.

- Pourquoi, à l'instar des objets, n'existe-t-il pas un bureau des amours perdus ou trouvés ?

- Les femmes de mœurs légères ont parfois la tâche lourde avec les hommes de poids.

- Rien ne sert de penser, il faut réfléchir avant.

- Le travail, c'est la santé… Mais à quoi sert la médecine du travail.

- Si la matière grise était plus rose, le monde aurait moins les idées noires.

- Les gens superstitieux vous recommandent instamment de ne jamais passer sous une échelle, mais ils ne vous empêchent pas de passer sous un taxi.

- Ce qui différencie totalement un régime de bananes d'un régime totalitaire, c'est que le premier est alimentaire et débonnaire alors que le second est autoritaire et arbitraire.

- Si le régime des allocations familiales était vraiment correct et régulier, tout allocataire familial prolifique devrait, à partir de neuf enfants, avoir droit à la qualification de père de famille professionnel.

- Les pense-bêtes sont les porte-clés de la mémoire et la mémoire, c'est du souvenir en conserve.

- Mourir en bonne santé, c'est le vœu de tout bon vivant bien portant.

- Si la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne, la façon de ne pas donner ne vaut rien.

- Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes majeurs et rigoureux de tous ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir.

- Rien n'est jamais perdu tant qu'il reste quelque chose à trouver.

- Une fausse erreur n'est pas forcément une vérité vraie.

- Le véritable égoïste est celui qui ne pense qu'à lui quand il parle d'un autre.

- Ce n'est pas parce qu'en hiver on dit "Fermez la porte, il fait froid dehors" qu'il fait moins froid dehors quand la porte est fermée.

- Il faut une infinie patience pour attendre toujours ce qui n'arrive jamais.

- N'importe quoi vaut souvent mieux que rien du tout, et réciproquement, de même que quiconque n'est pas souvent quelqu'un, et inversement.

- Les suppositoires à la nitroglycérine sont beaucoup plus efficaces que ceux à la glycérine pure, mais se révèlent beaucoup plus bruyants.

- Ceux qui ne savent pas à quoi penser font ce qu'ils peuvent, toutefois et néanmoins, pour essayer de penser à autre chose que ce à quoi ils ne pensent pas.

- Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on n'a pas fait le jour-même, mais qu'on aurait pu faire la veille ou l'avant-veille du surlendemain.

- Mourir en bonne santé, c'est le voeu de tout bon vivant bien portant.

- Ceux qui ne savent rien en savent toujours autant que ceux qui n'en savent pas plus qu'eux.

- Celui qui dans la vie, est parti de zéro pour n'arriver à rien dans l'existence n'a de merci à dire à personne.

- Si la fortune vient en dormant, ça n'empêche pas les emmerdements de venir au réveil.

- Ceux qui pensent à tout n'oublient rien et ceux qui ne pensent à rien font de même puisque ne pensant à rien ils n'ont rien à oublier.

- Quand on n'a besoin que de peu de chose, un rien suffit, et quand un rien suffit on n'a pas besoin de grand-chose.

- Un très ancien proverbe birman dit : « Rien ne sert de courir si on n'est pas pressé et rien ne sert de marcher si on n'est pas foutu de se tenir debout ».

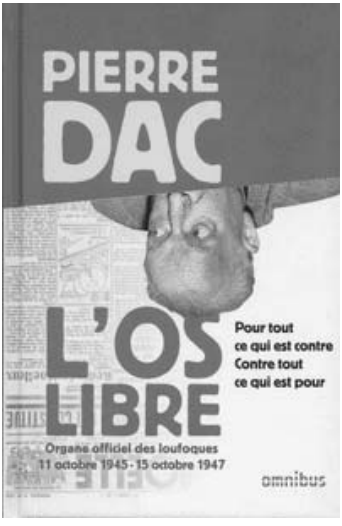
- Quand on dit d'un artiste comique de grand talent qu'il n'a pas de prix, ce n'est pas une raison pour ne pas le payer sous le fallacieux prétexte qu'il est impayable.

- La véritable et sincère amitié verbale profondément superficielle est celle sur laquelle on peut absolument compter quand on n'a strictement besoin de rien.

- On dit d'un accusé qu'il est cuit quand son avocat n'est pas cru.

- A la faculté de médecine et de pharmacie, il est communément admis que les comprimés ne sont pas systématiquement des imbéciles diplômés.

Pierre Dac, *L'os libre*, Omnibus 1006



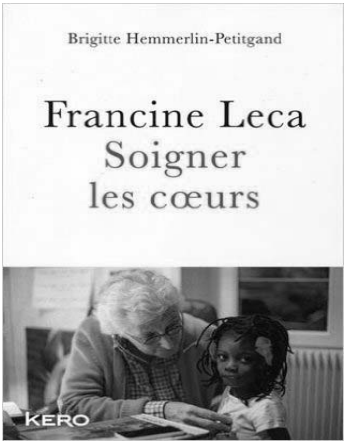
A son retour de Londres où il avait participé à l'aventure des « Français parlent aux Français » au micro de la BBC, Pierre Dac ressuscite *L'Os à Moelle* sous le titre *L'Os libre*. A partir d'octobre 1945 et jusqu'en octobre 1947, Pierre Dac et ses complices s'en donnent à coeur joie en posant leur regard de loufoques sur un pays en pleine reconstruction miné par les pénuries et l'instabilité politique – sans oublier les chroniques qui avaient fait la gloire de *L'Os à Moelle* d'avant-guerre : les recettes de cuisine extravagantes, les publicités délirantes, les romans feuilleton farfelus et les fameuses petites annonces. Cette anthologie regroupe les meilleurs articles des 102 numéros de *L'Os libre* situés dans leur contexte historique.

Pierre Dac et Francis Blanche, *Signé Furax*, Omnibus, 790 pages

De l'action ! Du suspense ! De la rigolade ! Tout commence par le vol de prestigieux monuments français, remplacés par des imitations en staff. Cet infâme forfait est-il réellement signé Furax, comme il semblerait ? Pas si sûr... Les détectives Black & White et leurs amis se lancent dans une enquête qui les mènera sur la piste de la redoutable secte des Babus, adorateurs du Boudin sacré, dont l'objectif est la domination du monde. Ils vont affronter d'innombrables dangers, vivre mille péripéties, sillonner la planète, de Madagascar à Yadupour, la capitale du Filekistan, et même voyager dans le temps... On frémira, on se passionnera, on s'enflammera devant tant d'aventures extraordinaires – et surtout, on rira beaucoup. *Diffusé d'octobre 1956 à juin 1957 sur Europe1,* Le Boudin sacré *a fait s'esclaffer la France entière et appartient à la légende de la radio.*

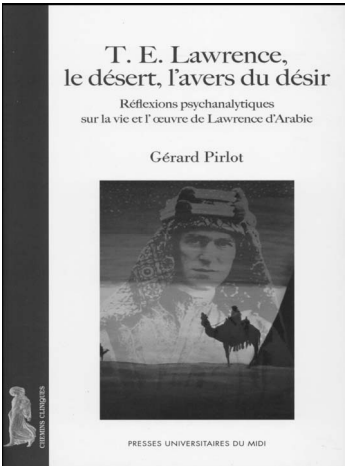
LES LIVRES

Francine Leca, soigner les cœurs de Brigitte Hemmerlin-Petitgand, Editios Kero



Francine Leca, une femme hors du commun, est une pionnière. Première femme chirurgienne cardiaque en France, chef de service à Laënnec, puis à Necker, elle a fondé avec Patrice Roynette, en 1996, une association pas comme les autres : Mécénat Chirurgie Cardiaque.
Ce livre raconte l'histoire des petits patients opérés par l'Association. 2 600 enfants condamnés par la maladie dans leur pays ont été pris en charge en France. Leur séjour ne leur a pas seulement redonné les couleurs de la vie. Il leur a montré, aussi, que la générosité existe dans notre pays... Un livre qui rend aussi hommage à l'ensemble des acteurs qui font l'histoire de Mécénat Chirurgie Cardiaque : familles d'accueil, bénévoles, médecins, donateurs, convoyeurs, partenaires. Les droits d'auteurs sont reversés à l'Association.

T.E. ***Lauwrence, le désert, l'avers du désir*** de Gérard Pirlot, Editions Presses universitaires du midi, 386 pages

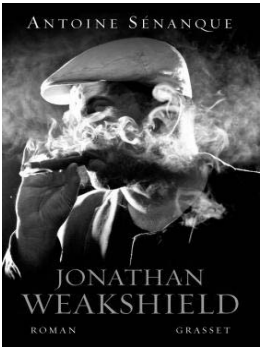


Thomas Edward Lawrence (1888-1935), plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie, fut successivement mythifié, démythifié, idéalisé, accusé, considéré comme un héros et un génie militaire, un saint ou un imposteur, un agent secret, un névrosé, un paranoïaque. Au-delà de ces appréciations bien souvent exagérées, son épopée et sa personnalité restent uniques et, aujourd'hui encore, permettent de jeter un éclairage déterminant sur les rivalités au Proche-Orient. Lawrence incarne un type de conflit avec ses propres imagos parentales, sa filiation mais aussi l'« establishment » et « la raison d'État » qui le broyèrent. Il a certes été un personnage vivant, historique, mais également, selon l'expression de G. Deleuze, un « personnage conceptuel ». Dans cet ouvrage l'auteur a cherché à décrire et comprendre certains aspects et dynamismes du fonctionnement psychique de l'homme en les contextualisant avec des événements marquants de son enfance et de sa vie d'homme.

L'art-thérapie en soins palliatifs*, *L'entre-temps de Carol Duflot, préface de Emmanuel de Lariviere, *Editions Eres*.

« La fin de vie, c'est d'abord la vie ». En unité de soins palliatifs, il ne s'agit pas d'attendre la mort, mais d'être toujours dans la vie, malgré la souffrance, malgré la colère et le chagrin. Encore quelques jours ou quelques semaines de vie, mais il peut y avoir tellement de choses à vivre et à partager avec les autres. En exprimant par la création l'intensité de ce qu'il ressent, le malade s'ouvre au monde qui l'entoure, à ses proches mais aussi aux soignants, aux médecins. Il peut crier sa colère, livrer son angoisse, évoquer ses symptômes. Il peut exprimer simplement ce qu'il ne parvient pas à dire. Le travail de l'art thérapeute est d'accompagner le malade dans la création mais ce n'est pas que cela. Dans un univers où la pluridisciplinarité est essentielle, toutes les informations qui nous sont données par l'expression artistique sont essentielles à la prise en charge globale de la souffrance du malade.
Carol Duflot est art-thérapeute, artiste peintre. Après 15 ans passés dans un service de soins palliatifs, elle exerce actuellement en accueil de jour Alzheimer et en résidence temporaire pour personnes âgées ou en difficultés sociales. Elle intervient dans des organismes de formations, des congrès et des institutions.

Jonathan Weakshield d'Antoine Sénanque, Editions Grasset, 384 pages

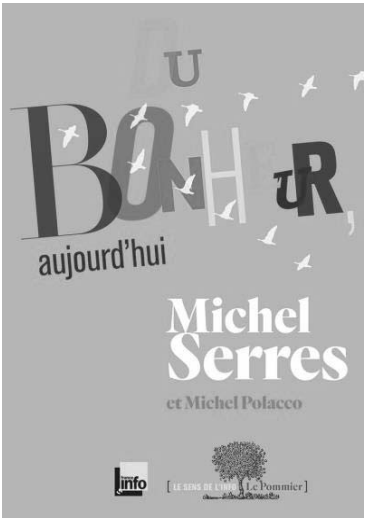


1897, Scotland Yard, Londres. Le dossier Jonathan Weakshield est réouvert. Ancienne grande figure de la pègre, il avait été déclaré mort quinze ans plus tôt. Chef du Seven Dials, quartier redouté des bas-fonds londoniens, il y a fait régner l'ordre et la terreur au côté du Viking, le maître des gangs de la capitale, officiellement pendu en 1885.
Les empreintes retrouvées sur une lettre à une inconnue prouvent que Weakshield est vivant. Tandis qu'un inspecteur acharné se lance sur sa piste à travers l'Europe et l'océan Indien, l'enquête de deux journalistes du Daily News dévoile les secrets de celui qu'on avait surnommé pour sa cruauté le « *loup du Seven Dials* ». Qui est-il ? Comment a-t-il disparu ? Et pourquoi refait-il surface maintenant ? Il faudra remonter loin, revenir sur son passé en Irlande au temps de la grande famine, interroger ses lieutenants, suivre son ascension à Londres, revivre la bataille des gangs de Strugglefield, son amitié brisée avec le Viking et son histoire d'amour secrète. Weakshield revient pour régler ses comptes et sauver la femme qu'il aime, mais les vieilles haines se réveillent et le sang s'apprête à couler de nouveau sur les bords de la Tamise.

Economie du bien commun de Jean Tirole, Puf

Avec ce premier livre en français destiné à un large public, le prix Nobel d'économie 2014 nous invite à partager sa passion pour cette discipline. Il défend une certaine vision de l'économie, science qui croise la théorie et les faits au service du bien commun, et de l'économiste, chercheur et homme de terrain. C'est dire que le lecteur pénètre dans l'atelier d'un économiste et voyage à travers les sujets affectant notre quotidien : économie numérique, innovation, chômage, changement climatique, Europe, État, finance, marché... En dressant un panorama des grandes problématiques de l'économie d'aujourd'hui, Jean Tirole nous fait entrer au coeur des théories dont il est le père.

Du bonheur aujourd'hui, de Michel Serres et Michel Polacco. Le sens de l'info. Editions Le Pommier



Le bonheur est un sujet qui nous occupe tous, écrivains, philosophes ou simples humains. Il n'est pas si facile à définir, à circonscrire : en interrogeant les gens ou en lisant les textes, on se rend vite compte que chacun ne le voit pas de la même manière. Ce petit ouvrage n'est cependant pas un essai : c'est un recueil de petites réflexions sur le bonheur, tirées de chroniques radiophoniques dominicales (*Le sens de l'info*, sur France Info) qui ne portaient pas spécifiquement sur le sujet : l'art, la bonté, la faiblesse, la gourmandise, la nuit, la philosophie, la poésie, le rire, le vin… La grande qualité de Michel Serres, c'est de savoir rester simple et accessible lorsque c'est nécessaire. L'ensemble est léger, primesautier, plutôt optimiste aussi dans la manière de voir le monde. C'est intelligent et vivifiant, et évidemment chacun est invité à s'interroger sur sa propre conception des choses.

La révolution transhumaniste de Luc Ferry, Editions Plon, 216 pages

« Ne croyez surtout pas qu'il s'agisse de science-fiction », prévient d'emblée Luc Ferry. Comprendre et prendre conscience de la nature exacte des révolutions économiques, scientifiques et médicales en cours, mais aussi des bouleversements éthiques, spirituels et métaphysiques dont ces nouvelles technologies sont porteuses : voici le but de cet ouvrage. « Ne croyez surtout pas qu'il s'agisse de science-fiction : 18 avril 2015, une équipe de généticiens chinois entreprenait d'*améliorer* le génome de quatre-vingt-trois embryons humains. Jusqu'où ira-t-on dans cette voie ? Sera-t-il possible un jour (bientôt ?

déjà ?) d'*augmenter* à volonté tel ou tel trait de caractère de ses enfants, d'éradiquer dans l'embryon les maladies génétiques, voire d'enrayer la vieillesse et la mort en façonnant une nouvelle espèce d'humains *augmentés* ? Nous n'en sommes pas (tout à fait) là, mais de nombreux centres de recherche *transhumanistes* y travaillent partout dans le monde, avec des financements colossaux en provenance de géants du Web tel Google. Les progrès des technosciences sont d'une rapidité inimaginable, ils échappent encore à toute régulation. En parallèle, cette "infrastructure du monde" qu'est le Web a permis l'apparition d'une économie dite *collaborative*, celle que symbolisent des applications comme Uber, Airbnb ou BlaBlaCar. Selon l'idéologue Jeremy Rifkin, elles annoncent la fin du capitalisme au profit d'un monde de gratuité et de souci de l'autre. N'est-ce pas, tout à l'inverse, vers un hyperlibéralisme, vénal et dérégulateur, que nous nous dirigeons ? Certaines perspectives ouvertes par les innovations technoscientifiques sont enthousiasmantes, d'autres effrayantes. Ce livre cherche d'abord à les faire comprendre, et à réhabiliter l'idéal philosophique de la régulation, une notion désormais vitale, tant du côté de la médecine que de l'économie ».

Le Temps de la consolation de Michaël Foessel Editions Le Seuil, 288 pages

Un geste ou une parole devraient suffire, et pourtant… Consoler est une activité difficile qui implique de prendre la parole sur une souffrance que l'on ne partage pas, mais à laquelle on cherche à prendre part. Comment, sans la trahir, se frayer un chemin jusqu'à l'intimité de l'autre ? Quels mots employer qui ne suscitent pas le soupçon ? Ces questions relèvent aujourd'hui de la psychologie ou de la religion. Pourtant, la philosophie a longtemps été un baume pour les douleurs humaines. De Platon à Boèce en passant par les stoïciens, la raison s'impose comme la grande consolatrice. En s'appuyant sur cette tradition, ce livre propose dans un premier temps une grammaire de la consolation. Acte social qui mobilise le langage, la consolation dit quelque chose de la condition humaine. L'auteur montre que nous vivons le « temps de la consolation », c'est-à-dire un temps marqué par la perte des modèles communautaires, rationnels et amoureux qui justifiaient l'existence face au pire. Repenser la consolation, c'est éviter le double écueil de la restauration de ces anciens modèles et du renoncement mélancolique au sens.

« Au secours ! Les mots m'ont mangé » de Bernard Pivot, Allary Editions, 110 pages

« On déguste des phrases. On savoure des textes. On boit des paroles. On s'empiffre de mots. Écriture et lecture relèvent de l'alimentation. Mais la vérité est tout autre : ce sont les mots qui nous grignotent, ce sont les livres qui nous avalent. » B.P.
Ecrit par admiration des écrivains, dit sur scène par son auteur, ce texte est une déclaration d'amour fou à notre langue. Bernard Pivot y raconte la vie d'un homme qui, malgré ses succès de romancier – invitation à Apostrophes, consécration au Goncourt – a toujours eu l'impression d'être mangé par les mots. Leur jouet plutôt que leur maître.
Un hommage malicieux, inventif et drôle aux hôtes du dictionnaire.

Le secret d'Horace Saint-Clair de Jacques Arlet, Editions L'Harmattan, 188 pages

Ce roman historique plonge le lecteur au cœur de la Monarchie de Juillet (1830-1848) : Lucien Saint-Clair, originaire des Antilles, fait ses études de médecine à Paris. Il fréquente toute une galerie de personnages de la société bourgeoise et deviendra l'ami d'un certain nombre d'auteurs de l'époque dont Théophile Gautier. Il est amoureux de la douce Hélène. Mais une lettre de son père mourant le pousse à rechercher sa demi-sœur ; sa quête le mènera dans le sud de la France, en Espagne et même à Cracovie pour un dénouement inattendu !

Nous remercions tous les intervenants qui ont bien voulu participer à la rédaction de la revue Médecine et Culture

Véronique Adoue, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar,** INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu,** Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Pr François Carré,** PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Pr Alain Didier, Drs Roger Escamilla, Christophe Hermant, Marlène Murris, Kamila Sedkaoui :** Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières, Valérie Julia, Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse **; Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Dr Bruno Degano**, Hôpital de Montauban ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'ensoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz,** Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne, **Pr Michel Galinier,** Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Jean-Pierre Louvet, Pierre Barbe, Antoine Bennet,** UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard,** Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Philippe Raynaud, Marie Tardy,** Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière, F. Pillard, Eric Garrigues,** Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet, A. Chabbert-Broué, Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse**, **Dr Dominique Mora, Dr H. Naoun, M. Antonucci-Infirmière,** CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor, Michel Tiberge,** Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon,**

Service de Médecine légale**,** CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Dr Richad Aziza**, service de Radiologie ; **Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal**, département des radiations ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radiosénologie, Institut Claudius Régaud, Toulouse ; **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et Institut Claudius Régaud ; **Quintin Jean Claude,** chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse **; Valérie Siroux, INSERM U 823, Grenoble.**

Alexandre Aranda, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan,** Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun,** Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou,** Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud,** Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris **; Fanny,** infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris **; Vincent Gualino,** Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse **; P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial,** Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak,** service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier,** chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris **; Michel Migueres,** Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomo-tricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris **; Michel Olivier,** Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin,** Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris **; Béatrice Raffegeau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub,** Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, chercheur Laboratoire Stallergènes ; **Camille Vatier,** Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpilleux,** Recherche

Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson,** Docteur en Sciences Odontologiques.
Laurence Adrover, Pneumologue ; **David Attias,** Pneumologue-Allergologue ; **Franc Berthoumieu,** chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse, Matthieu Lapeyre, Daniel Colombier, Michel Levade, Daniel Portalez,** Radiologues ; **Benjamin Elman,** Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud,** Pneumologue ; **Jacques Henri Roques,** Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont,** Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini, Florence Branet-Hartmann, Christine Rouby, Jean René Rouane,** Neuro-endocrinologie ; **Jean-Paul Miquel, Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun, Bruno Dongay,** Cardiologie ; **Bruno Farah, Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau, Jean Pierre Laurent, Christian Jordan, Jean-Claude Laborde, Isabelle Marco-Baertich, Laurent Bonfils, Olivier Fondard, Philippe Leger, Antoine Sauguet,** Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque, Agustín Bortone, Nicolas Combes, Eloi Marijon, Jamal Najjar, Christophe Goutner, Jean Pierre Donzeau, Serge Boveda, Hélène Berthoumieu, Michel Charrançon,** service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet,** service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

Jacques Arlet, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet,** Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias,** Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Reine Benzaquen**, peinte-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Pierre-André Delpla,** Maître de Conférences des Universités, Praticien Hospitalier de Médecine Légale - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou,** Université Paul Sabatier ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan,** Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard,** Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne,** Professeur des universités**,** Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpetrière-Paris**, Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens,** ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock,** Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel,** Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky,** hauboïste à

l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent,** Doctorant en droit privé, UT1 Toulouse ; **David Le Breton,** Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe" ; **Paul Léophonte,** Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray,** Peintre, créatrice de Tracker d'Art ; **Christian Marc,** Comédien ; **Jezabel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeur de Français ; **Jean Migueres,** Professeur honoraire des Universités ; **Sophie Mirouze,** Festival International du Film de la Rochelle ; **Morué Lucien**, **Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia,** Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra,** Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot,** Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent. ; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français ; **Jacques Pouymayou,** Anesthésiste-Réanimateur, Institut Claudius Régaud, Toulouse ; **Lucien Ramplon,** Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse" ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers ; **Guy-Claude Rochemont,** Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive ; **Nicolas Salandini,** Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Professeur à l'Institut Supérieur de l'Aéronautique et de l'Espace ; **Stéphane Souchu,** Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot,** Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias,** Docteur en chirurgie dentaire, en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti,** Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano,** Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur des Universités ; **Muriel Welby-Gieusse,** Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber,** Dermatologue,Toulouse.

Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

Numéro 1 :
B.P.C.O.
R. Escamilla, A. Didier, M. Murris
Médecine et Ethique
E. Attias
Concepts fondamentaux des religions monothéistes
R. Toledado-Attias, L. Pietra Islam, H. Demmou
Le tenor est en prison
J. Pouymayou
Etat des lieux du cinéma français
S. Mirouze

Numéro 2
Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques
Anaes et Afsaps
La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale
M. Migueres
Orientations diagnostiques du cancer de la prostate
B. Elman
L'endocardite infectieuse d'origine dentaire
M .Benayoun
Les citrons de Sicile
J. Pouymayou
Laïcité, religions, incroyance : les valeurs
E. Attias, A.Fontan, H.Demmou, A.B.L Gérard
La mutation numérique du cinéma
S. Souchu

Numéro 3
Sport et Médecine
F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson
Le sport est-il dangereux pour la santé ?
D. Rivière
Sport : société et économie
E. Attias
Réflexion sur le sport
E. Attias, R. Toledano-Attias
Milon de Croton
J. Pouymayou
Sculpture
J. Migueres
Cinéma
Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse
G.-C. Rochemont
La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma
S. Mirouze
Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants
S. Souchu
Musique
Le dernier mur du son
S. Krichewsky

Numéro 4

Ronchopathie et apnées du sommeil
T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar
A.M. Salandini, , Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,
A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial
Procès médicaux en France
L. Vincent
La superstition
E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,
Ch. Raspaud, L. Remplon,
Les Sybarites
J. Pouymayou
Musique : Mozart
D. Descouens, S. Krichewski
Photo
L. Arlet

Numéro 5

L'obésité
J.P. Louvet, P. Barbe
Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne
J.P. Louvet, A. Bennet
La gastroplastie
F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques
Le concept d'alexithymie
M. Tardy, J.Ph. Raynaud
Le dossier médical personnel
V. Laurent
Le corps
D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,
S. Beroud, H. Obadia
Le ballet du capitole de Toulouse
Nanette Glushahk, Michel Rahn
Les croissants
J. Pouymayou
Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelli
S. Souchu
Peinture
H. Obadia

Numéro 6

Nouveautés en cardiologie
J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,
I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier
Le cœur dans tous ses états
R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37
Dix jours en Octobre
J. Pouymayou
Théâtre et société : de Sophocole à Koltès
Ch. Marc
Toubib Jazz Band
L. Arlet
Hommage : Albert Richter
E. Attias

Numéro 7

Journée Toulousaine d'Allergologie
Pr A. Didier, M. Migueres, J. Dakhil,
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,
G. Le Manach
Les Allergènes Recombinants
L. Van Overvelt
Le syndrome obésité-hypoventilation
S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover
L'orthèse d'avancée mandibulaire
G. Vincent
Imagerie de l'aorte abdominale
M. Levade, D. Colombier
Les médecins philosophes
E. Attias, H. Labarthe 29
Musique : Le Piano
P. Y. Farrugia
Les Cénobites
J.Pouymayou

Numéro 8

Nouveautés en Oncologie
J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,
T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20
Réflexions sur les âges de la vie
P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra
E.R.A.S.M.E.
J. Deschaux
Les athlètes du son
P. Y. Farrugia
Le coureur de Marathon
J. Pouymayou 47Le Festival de Cannes
Le festival de Cannes
E.Attias

Numéro 9

Nouveautés en oncologie
H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,
E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,
L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières
La responsabilité
E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias
V. Laurent, N. Telmon
Phedou
C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes
La police scientifique
J.J. Brossard
Musique
L. Morué, D. Mujica , J. Pouymayou 49
Peinture
P. Bellivier
Un personnage du bain turc d'Ingres
P. Léophonte

Numéro 10

La BPCO en 2009
G. Jebrak
La violence
R. Tolédano-Attias, E. Attias
D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpla
Katherine Mansfield
P. Léophonte
La Sultane Créole
J. Pouymayou
Musique : de la violence et autres dissonances
S. Krichewski
L'école du cirque
S. Dutournier
Le cinéma en DVD
S. Mirouze

Numéro 11

Etude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie
S. Schraub
Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie
L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M Migueres
L'Institut Pasteur
S. Mergui
Les rapports humains
R. Tolédano-Attias, E. Attias
Hector Berlioz
M. Penochet
Le français qui sauva Bismarck
J. Pouymayou
Charlie Chaplin
E.Attias

Numéro 12

Sport et maladies graves
D. Rivière
Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale
Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan
Montaigne
E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot
Peinture : Le Pastel
P. Bellivier
Musique : Carlo Gesualdo
M. Penochet
Le tyran, le savant et la couronne
Curzio Malaparte "une vie de héros"
J. Pouymayou
Chopin et la maladie des passions tristes
P. Léophonte
L'étrange docteur Maï
C. Corman

Numéro 13

Comment mettre en place la VNI dans l'IRC
S. Pontier-Marchandier
L'orthèse d'avancée mandibulaire
R. Cottancin
Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM
D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

La Justice
E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg
Musique : Robert Schumann
M. Penochet
Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat
J. Pouymayou
La peste à Venise (1347-1630)
P. Léophonte

Numéro 14

Agriculture et santé durable
Pierre Weil
Allergie au Ficus Benjamina
D. Attias
Voltaire
E. Attias, R. Tolédano-Attias,
Ch. Maubrey, A. Pouymayou
L'affaire Druaux
S. Baleizao, G. Nouvet
Le Collège de France
R. Tolédano-Attias
Buster Keaton
E. Attias
Franz List
M. Penochet
Coq au vin
J. Pouymayou
Le mot de la fin
P. Léophonte

Numéro 15

Vers une reconnaissance de l'allergie
Ch. Martens
La pompe à insuline chez le patient diabétique
C. Vatier
Crise des transmissions
R. Tolédano-Attias, E.Attias, M. Martinez, D. Le Breton
M. Samuelides, G. Pirlot
Les jardins d'Eyrignac
E. Attias
La dague de miséricorde
J. Pouymayou
Une lecture de Frédéric Prokosch
P. Léophonte

Numéro 16

La tuberculose hier et aujourd'hui
J. Le Grusse

Vivre coliqueux à Rome
À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne
J. Martinez

Réflexions sur la mort
N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,
G. Pirlot, D. Le Breton,
Ch. Maubrey-Hebral 1

La voix de la mort
J. Pouymayou

Les gladiateurs et la médecine cannibale
J. Ph. Derenne

Jules Verne
M. Uzan

Laurel et Hardy
E. Attias

Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur
P. Léophonte

Numéro 17

La tuberculose pédiatrique
D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,
M. Antonucci, M. Esmein

Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables
E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

La Castapiane
J. Pouymayou

Harold Lloyd
M. Uzan

L'histoire des castrats et Farinelli
M. Pénochet

Pontormo et le syndrome de Stendhal
P. Léophonte

Numéro 18

La vieillesse
E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Marinez

Soins palliatifs et fin de vie
E. Attias

Verdi, deux siècles sans une ride
J. Pouymayou

Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo
P. Léophonte

Numéro 19

Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire
D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,
V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

L'art thérapie en soin palliatif
C. Guinet-Duflot

Regards sur l'individualisme contemporain
R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète
J.P. Bounhoure

Les clés de la Bastille
P. Pouymayou

Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary
P. Léophonte

Numéro 20

Journée toulousaine d'Allergologie
V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Migueres, J.-P. Olives

J'ai vécu la médecine d'urgence
Ch. Virenque

Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie
J.-P. Bounhoure

Socrate
E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

L'effet Papillon
J. Pouymayou

Christian de Duve
P. Léophonte

Numéro 22

L'hypnose est-elle efficace contre le tracchez les artistes ?
M. Welby-Gieusse

La Liberté
E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

Être libre sous le joug…
P. Léophonte

Les poissons rouges et la poudre blanche
J. Pouymayou

Georges Brassens
E. Attias

Numéro 21 : Morceaux choisis 1

David Le Breton
Obsolecence contemporaine du corps :
Visages du vieilir
Que transmettre aujourd'hui ?
Pierre Henri Tavoillot
Philosophie des âges de la vie
Ruth Tolédano-Attias
Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains
Réflexions sur la violence
Crise ou rupture des transmissions
Socrate : la tâche du philosophe
Elie Attias
La superstition : analyse et dérapages
A la découverte de Voltaire
Réflexions sur la Justice
L'Amitié
Gérard Pirlot
Violence et « biolence » à l'adolescence
Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique… des absents
Laurent Piétra
Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircéa Eliade et F.F Coppola
« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »
Jézabel Martinez
Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance
Sophie Fraiberg-Piétra
La responsabilité : approche éthique
Charlotte Hébral
Le chêne et le roseau
Paul Léophonte
D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois
Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo
Pontormo et le syndrome de Stendhal
Jean Paul Bounhoure
Goya : sa maladie, son œuvre
Sébastien Baleizao et Georges Nouvet
L'affaire Druaux
Serge Krichewsky
De la violence et autres dissonances
Anne et Jacques Pouymayou
Voltaire et Calas
Elie Attias
Charlie Chaplin
Jacques Pouymayou
Les clés de la Bastille
Le coq au vin

Numéro 23 : Morceaux choisis 2

Ruth Tolédano-Attias
Approche philosophique des rapports humains
L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne
Elie Attias
Individualisme et Solitude
Le procès de Socrate
David Le Breton
Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles
Du cadavre
Gérard Pirlot
La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques
Laurent Piétra
D'où vient que la superstition ne meurt point ?
L'individualisme
Charlotte Hebral
La mort dans *Les Fleurs du mal*
Micromégas (1752)
Sophie Fraiberg-Piétra
Légalité et légitimité
Jézabel Martinez
« Vivre coliqueux à Rome ».
A partir du Journal de voyage de Michel de Montaigne
Jean Paul Bounhoure
Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète
Paul Léophonte
Un personnage du bain turc d'Ingres
Chopin et la maldie des passions tristes
Jacques Pouymayou
Le plus beau tableau du monde
Le coureur de Martahon
Marc Uzan
Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui
Jacques Arlet
Poètes toulousains de la Belle Epoque

Achevé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier
Email : gnimpressions@gmail.com

Dépôt légal : juillet 2016